Della Libreria delli Marchesi di Romagnano.
Marchesi di Virle

LE
THEATRE
ITALIEN
DE
GHERARDI.

DIVISE' EN HUIT VOLUMES.

TOME I.

CASTIGAT RIDENDO MORES
LE THEATRE ITALIEN DE GHERARDI Tome I.
DE LA MIA MORTE ETERNA VITA IVO

LE

THEATRE ITALIEN

Romagnan de DE Virle 1732

GHERARDI,

OU

RECÜEIL GENERAL

de toutes les Comedies & Scenes Françoises joüées par les Comediens Italiens du Roy, pendant tout le temps qu'ils ont été au Service.

Enrichi d'Estampes en Taille-douce à la tête de chaque Comedie.

TOME PREMIER.

A LONDRES.

Chez JACOB TONSON, Libraire, à *Grais-Inn-Gate.*

Et se vend chez les Libraires François, dans le *Strand.*

M. DCCXIV.

PIECES CONTENUES dans ce Premier Volume.

ARLEQUIN MERCURE GALANT.
ARLEQUIN GRAPIGNAN.
ARLEQUIN LINGERE DU PALAIS.
ARLEQUIN PROTE'E.
ARLEQUIN EMPEREUR DANS LA LUNE
ARLEQUIN JASON.
ARLEQUIN CHEVALIER DU SOLEIL.
ISABELLE MEDECIN.
COLOMBINE AVOCAT POUR ET CONTRE.

A

SON ALTESSE ROYALE.

MADAME.

MADAME,

Je presente à VOSTRE ALTESSE ROYALE le Recüeil general des Comedies & des Scenes Françoises qui ont été joüées sur le Theâtre Italien, & dont quel-

ques-unes ont eu le bonheur de VOUS divertir quand VOUS nous avez honorez de vôtre presence. C'est, MADAME, la seule obligation que j'ay à mes ennemis de m'avoir fait naître l'occasion de LUY presenter ce Recüeil une seconde fois. Je sçais que quand l'on verra le grand Nom de VOSTRE ALTESSE ROYALE à la tête de ce Livre, il n'y a personne qui ne soit surpris du peu de proportion qu'il y a entre un Nom si auguste, & des matieres si risibles : Mais, MADAME, ce qui peut justifier ma conduite en cette occasion, c'est que je n'ai pas eu de choix à faire, & que les obligations infinies que j'ai à VOSTRE ALTESSE ROYALE, & l'approbation qu'Elle a bien voulu donner à quelques-unes de ces Scenes en particulier, m'engageoient indis-

pensablement à les LUY offrir toutes. Comme c'est un devoir dont je m'acquitte, j'espere qu'on ne regardera pas ce que contient mon present, & qu'on me rendra la justice de croire, que si je n'offre que des Bagatelles à VOSTRE ALTESSE ROYALE, c'est que je n'ai que des Bagatelles à LUY donner. Que je serois heureux, MADAME, si la lecture de quelques-unes de ces Scenes pouvoit VOUS faire le même plaisir que VOUS avez trouvé dans leur representation! Je sçais bien qu'elles ne sont pas toutes d'égale force: MADAME, elles ne seront pas toûjours exposées à des Juges aussi éclairez que VOSTRE ALTESSE ROYALE, & chacun y trouvera de quoy s'y divertir à proportion de la délicatesse de son goût. N'attendez pas, MA-

EPIPRE.

DAME, que suivant le style des Epîtres dedicatoires, j'aille étaler ici ces grandes qualitez qui VOUS rendent les délices de la Cour, & l'admiration de toute la France. Cette matiere est trop au dessus de ma portée, je borne toute mon ambition à l'honneur de VOUS divertir; & je me tiens trop heureux d'apprendre ici à tout le monde, que je suis avec un tres-profond respect,

MADAME,

DE VOSTRE ALTESSE ROYALE,

Le tres-humble, tres-obeïssant,
& tres-soumis Serviteur.
EVARISTE GHERARDI.

AVERTISSEMENT.

AVERTISSEMENT qu'il faut lire.

ON ne doit pas s'attendre à trouver dans ce Recueil des Comedies entieres, puisque les Piéces Italiennes ne sauroient s'imprimer. La raison est que les Comediens Italiens n'apprennent rien par cœur, & qu'il leur suffit, pour joüer une Comedie, d'en avoir vu le sujet un moment avant que d'entrer sur le Theatre Ainsi la plus grande beauté de leurs Piéces est inséparable de l'action, les succés de leurs Comedies dépendent absolument des Acteurs, qui leur donnent plus ou moins d'agrément, selon qu'ils ont plus ou moins d'esprit, & selon la situation bonne ou mauvaise où ils se trouvent en joüant. C'est cette necessité de joüer sur le champ qui fait qu'on a tant de peine

à remplacer un bon Comedien Italien, lorsque malheureusement il vient à manquer. Il n'y a personne qui ne puisse apprendre par cœur, & reciter sur le Theatre ce qu'il aura apris : mais il faut toute autre chose pour le Comedien Italien. Qui dit *bon Comedien Italien*, dit un homme qui a du fond, qui joüe plus d'imagination que de memoire ; qui compose, en joüant, tout ce qu'il dit ; qui sçait seconder celui avec qui il se trouve sur le Theatre ; c'est à dire, qu'il marie si bien ses paroles & ses actions avec celles de son Camarade, qu'il entre sur le champ dans tout le jeu & dans tous les mouvemens que l'autre lui demande, d'une maniere à faire croire à tout le monde qu'ils étoient déja concertez. Il n'en est pas de même d'un Acteur qui joüe *simplement de memoire* ; il n'entre jamais sur la Scene que pour y débiter au plus vîte ce qu'il a appris par cœur, & dont il est tellement occupé, que sans prendre garde aux mouvemens & aux gestes de son Camarade,

il va toûjours son chemin, dans une furieuse impatience de se délivrer de son rôlle comme d'un fardeau qui le fatigue beaucoup. On peut dire que ces sortes de Comediens sont comme des Ecoliers, qui viennent repeter en tremblant une leçon qu'ils ont apprise avec soin : ou plûtôt ils sont semblables aux Echos, qui ne parleroient jamais si d'autres n'avoient parlé avant eux. Ce sont des Comediens de nom, mais inutiles & à charge à leur Compagnie. Je compare un Comedien de cette sorte à un Bras paralitique, qui quoy qu'inutile, porte toûjours le nom de bras. La seule difference que je trouve entre le bras mort & le membre inutile de la Comedie, c'est que si le premier ne sert de rien au corps, il est certain aussi qu'il n'en reçoit aucune nourriture, & qu'elle se partage entre les membres qui font leur devoir: mais le dernier (quoy que du tout inutile à la Comedie) ne laisse pas de recevoir autant de nourriture que les Acteurs qui fatiguent le plus, & qui sont

les plus neceſſaires. Cela ſoit dit pour ces Comediens inutiles dont preſque toutes les Compagnies ſont remplies ; Gens ſans naturel & ſans art, qu'une protection capricieuſe, ou qu'un bonheur extraordinaire a élevez juſqu'à la Part entiere, & qui dés-là ne regardent plus la Comedie que du côté de la Caſſette, & non pas du côté de l'employ qu'elle exige d'eux : faiſant une entiere difference entre ces Comediens de nom, & ces Comediens d'effet, ces Acteurs illuſtres qui apprenent par cœur à la verité, mais qui, à l'exemple des excellens Peintres, ſçavent cacher l'art avec l'art, & qui charment les Spectateurs par la beauté de la voix, la verité du geſte, la juſte flexibilité des tons, & certain air gracieux, aiſé & naturel dont ils accompagnent tous leurs mouvemens, & qu'ils répandent ſur tout ce qu'ils prononcent.

Mais je m'écarte furieuſement de mon ſujet. Il ne s'agit pas ici des bonnes qualitez que doit avoir un bon Co-

medien ; il s'agit de parler des Scenes Françoises, qui ont été joüées sur le Theatre Italien. Ces Scenes sont l'ouvrage de plusieurs Personnes d'esprit & de merite, composées par la plûpart dans leurs heures de recréation, & données par quelques-uns gratis à la Troupe. Elles étoient comme enchassées dans nos sujets. Tout Paris les a admirées quand nous les avons joüées, & tout Paris les regrette à present qu'on ne les joüe plus. L'accueil favorable que le Public fit au premier Volume que j'en donnay en 1694. excita l'envie de quelques-uns de mes Camarades : ils representerent que l'impression de ces Scenes pouvoit nuire à la representation des Piéces dont elles étoient tirées. Sur ce fondement il plut à Monseigneur le Chancelier, pour remettre la paix dans la Compagnie (ce sont ces propres termes) de me redemander le Privilege qu'il avoit eu la bonté de m'en accorder, & que je lui rendis avec une entiere soumission à ses ordres.

Ce qui justifie cependant que ce n'étoit que par envie, & non pas par raison qu'on en avoit demandé la suppression, c'est que les neuf cens Exemplaires qu'on m'avoit saisis, & que la Compagnie avoit mis en dépôt chez le sieur Octave, l'un des Comediens, furent par lui vendus à plusieurs Libraires de Paris à raison de trente-deux sols l'Exemplaire (aprés toutefois en avoir brûlé deux ou trois feuilles, & avoir fait accroire au reste de ses Camarades qu'il avoit tout brûlé.) Ce Volume, quoy que défendu, a été si bien vendu & a eu un si grand cours dans le monde, qu'on l'a coutrefait non-seulement en Hollande, à Bruxelles, & à Liege, mais encore dans presque toutes les Provinces du Royaume. On l'a même augmenté de deux autres Volumes, dont l'un qui a paru sous le titre de *Troisiéme Volume*, m'a été volé dans mon Cabinet, en manuscrit; & avant que de le donner au Public on en a tronqué toutes les Piéces, pour m'en ôter la connoissance: & l'autre qui s'est

vendu sous le titre de *Supplément au Theatre Italien*, & qui vaut moins que rien, a été composé, à ce qu'on dit, par l'Auteur de l'*Arliquiniana*, ou par celui de la *Vie de Scaramouche*.

Il est vray que ces deux Auteurs sont si conformes dans la bassesse de leur stile, & dans la fausseté des actions qu'ils racontent, qu'on peut aisément s'y tromper, & prendre l'un pour l'autre sans beaucoup de peine. Ce sont deux Ecrivains également mauvais, & deux Historiens également faux, chacun d'eux attribuant à son Heros des choses qu'Arlequin & Scaramouche n'ont jamais ni faites ni pensées. J'excuse cependant l'Auteur de la Vie de Scaramouche, sur ce qu'il convient que son Livre est detestable, mais qu'il a été obligé de le faire tel, pour se conformer à la capacité de celui qui vouloit y mettre son nom. J'excuserois de même l'Auteur de l'Arliquiniana, si je sçavois les raisons qu'il a euës de mettre tant de pauvreté dans le sien.

Quoy qu'il en soit, cette multiplicité de fades Volumes qui paroissoient de tems en tems, & qui ne faisoient point d'honneur à nôtre Theatre, m'a déterminé à faire reimprimer le mien. Je l'ai augmenté de tout ce qui me restoit de Scenes jolies, & de toutes celles qu'on a representées sur le Theatre depuis. Tant de matiere m'a fourni de quoy en faire six Volumes, que j'ay enrichis d'Estampes en Taille-douce à la tête de chaque Comedie, à la fin de laquelle on trouvera les Airs qu'on y a chantez, gravez notez, avec leur Basse-continue chiffrée. En un mot, je n'ay rien negligé de tout ce que j'ay cru capable d'embellir mon ouvrage, & de donner du plaisir au Lecteur, qui passera, s'il lui plaît, sur les Scenes qu'il ne trouvera pas de son goût, & qui peut-être se trouveront être celles que j'ay déja condamné le premier, & que je n'ay imprimées, que parce que tous les goûts ne se ressemblent pas, & que ce qui ne plaît pas aux uns plaît souvent aux autres:

Je n'ay connu que les *Gradelins* & les *Polichinelles* qui n'ont jamais plu à perſonne ; auſſi ne les trouverat-on pas dans aucune des Scenes de mon Recueil ; & ſi je les ay mis dans ma Preface, c'eſt qu'ils ont toûjours été à la Porte du Theatre Italien.

Les Curieux de la Langue Italienne y trouveront par-ci par-là des Scenes purement en Italien, & d'autres mêlées de François & d'Italien, ainſi qu'on les joüoit ſur nôtre Theatre ; avec cette difference pourtant que le Docteur & Arlequin n'y parlent pas le langage ſerré de Boulogne & de Bergame, parce qu'on ne les entendroit pas.

Les Amateurs des Sujets ſuivis y trouveront environ quarante Comedies entieres, que j'ay fait imprimer comme on les joüoit ſur nôtre Theatre, à la reſerve du langage de *Paſquariel* que j'ay corrigé, & de la plûpart des Scenes qu'il joüoit, dont je n'ay mis que la teneur ; parce qu'elles étoient ou toutes poſtiches, ou tout à fait

Italiennes, c'eſt à dire toutes grimaces & toutes poſtures.

Ces Comedies ne ſont pas de ces Piéces Italiennes dont j'ay prétendu parler au commencement de mon Avertiſſement, quand j'ay dit, *Qu'on ne les ſçauroit imprimer, à cauſe qu'elles ſont inſeparables de l'action, & que les Italiens joüent ſans rien apprendre par cœur:* Mais ce ſont de celles où la Troupe étoit obligée (pour ſe conformer au goût & à l'intelligence de la plûpart de ſes Auditeurs) de faire inſerer beaucoup plus de François qu'elle n'y mettoit d'Italien, & que Meſſieurs les Auteurs appelloient, Comedies Françoiſes accommodées au Theatre Italien.

Pour ce qui regarde certains mots uſitez parmi les Comediens Italiens, j'ay jugé à propos de ne les point alterer: mais afin qu'ils n'arrêtent pas en les liſant, je les explique. *Lazzi*, par exemple, en eſt un; il veut dire, *Tour, Jeu Italien*. Aprés avoir repeté deux deux ou trois fois le même Lazzi, c'eſt

à dire, aprés avoir fait deux ou trois fois *le même Tour*, aprés avoir repeté deux ou trois fois *le même Jeu Italien*.

Cantonade en eſt un autre. Il ſignifie *côté*, *coin*, *côté du Theatre*. Arlequin parlant à la Cantonade, c'eſt à dire, Arlequin parlant vers l'aîle, le coin, le côté du Theatre.

Je paſſe ſous ſilence la Satyre fine & délicate, la connoiſſance parfaite des mœurs du ſiécle, les expreſſions neuves & détournées, l'enjoûment, l'eſprit ; en un mot, tout le ſel & toute la vivacité dont tous les Dialogues de ce Recueil ſont remplis, & je me contente de dire que ſi le premier Volume que j'en donnay en 1694. & dont j'ay parlé ci-deſſus, a merité le nom de *Grenier à Sel* : nom glorieux qui lui a été donné par cet Homme divin, ce Genie ſuperieur, à qui le Ciel a donné des connoiſſances & des lumieres qu'il a refuſées à tous les autres hommes, afin que les autres hommes devinſſent les ſujets de ſes ſatyres ; j'eſpere que celui-cí pourra

meriter le nom de *Saline*, étant & beaucoup plus ample & beaucoup plus correct que le premier.

A l'égard de mes Frontiſpices, le premier donne une idée de la Comedie Italienne. Ce ſont pluſieurs petits Genies, qui aprés la retraite des Italiens, ſe ſont emparez de leur Theatre, & y repreſentent les actions principales de la plûpart de ces Acteurs.

Le ſecond eſt une peinture de mon Recueil. Ce ſont pluſieurs Genies qui forment un Concert; avec cets mots : E PLURIBUS UNUM.

Et le troiſiéme exprime le chagrin du Public, qui en perdant les Italiens a perdu les plus beaux ornemens du Theatre Comique, & à qui il ne reſte rien, pour ſe conſoler d'une ſi grande perte, que le Recueil que je lui preſente. Cela ſe figure par la Muſe de la Comedie, dépoüillée de tous ſes ornemens, & aſſiſe ſur un Theatre, jettant les yeux ſur un Volume que le Genie d'Arlequin lui preſente, ſur lequel ſont écrits ces

mots : EXUVIÆ TRISTES; & aux pieds du Genie : DUM LEGO, COLLIGO.

Si aprés tous ces soins l'on trouve que j'aye bien reüssi, qu'on applaudisse : & si non, qu'on excuse. Quand mon Recueil n'auroit aucun merite, le seul plaisir que je ressens de le presenter au Public, vaut bien la peine qu'on ne le reçoive pas en rechignant.

On trouvera ci-aprés quantité de Vers Latins que plusieurs personnes de merite, & qui m'honorent de leur amitié, m'ont envoyez, les uns sur mon Livre, & les autres pour mettre au bas de mon Portrait. Je suis obligé d'avoüer, que si j'ay souffert qu'on les imprimât, c'est plûtôt pour faire justice à la délicatesse de leur goût, que pour me prévaloir des loüanges qu'ils me donnent, & que je ne merite pas.

AD

EVARISTUM GHERARDI, ANTONII BOYER DE MONCHY

CARMEN.

VEnerat illa dies, Italo celeberrima casu,
Illa dies, quâ sors Italæ spectacula Scenæ
Damnare exilio decreverat: Ostia Judex
Cardine terribili claudi jubet: Ostia denso
Regni concursu tot nobilitata per annos.
Attonitus sibi quisque novum meditatur asylum
Actor, & externo potiorem sydere tentat
Fortunam, aut vivit tacitis inglorius horis.
Jussa silere, suas & jussa relinquere sedes,
Quæ fuerat, miserum lacrymis Comœdia lapsum
Continuis flebat, solitoque expulsa Theatro
Errabat, dubios quò verteret inscia gressus.
Post varios animi motus, vicina GHERARDI
Tecta subit: Natorum, inquit, carissime; solus
Qui mea spes, soli cui me committere totam,
Cui me suadet amor penetralia pandere cordis:
Nos dudum angusto conjunctos fœdere, tandem
Separat infaustum turpi discrimine Fatum,
Et capiti pendent æterna oblivia nostro.
Heu! brevis annorum series nos, nostraque crassis

Delebit tenebris, noſtram niſi prompta ſalutem
Reſtituat medicina malis occurrere tantis
Per te, Nate, licet: ſpretæ ſolatia Matri
Quæ tua ſunt concede; aliquid, licet, anxia, magni
Mens agitat mea; te Famæ generoſa cupido
Si moveat, ſi noſter Amor, ſi Gloria, raptam
In lucem, nobis aliquando redire licebit.
Actorem quæ te naſcentem finxit, & ipſa
Autorem facilis finget Natura volentem:
Sic quos extincti levis abſtulit aura Theatri,
Servabunt tua Scripta jocos; te Gallia nuper
Mirata Actorem, totus mirabitur Orbis
Autorem. Impatiens Natus parere Parenti,
Ingenii multas ad tanta negotia vires
Colligit, ignotamque viam, ſpe ductus honoris,
Audax ingreditur; largam Comœdia præbet
Materiem, doctâ quam fertilis arte GHERARDUS
Diſpoſitam, nobis, noſtriſque nepotibus offert.
O felix Mater, modò quæ proſtrata, reſurgis
Nobiliior Nati curâ; modò vilis & exul,
Quæ ſtudio Nati, raro pretioſius Auro,
Hoſpitium reperis, ſolidoque perennius ære,
O felix, inquam, Mater, modò naufraga, Nato
Quæ magno ſudore tui ſecura quieſcis;
Quantum, Nate, parat meritæ tibi laudis acervum
In Matrem tanti pietas oneroſa laboris!

Quando Libris annexa tuis mea Muſa legetur ;
Poſteritas, æterna tuas in tempora dotes,
Sinceroque velim noſcat te carmine Lector. [DUS.
Mille jocis qui plena dedit tibi Scripta, GHERAR-
Ex Italis Ortus, Gallo ſe ſponte ſubegit
Imperio, largum patriæ dum Gentis honorem,
Unanimem noſtræ fecit quoque Gentis amorem.
Actorum Princeps Italorum, Gloria Scenæ
Ampla fuit, luxit quem Gallia tota ſilentem ;
Jucundus viſu fuit, & jucundior uſu,
Subtili promptæ fœcundus acumine mentis :
Illi nam quoties Italum calcare Theatrum
Contigerat, facili toties novitate placebat :
Captavit dictis noſtro qui tempore noſtros,
Captabit ſcriptis ventura in ſæcula plauſus.
Plurima quid referam ? cecidit Comœdia : verùm,
Ne tumulata foret lapſi ſub mole Theatri,
Filius hæc Matri monumenta fidelia vovit.

IN
EVARISTI GHERARDI
LIBRUM ET EFFIGIEM.

CARMINA.

OMnis & unus erat, numerosâ dote, GHERARDUS,
Orator, Vates, Autor, & Actor erat.
Actor, delicias tribuit qui mille, videnti;
Autor, Lectori non nisi mille dabit.

L. C. D. M.

INter Aves Phœnix est unicus; unicus inter
Comœdos, cujus respicis, ora, fuit.
Mortuus in lucem Phœnix redit, atque GHERARDI
Curis, in lucem Scena sepulta redit.

A. B.

ILle est cui tantam peperit Comœdia famam:
Invidus ut famæ Roscius ipse foret.
Ex tabulâ frontem cognoscis & ora GHERARDI:
Ingenium si vis noscere, volve Librum.

D. M.

HIc, Italæ cineres Scenæ mirare sepultos,
Quos capit inclusos hic, velut Urna, Liber.
Mœrens defunctæ vovet hæc monumenta GHERARDUS.
Nobiliora, suis, quis monumenta vovet?

A D. M.

AUdiri attentâ dignus fuit aure GHERARDUS,
Qui nunc attento dignior ore legi.
Nam quos æternis Fatum damnaverat umbris,
Conservant reduces obvia Scripta jocos.
A. C. D. M.

ACtori plausit quondam vox una GHERARDO,
Autori plausus vox dabit una suos.
Quippe super Scenam quos huc spargebat & illuc,
Multos exponunt obvia Scripta jocos.
E. D. M.

Ceux qui n'ont point vu l'Explication que je fis autrefois d'un Feu d'artifice que la Troupe Italienne avoit fait dreſſer devant ſon Hôtel de Bourgogne, au ſujet de la Paix concluë entre la France & la Savoye, ſeront peut-être auſſi ravis de la trouver ici, que j'ay été ravy de l'y mettre.

EXPLICATION

Du Feu d'artifice dreſſé par Meſſieurs de la Troupe Royale des Comediens Italiens devant leur Hôtel de Bourgogne.

Au ſujet de la Paix concluë entre la France & la Savoye.

LA Paix qui vient d'être concluë entre la France & la Savoye, a répandu une joye ſi univerſelle dans le cœur de tous les Sujets du Roy, qu'il n'y en a point qui n'en ait donné des marques.

Mais les Comediens Italiens, entretenus par Sa Majeſté, ne ſe ſont pas contentez de prendre part à l'allegreſſe generale, ils en ont encore voulu donner des témoignages particuliers.

Les bontez du Roy, leur auguſte Souverain, ſont ſi profondément gravées dans leurs cœurs, que le zele ardent qui les attache à ſon ſervice auroit ſouffert, s'ils avoient laiſſé paſſer la moindre occaſion d'en témoigner leur reconnoiſſance.

Ils ont donc choiſi un jour particulier

pour leur réjoüiſſance, où ils repreſenteront gratuitement ſur leur Theatre une de leurs meilleures Comedies. Enſuite ils feront tirer un Feu d'artifice devant leur Hôtel.

Ce Feu eſt une Pyramide, accompagnée de quatre Emblêmes dans quatre Cartouches. Les deux premiers regardent la France, & les deux derniers la Savoye.

Le premier Cartouche repreſente le nœud Gordien, dont le Heros de la France a trouvé un des bouts; de ſorte que le reſte paroît aiſé à dénoüer. Avec ces mots:

VIRTUTE ET CONSILIO.

Cet Emblême n'eſt pas difficile à entendre. Tout le monde a oüi parler de ce fameux nœud attaché au Char de Gordius dans le Temple de Jupiter; & perſonne n'ignore que l'Empire de l'Univers étant promis à celui qui le deferoit, Alexandre rebuté d'en chercher en vain les bouts qui étoient cachez au milieu du nœud, tira ſon épée, & coupant ce qu'il ne pouvoit démeler, fit violence à l'Oracle.

On veut faire entendre que nôtre grand Roy, par une conduite plus glorieuſe que celle d'Alexandre, ſe ſert de ſa valeur & de ſa prudence, pour défaire un nœud bien plus broüillé que le Gordien, c'eſt à dire la Ligue d'Auſbourg.

Il n'y a perſonne qui n'eût pu faire ce que fit Alexandre. Le moindre ſoldat de ſon armée pouvoit par un coup de ſabre s'aſſurer l'Empire de l'Univers. Mais LOUIS pour démêler ce nœud fatal qui depuis qu'il eſt formé trouble le repos de l'Europe entiere, joignant cette divine prudence qui accompagne toutes ſes actions, avec cette invincible valeur qui épouvante tous ſes ennemis, trouve enfin un des bouts de ce nœud, par le moyen duquel il démêlera aiſément tout le reſte, & rendra à l'Univers le repos qu'il luy avoit procuré.

Qu'on ne nous vante plus ce haut fait d'Alexandre
Comme un fait ſans égal.
S'il ſçut armé d'un fer, trancher ce nœud fatal,
Qui n'eut pu l'entreprendre ?
Nos yeux n'en ſont point ébloüis
C'eſtoit l'exploit commun d'un ſoldat temeraire.
Mais ce que LOUIS vient de faire
Ne pouvoit eſtre fait par d'autres que LOUIS.

Le ſecond Cartouche repreſente un Theatre, & des Acteurs deſſus qui ſont avidement écoutez par une foule de peuple qui les environne. On voit dans l'éloignement d'un côté une bataille, & de l'autre une Ville aſſiegée. Avec ce demi vers de Virgile :

DEUS NOBIS HÆC OTIA FECIT.

Rien n'eſt plus intelligible que cet Emblême. Pendant que toute l'Europe eſt en feu, les Sujets du Roy non ſeulement en ſeureté, mais en repos dans le ſein de ſon Royaume, goutent à loiſir les plaiſirs que ce Prince veut bien leur procurer. Les Comediens Italiens ſe font une application particuliere de cet Emblême, & beniſſent mille fois le Heros qui par ſa valeur & ſa bonté les fait joüir pendant une guerre ſanglante, des biens qu'ils n'oſeroient eſperer ailleurs au milieu de la paix la plus profonde.

Heureuſe France, & vous que le deſtin fait vivre
Sous les lois du plus grand Heros,
Connoiſſez le bonheur que l'on trouve à les ſuivre.
Tout eſt en trouble ailleurs, vous goûtez le repos.
Loin du péril des armes,
Les Spectacles, les Ris, les Jeux vous ſont permis;
Et ſi la guerre a des allarmes;
Ce n'eſt que pour vos ennemis.

Le troiſiéme repreſente les armes du Prince d'Orange, d'où ſortent des chaînes qui tiennent attachées les armes des Alliez. Celles de Savoye ne ſont pas de même: la chaîne qui les tenoit eſt rompuë, & elles paroiſſent au haut du Cartouche accollées de celles de France; Avec ces Vers:

DAT REGNARE UNUS, CUM MULTIS VINCLA FEREBAM.

Rien n'exprime mieux l'état où se trouvoit son Altesse Royale de Savoye, & l'avantage qu'elle vient de recevoir. Qu'avoit produit a ce Prince toute la faveur des Alliez, & toute la puissance de la Ligue? Il avoit perdu une partie de ses Etats, & le reste de ses Sujets étoit plus opprimé par les Troupes mêmes qui étoient destinées à les defendre, que par les autres necessitez de la guerre. La seule Union qu'il vient de faire avec la France le met à la teste d'une armée puissante, & toûjours victorieuse, avec laquelle il rend non seulement le calme à ses Sujets, mais il se voit en état de donner la Loy à ceux qui la luy faisoient.

Sors du péril où t'avoit mis
Des Princes conjurez l'injuste & vaine rage,
Tes Etats à la fin te vont estre soumis,
Prince, tu vas regner. Voy l'heureux avantage
Que donne de Louis le favorable appuy.
L'on n'apprend avec eux qu'à souffrir l'esclavage:
Mais l'on n'apprend à regner avec luy.

On a peint dans le dernier un Soleil qui darde ses rayons sur la croix de Savoye, & la rend d'un éclat éblouissant. Avec ces mots:

QUANTUM A SOLE MICAT.

Comme l'autre Emblême regarde per-

ſonnellement le Duc de Savoye, celuy-ci doit s'appliquer directement à ſa Famille. Quelle gloire & quel avantage ne vient-elle point de recevoir ? Sa reconciliation avec la France éleve une de ſes Filles au ſurprême bonheur de pouvoir augmenter le nombre de cette Auguſte & toûjours Triomphante Maiſon, dont les Heros ſuivant les traces du Grand LOUIS ſeront un jour les maîtres de toute la Terre.

Goûte en repos, trop heureuſe Savoye,
Le bonheur que le Ciel t'envoye.
T'unifiant au ſang des Bourbons,
Au faîte des grandeurs ta Fille eſt deſtinée.
Tu confondras ton nom avec tous ces grands noms.
Que tu reçois d'éclat de ce grand hymenée !
Des vertus de LOUIS genereux heritier,
Ce jeune Epoux ſuivant la trace,
Et du Pere imitant la belliqueuſe audace,
Donnera quelque jour des loix au Monde entier.

Reſtes d'une ligue cruelle,
Contemplez la Savoye en paix,
Et ſon Prince couvert d'une gloire nouvelle.
C'eſt ainſi que LOUIS accable de bienfaits
Ceux qui aimoient en vain la guerre criminelle
Qui vous fait courber ſous le faix.
Princes, ouvrez les yeux, évitez vôtre perte
Par un juſte & promt repentir
Cette Paix que LOUIS a tant de fois offerte,
Peut ſeule vous en garantir.

ARLEQUIN

Tome.j. fol.j
ARLEQUIN
MERCURE GALAND

ARLEQUIN MERCURE GALANT.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

*Mise au Theâtre par Monsieur D*** & representée pour la premiere fois par les Comediens Italiens du Roy dans leur Hôtel de Bourgogne, le 22. Janvier 1682.*

SCENES FRANÇOISES D'ARLEQUIN MERCURE GALANT.

SCENE DES NOUVELLES.

JUPITER, ARLEQUIN.

ARLEQUIN *en Mercure, paroît en l'air, monté sur l'Aigle de Jupiter, & voyant ce Dieu sur la terre déguisé en Berger, il lui dit :* Adio, Signor Giove.

JUPITER.

D'où vient que Mercure eſt monté ſur mon Aigle ? N'a-t-il pas des aîles aux talons pour voler ?

ARLEQUIN.

Helas ! Seigneur Jupiter, mes aîles ne peuvent plus me ſervir, *perche paſſando per una ſtrada, una ſervanta* m'a vuidé un pot de chambre deſſus, & me les a tellement moüillées, que *ſe non foſſi* tombé *por bonhor* ſur un tas de fumier, *Mercurio ſi ſaria rotto il collo ; e coſi ho trova la voſtra Aquila* dans l'Ecurie, attachée au ratelier, & je m'en ſuis ſervi *per far tutti le commiſſioni* dont je ſuis chargé.

JUPITER.

Et bien, j'ay quelque choſe à te dire. Deſcens, & prens la forme d'un Berger.

La machine diſparoît, & on voit Arlequin dans ſon habit naturel, & monté ſur un âne.

JUPITER *continue.*

Laiſſe-là ton âne, & vien me donner des nouvelles de là-haut.

ARLEQUIN *deſcendant de deſſus ſon âne & s'avançant vers Jupiter.*

Vrayment, vrayment, il eſt arrivé bien du fracas là-haut depuis que vous en êtes ſorti. *Vulcano, come Voſignoria sà, è malizioſo come un diavolo.* Il s'eſt aviſé de

faire des filets *per attrapar Marte con Venere ; e con questa scusa promenandosi nel Zodiaco*, il s'est approché du Signe des Poissons, & avec son filet les a pris, & les est allé vendre à la Hâle à la Poissonnerie. *Marte che hà visto sta furberia, a tira la spada*, & a couru aprés Vulcain. Mais par malheur en passant il a marché sur le Scorpion, qui l'a d'abord piqué à la jambe, *che gli è diventa grossa come la testa ; è come l'hà paura ch'el poison non penetra, el m'ho ordina* de lui acheter une boëte d'orvietan, & de la lui porter. *Altra Commission. La Luna*, est dans un emportement terrible. Elle dit un million de choses qui n'ont aucune suite, & j'apprehende qu'à la fin la Lune ne devienne lunatique. *L'è in colera contro gli Astronomi*, parce qu'ils ont dit qu'elle avoit des taches au visage. *La se picca di belta*, & cela ne lui fait pas plaisir. *La m'hà pregà* de lui faire en aller ses taches. J'ay resolu de lui mener cinq ou six des plus habiles Dégraisseurs de Paris, qui en fort peu de tems les lui ôteront à coup seur. *Saturno* est enrhumé ; *el m'hà dit dandar nella rua della Huchetta per comprarghe del* sirop de Capillaires, *per madurar il suo rumo. Bacco è cosi imbriag, che bisogna che ghe porta*

una botta d'oignons, *per far de la ſupa à* l'yvrogne *per diſimbriacarlo. L'è arrivad in Ciel una Cometa che hà una coda* de deux cent lieües de long, & elle prétend que je lui ſerve de laquais, & que je la lui porte. Je lui ay répondu que je ne pouvois faire cela, parce que ſi je lui portois la queuë, quand Madame la Comete arriveroit au logis pour dîner, j'aurois encore deux cent lieües à fàire, & je n'arriverois jamais aſſez-tôt pour manger.

JUPITER.

Je voudrois bien ſçavoir...

ARLEQUIN.

Quoy ? Des nouvelles des Antipodes ? En voici. (*Il lit.*)

DES ANTIPODES.

Ces gens-là ſouhaiteroient avec impatience de ſçavoir ſi c'eſt eux, ou ſi c'eſt nous qui vont la tête en bas, & les pieds en haut.

DE TARTARIE.

Le Grand Kam des Tartares ayant eu une grande querelle avec ſa femme, il lui a fait faire ſon procés, & l'a fait condamner aux Galeres. La cauſe de cette querelle étoit qu'étant extrémement preſſée d'un cours de ventre, elle s'étoit par mégarde ſervi de ſon Turban au lieu de pot de chambre.

DE BARBARIE.

Le Sultan Barbet, Quatriéme du nom ſurnommé le Barbu, a défendu à tous Barbiers, de quelle qualité & condition qu'ils ſoient, de raſer la barbe aux Eunuques de ſon Serrail, à peine d'être mis entre les mains du ſieur Barbot le Queſtionnaire, & mourir dans l'eau froide.

DE PARIS.

Les Maris ſont ici dans une tres-grande conſternation, car on menace d'enrôller tous ceux qui ſont las de leus femmes.... Ma foy, ſi cela eſt, je ne vois pas dix Maris hors du ſervice.

JUPITER.

Il vaudroit bien mieux enrôller les femmes, cela feroit de beaux Regimens de Dragons.

ARLEQUIN *continuant de lire*

D'autres diſent qu'il y a un Arreſt ſous la Preſſe, qui permet à un chacun de ſe démarier, moyennant une ſomme qui ſera liquidée ſuivant la méchanceté de la femme.

JUPITER.

Malepeſte! ſi l'on crée des Treſoriers de ces revenus-là, ces Charges rendront plus que celles de Treſorier de l'Epargne.

ARLEQUIN *continuant de lire.*

Un Sergent au Chaſtelet a preſenté Re-

quête, à ce qu'il ſoit défendu aux Comediens Italiens de ne plus joüer ſon nez à la Comedie. Il a voulu engager la Communauté d'intervenir pour prendre ſon fait & cauſe, mais elle n'a pas voulu ; parce qu'il n'y a point de Sergent qui ait le nez fait comme lui.

D'ESPAGNE.

Ces jours paſſez, dans une fête de Taureaux, un homme s'étant preſenté pour combattre un Taureau extrêmement furieux, on fut étonné de voir ce Taureau humilié devant lui ; & comme on cherchoit la cauſe d'un effet ſi prodigieux, on ſçut que cet homme étoit marié à une femme d'humeur galante, & que ſa tête étant mieux armée que celle du Taureau, cet animal lui avoit témoigné ſon reſpect & ſa ſoumiſſion,

JUPITER.

Ecoute, Mercure. *Io ſono innamorato di Roſalba, ed ho biſogno del tuo ſapere per rendormela favorevole. Parlale da mia parte*, découvre-lui mon amour, *e fa in modo ch'ella ſi volga a contentar le mie voglie. Adio.*

Jupiter s'en va, & Pan arrive enſuite, qui voyant Arlequin, le careſſe, & lui apprend qu'il eſt amoureux de Roſalbe.

ARLEQUIN *au Dieu Pan.*

Vous amoureux de Rosalbe ? Ecoutez, je suis sincere. *Rosalba e bella* ; & vous, vous êtes admirablement effroyable. *Rosalba ha una bella* physonomie ; & vous, vous avez une physionomie patibulaire. *Rosalba el ben fatta* ; & vous, vous êtes fait comme un magot.

PAN *répond qu'il est boau, & qu'il est le Dieu Pan.*

ARLEQUIN.

Il est vray. *Vosignoria e il Dio Pane: ma un pane* bien bis, *un pane bruno*, plus propre à faire du biscuit pour des Galeriens, qu'à contenter l'apetit d'honnêtes gens.

Pan appercevant l'âne sur lequel Arlequin étoit monté, demande à Arlequin si cet âne lui appartient. Arlequin lui répond qu'il est à lui ; que c'est un âne virtuoso, *qui sçait faire le manége, qui corbette, qui joüe fort bien du claveſſin. Pan demande s'il veut le lui prêter. Arlequin y consent. Pan monte sur l'âne, lequel aprés avoir fait quelques pas, se separe en deux, laissant Pan par terre. Arlequin se mocque de lui & s'en va.*

COMPLIMENT D'ARLEQUIN A ROSALBE.

MAdame.... Pour revenir à ce que je vous disois, je suis Mercure, Ambassadeur Extraordinaire, & je vous dis de la part de Jupiter, que vos yeux font plus de bruit dans le Ciel, que Brioché n'en fait sur la terre avec ses Marionnettes, & que mon bas ventre n'en fait lors qu'il est rempli de vents. Vôtre taille lui a adroitement taillé la pierre dans la vessie de son cœur, & il urine presentement un deluge de larmes. Jupiter vouloit venir lui-même en personne pour vous faire ce compliment. Mais un malheur qui lui est arrivé l'en a empêché. C'est, Madame, que s'étant transformé en Taureau pour enlever Europe, & ayant malheureusement passé en cet équipage dans la ruë des Boucheries, les Bouchers l'ont pris pour un bœuf échappé de quelque tuerie, & ont d'abord sauté dessus à grands coups de bâton, & si je ne fusse arrivé au plutôt, & que je n'eusse crié : Arrêtez, arrêtez, c'est Jupiter ; Jupiter couroit risque de servir de bœuf à la mode, pour l'ordinaire de quantité de Gascons.

ROSALBE *dit qu'elle n'aime point Jupiter, & qu'elle ne le veut point aimer.*

ARLEQUIN.

Ah, Madame, que dites-vous-là ? Quel desordre effroyable causeriez-vous dans le monde si vous parliez serieusement ? Jupiter en mourroit de douleur, & cette cruelle mort rendroit les semaines sans Jeudis, les mois plus courts de quatre ou cinq jours, & on payeroit douze jours plûtôt les termes des maisons, qui ne viennent déja que trop vîte.

COMPLIMENT D'ARLEQUIN A PROSERPINE AVANT LE PLAIDOYE'.

ARLEQUIN *habillé en deüil, se portant lui-même la queuë, aprés avoir fait le tour du Theâtre, chante les paroles suivantes sur ce bel air Italien de l'Illustre M. de Lully.*

Deh piangete al pianto mio
Per la morte di Plutone
Che ha mangiato un gran marone
Arrostito al foco rio. Deh, *&c.*

Aprés avoir chanté Il se tourne vers Proserpine, & dit :

India violatissima Signora, benche habbi un processo con Vosignoria, niente dimeno non posso far a manco di condolerme con lei della morte de vôtre tres-chere, tres-noire, & tres

& tres diabolique moitié. *Parlo de Diavole voſtro* mary, *e mio amigo.* Helas! *t'era il Diavolo il piu honeſt'hôme che ſi podeſſe trovar.* L'eſprit *del mondo el piu* inſinuant *e coſi* fin, *ch'el veneva* à bout *de tutto quel ch'el tentava. La perdita è grande, Madama*; *e beche, en benche ſi dica:* Réjoüiſſez-vous, le Diable eſt mort, *biſognar'a aſpettar un pezzo, avanti ch'el ne venga un altro ſimile. Non ſon qui, Madama, per arreſtar le vôtre lagrime*, elles ſont trop juſtes, Pleurez donc, Madame, de part tous les Diables, pleurez; & ſi la ſource de vos larmes ſe tarit, *mi offro, per far honor al voſtro defunto* mary, de vous donner un lavement expulſatif d'un ſi grand volume, *che* la décoction vous en ſortira par les yeux, *e ne fornira con abondanza le lagrime.*

PROSERPINE *injurie Arlequin, & il lui répond:*

Madame, vous avez le caquet bien affilé: mais vous êtes femme, c'eſt aſſez. Vous direz vos raiſons, & moy les miennes; & puiſque le Défunt m'a laiſſé Executeur du Teſtament, je le ferai valoir dans toutes ſes clauſes & circonſtances. La gueule du Juge en petera, Madame. A vous revoir. Je vais me preparer.

PLAIDOYE'

EN FAVEUR DES PETITS Plutons, Orphelins par la mort de leur Pere le Diable : Contre Proserpine leur Mere.

ARLEQUIN *plaidant.*

L'Emphase & l'Exorde étant presque toûjours l'ornement d'une méchante cause, j'entre à corps perdu dans la mienne, & m'écrie d'un ton piteux & melancolique. Le Diable est mort. Est-il rien de plus surprenant ? Le Diable a fait un Testament : Est-il rien de plus libre & de plus ordinaire ? Le Diable m'en fait l'Executeur : Que pouvoit-il faire de plus judicieux ? Sa Diablesse de femme dispute le Testament : Quelle malice ? Grippiminy lui prête son secours : Quelle friponnerie ! Deux grands Moyens dans cette Cause : La méchanceté d'une Femme, la friponnerie d'un Procureur. Hesiterez-vous, Messieurs, à prononcer sur ces deux Chefs ? Rien de plus méchant qu'une femme : L'expérience vous l'apprend. Rien de plus ruineux qu'un Pro-

cureur : Il faut n'avoir jamais plaidé pour en disconvenir. Grippimini, Messieurs, Grippimini ... son nom fait son portrait. Je passe au détail de ma Cause.

Feu le Diable d'affreuse memoire, voulant mourir en bonne odeur, & laisser à sa famille des marques de son naturel & de sa tendresse, a fait un Testamteur : mais un Testament vêtu & revêtu de toutes ses formes. A l'égard du Testamtenr, il étoit d'âge competant. Il étoit maître de ses biens, de ses volontez, & de toute diablerie. Quant au Testament; n'y a-t-il pas mis tous les ingrediens necessaires pour le rendre valable & solennel. Ignoroit-il la chicane, lui qui l'a mise dans le lustre où nous la voyons aujourd'hui ? Apprehendoit-il la surprise des Procureurs & des Avocats, lui qui leur fournit tant de moyens pour assassiner la Justice du fond, par la rigueur de la forme, & pour sauver, quand bon lui semble, l'irregularité de la forme par le seul merite du fond ? Pouvoit-il pecher contre les Loix & la Coutume, lui qui les fait partout interpreter à son gré ? Se défioit-il de son credit parmi les Juges, lui qui les corrompt trop souvent par les sollicitations & par l'interêt ? Ah, Messieurs, Pluton n'est pas un Diable manchot dans les affaires. C'est un Pere-

équitable, qui veut que ses enfans fassent du mal à tout le genre-humain, sans que le genre-humain leur en puisse rendre. C'est un Pere surpris par la mort, & pressé par l'amitié, qui épanche sur ses enfans en expirant, tous les crimes dont ils doivent être capables. Beau naturel, Messieurs ! Belle tendresse !

LE JUGE.

Mercure, venons au fait. Le Testament est-il en bonne forme ?

ARLEQUIN.

Je le soûtiens, Messieurs, bon & dans la forme, & dans la matiere. C'est un Testament écrit sur la peau du plus malin diable qui ait jamais été corroyé. Testament écrit sur la peau d'un diable blanchi dans l'ordure & dans la chicane ! Le dirai-je, Messieurs ? C'est un Testament écrit sur la peau d'un Greffier. Quand le mensonge & la calomnie voudroient noircir cette verité, les griffes seules démentiroient la calomnie & le mensonge. *(Il montre une peau qu'il tient dans la main, au quatre coins de laquelle sont quatre griffes de fer blanc, & sur laquelle est écrit le Testament.)* La Loy, Paragraphe 7. Digeste 15. semble n'avoir été faite que pour nôtre espece, *Ex ungue leonem.* C'est-à-dire, Messieurs, que le lion se connoît

par l'ongle,& le Greffier par la griffe. Venons à la forme. Le Teſtament dont il s'agie eſt entierement écrit & paraphé de la main du deffunt : premiere formalité. Il eſt reconnu pardevant deux Notaires,au deſir de la Coutume de Paris : autre formalité. Mais, Meſſieurs, ce qui fait la validité du Teſtament olographe, & ce que je vous prie tres-humblement de remarquer ; c'eſt que le deffunt fait mention expreſſe de l'inſtitution d'heritier,qui eſt formelle au corps du Teſtament. J'épuiſerois le Code & les Pandectes, ſi . . .

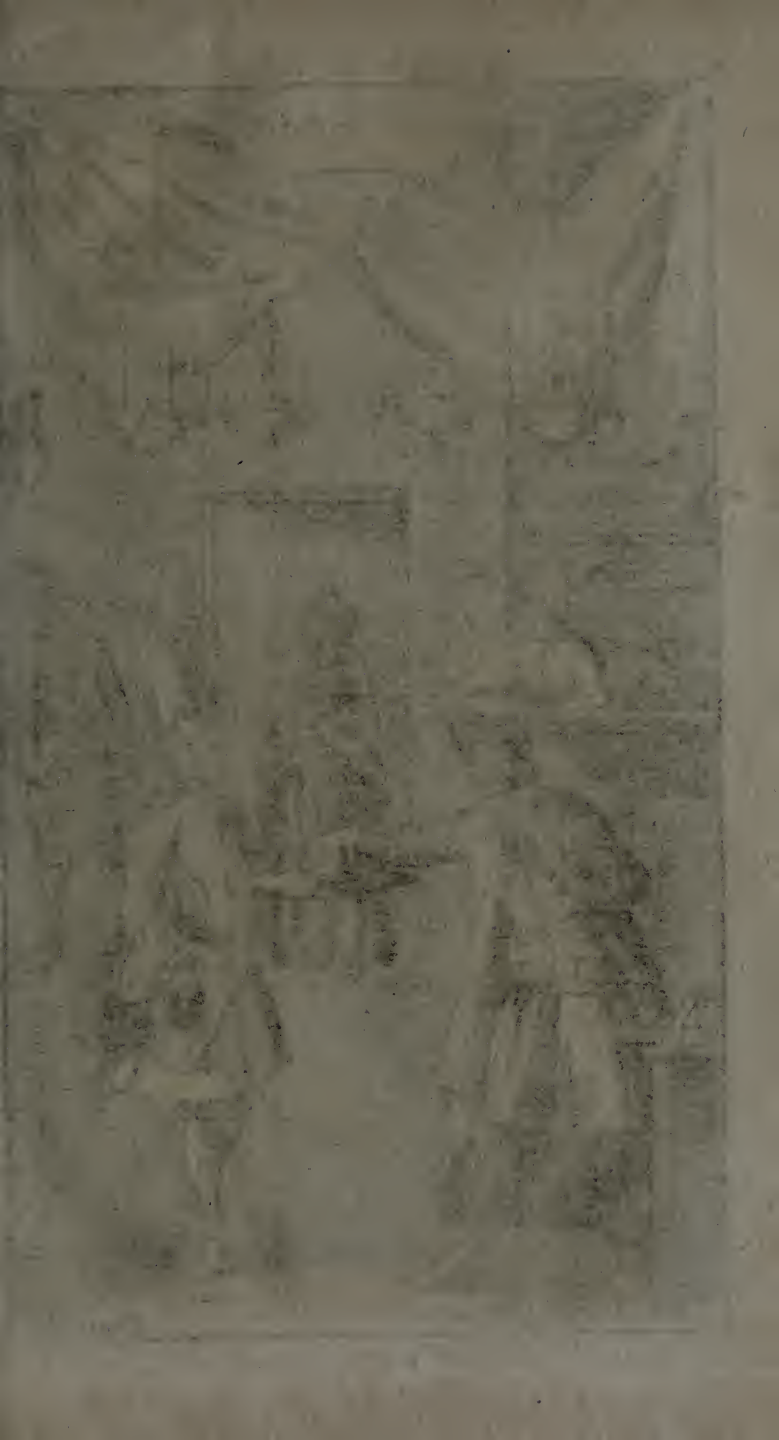
GRIPPIMINI *l'interrompt bruſquement.*

ARLEQUIN.

Laiſſez, laiſſez, Grippimini, hé laiſſez. Voilà qui eſt admirable ! un Procureur interrompre un Avocat à l'Audience ! En verité,Meſſieurs,je n'y connois plus rien. Il parlera encore ? Hé laiſſez,laiſſez. Contentez-vous de tourmenter les gens dans vôtre Etude ; & ne nous venez pas ici incommoder en plaidant. Puiſque ces Meſſieurs me font l'honneur de m'entendre, c'eſt bien la moindre choſe que vous vous taiſiez quand je parle ! Je ne vous ay point interrompu, moy, je vous ay bien laiſſé parler. (*Il reprend le fil de ſon diſcours.*) J'épuiſerois le Code & les Pandectes,ſi je

rapportois ici tous les textes qui parlent de Testament. Aussi-bien nos Loix ne sont que trop usées depuis le tems qu'elles servent en de pareilles contestations. Quelqu'un me dira peut-être, que les quatre Plutons pour qui je parle, sont issus *ex damnata conjunctione.* Ah de grace, Messieurs, n'agitons point cette perilleuse question. Vivons vous & moy dans la bonne foy sur ce chapitre. Combien les Souverains perdroient-ils de Sujets, si tous les enfans de leur Roïaume n'étoient faits que par ceux qui ont droit d'en faire ? Combien y auroit-il de successions vacantes, s'il ne se trouvoit des amis charitables qui portent des heritiers dans les familles qui en ont besoin ? Mes pupilles sont venus *constante matrimonio.* Voilà, Messieurs, ce qui établit leur état & le vôtre. Voilà ce qui décide du repos du public ; & voilà ce qui m'acharne à soûtenir le Testament. Quoy ? pour favoriser l'avarice d'une veuve, vous laisserez courir sur la terre habitable les petits Plutons comme de pauvres diables ? Auriez-vous la conscience de les voir sans train & sans équipage, eux qui font rouler tant de monde à Paris ? *Non feram, non patiar,* Puisque leur pere me les a confiez, je veux qu'ils entrent de bonne grace dans le monde, & qu'ils y paroîs-

ſent comme des diables de leur qualité. J'établiray l'aîné auprés des femmes, & le rendray ſi complaiſant & ſi perſuaſif, qu'elles publieront par tout qu'il a de l'eſprit comme un diable. Je metttay le ſecond avec les Gens d'affaires, les Uſuriers, & les Marchands; afin qu'il ſoit un diable de tout métier. Le troiſiéme ſuivra le Barreau, & ne frequentera que des Procureurs pour étre quelque jour un diable en procés. Je jetteray le quatriéme dans l'Epée, où je prétens qu'il faſſe le diable à quatre. C'eſt de cette maniere qu'un Tuteur honnête homme doit veiller à l'établiſſement & à l'éducation de ſes mineurs. Je conclus, à ce qu'il vous plaiſe debouter Grippimini de ſa demande, & le condamner à une violente reparation pour certains mots de fripon, que je retorque contre lui, avec un bel axiome de Pytagore. *Procul hinc, procul eſto profani. Pares cum paribus. Odi profanum vulgus. Dixi.*



GRAPIGNAN
Arlequin Procureur
Le Chapelier

LA MATRONE D'EPHESE, OU ARLEQUIN GRAPIGNAN.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

*Miſe au Theâtre par Monſieur de D**** & repreſentée pour la premiere fois par les Comediens Italiens du Roy dans leur Hôtel de Bourgogne, le 22. May 1682.*

SCENES FRANÇOISES DE LA MATRONE D'EPHESE.

SCENE DE MARGOT.

ARLEQUIN, PASQUARIE

ARLEQUIN *en ſortant dit à la Cantonade.*

Adio, belliſſima Ciclope.

PASQUARIEL.

Bondi, Arliquin. Dimmi a chi dai queſti epitheti ?

ARLEQUIN.

A une borgneſſe que je veux épouſer.

PASQUARIEL.

E perche ſpoſar una borgneſſa ?

ARLEQUIN.

C'eſt qu'elle mourra plûtôt qu'une autre femme, n'ayant plus qu'une fenêtre à fermer.

PASQUARIEL.

Et qui eſt-ce ?

ARLEQUIN.

Margot la Fruitiere,

PASQUARIEL.

Mais elle n'a rien.

ARLEQUIN.

Eſt-ce que j'ay quelque choſe ?

PASQUARIEL.

Elle eſt vieille.

ARLEQUIN.

Eſt-ce que je ſuis jeune ?

PASQUARIEL.

Elle pût de tous côtez.

ARLEQUIN.

Eſt-ce que je ſens bon ?

PASQUARIEL.

Elle a la galle.

ARLEQUIN.

Eſt-ce que je ne l'ay pas ?

PASQUARIEL.

Elle a eu le foüet & la fleur-de-lys,

ARLEQUIN.

Eſt-ce que je ne l'auray pas,

Paſquariel demande à Arlequin s'il veut contrefaire une Ombre, pour venir dire à la Matrône de ne plus pleurer & de ne point mourir, & lui promet pour cela cinquante piſtoles. Arlequin dit qu'il le veut de tout ſon cœur ; & après un concert fort plaiſant ils s'en vont.

SCENE DE L'OMBRE.

ARLEQUIN *en Ombre*, EULARIA, COLOMBINE.

ARLEQUIN *ſortant de deſſous le Theâtre, dit :*

EUlaria ?

EULARIA.

Chi mi chiama ? (apercevant l'Ombre) *Hoime ! chi ſei ?*

ARLEQUIN.

Io ſon l'Ombra ſcorporificata del gia corporeo tuo Marito, che vengo per dirti che tu viva, e non mora.

EULARIA.

Ombra amata, ch'al mio ſpoſo ti raſſembri, tu non vuoi ch'io mora ?.

ARLEQUIN.

Non ne mourez point, car l'Enfer eſt tellement rempli de méchantes femmes, que vous n'y trouverez point de place, ma Mignonne.

EULARIA.

Tu non vuoi ch'io ti ſegua?

ARLEQUIN.

Non vraiment, donnez-vous-en bien de garde.

EULARIA.

E perche?

ARLEQUIN.

Perche in loco di ſollevarmi dalle pene ch'io ſoffro nell' Inferno, ſi vous m'y ſuiviez, vous me feriez tomber de fievre en chaud mal.

EULARIA *pleurant.*

Ombra cara, giache tu non vuoi ch'io muora, e ch'io ti ſegua, vado a diſtillarmi in un continuo planto. (Elle s'en va.)

ARLEQUIN *à Colombine.*

Ha vous voilà, Madame la Friponne! Parlez donc. Vous m'avez tant ferré la mulle mal à propos, que vous m'avez en cloüé la bourſe, de maniere que je ne puis plus m'en ſervir.

COLOMBINE.

Ah, Signora Ombra, v'aſſicuro che non l'ho fatto a poſta, e ſe Voſignoria vuol perdonarmi....

ARLEQUIN.

Qu'appellez-vous *perdonarve ?* Je veux vous foüetter tout à l'heure. (*Il va vers elle, & elle s'en fuit. Il se met à rire, en disant :*)

La furberia va bene. J'auray cinquante pistoles. De la joye ! Ha ! ha ! ha..... Mais j'entens quelqu'un. Observons. (*Il se retire.*)

SCARAMOUCHE *arrive, dit, qu'il a volé la bourse qu'il tient à sa main, & qu'il y a dedans cent loüis d'or. Arlequin entendant cela, s'approche de lui, se jette sur la bourse, & la lui arrache. Scaramouche épouvanté recule.*

ARLEQUIN *à Scaramouche.*

Apprenez, mon Ami, que je suis l'ombre d'un ancien Voleur, & que par droit d'ancienneté, c'est à moy à voler cette bourse, & non pas à vous qui n'êtes encore qu'un apprentif voleur.

SCARAMOUCHE *tremblant.*

Ma, Madama l' Ombra, où est donc vôtre corps ?

ARLEQUIN.

Mon corps est aux galeres ; & comme je suis son ombre, je m'occupe à couper des bourses pour le nourrir. *Aprés beaucoup de grimaces & de postures, Scaramouche tout tremblant s'enfuit d'un côté, & Arlequin s'en va de l'autre.*

SCENE DU COMPLIMENT ET DE LA BOUTEILLE.

EULARIA, & COLOMBINE *ſortant du Tombeau.* ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *avec une épée à ſon côté, & un panier à ſon bras, dans lequel eſt une bouteille de vin & une taſſe, s'approche d'Eularia, & dit :*

BEL Aſtre de Charbonnier, charmant étuy de chagrin, belle encre luiſante ! Helas ! comme la douleur vous a changée ! Vos joües, qui étoient autrefois d'un auſſi beau vermeil que les feſſes d'un enfant nouvellement fouetté, ſont à preſent ſi pâles & ſi maigres, qu'elles ne reſſemblent qu'à deux merluches. *Ma, Signora, ſe il dolor v'è ha tanto affeblida, ve offro ſta bottiglia di vin d'Iſpagna, che ve darà forza e vigor per tornar a pianger allegramente.* Buvez, Madame, buvez ; mais ne buvez pas tout ; car vous me feriez pleurer auſſi à mon tour.

COLOMBINE *à Eularia.*

Signora, bevete, bevete, giache queſto

galant'huomo vel offerisce de si buona grazia.

EULARIA *à Arlequin.*

Fratello, ti ringrazio della cordialità Vanne, è lasciami in pace.

ARLEQUIN.

Que je vous laisse en paix ! Non, Madame, je ne vous laisseray pas que vous n'ayez bu. Une goute de ce bon vin vaut mieux cent fois que toutes vos larmes.

Madame, helas ! laissez-vous persuader à vous enyvrer. (*Eularia se rend aux prieres d'Arlequin & de Colombine, & but. Arlequin la regarde, & voyant qu'elle jette un soûpir aprés avoir bu, il lui dit :* Il est pourtant bon, Madame. *Il veut reprendre sa tasse, mais Eularia fait signe qu'elle veut boire encore. Arlequin lui reverse du vin, en disant :* Adieu ma bouteille. *Et aprés qu'elle a bu, il continuë :) Se voi avi tanto amor per un marid, prendene uno che sia vivo, che ve ama, e che ve possa consolar.* Car enfin, de pleurer nuit & jour une carcasse pourrie, & de ne l'abandonner jamais, c'est tout ce que pourroit faire un corbeau affamé, ou un chien gourmand. Croyez-moy, Madame, vous êtes une pantoufle belle, bien-faite, mignonne : mais sans le pied d'un Mary vous ne serez jamais

qu'une ſavatte inutile. *S'el mio ſervigio ve foſſe* agreable, *e s'a podeſſe meridar* l'honneur de meriter quelque petite part dans vos merites ; helas ! que je vous aimerois ! que je vous careſſerois ! que je vous flaterois ! que je vous..... roſſerois, Madame !

COLOMBINE.

Qu'eſt-ce que dit cet animal ?

ARLEQUIN.

Ah ! je vous demande pardon, c'eſt une faute d'ortographe.

EULARIA *d'un air de colere.*

Come, ſcelerato, io parlo di morte, e tu mi parli di ſpoſo ? Giuro al Cielo, no ſo chi me tiene che....

Elle va à lui pour le battre ; mais il l'arrête en prenant auſſi-tôt ſa taſſe d'une main, & ſa bouteille de l'autre, & ſe mettant en poſture de lui verſer à boire. Aprés quoy,

ARLEQUIN *dit :*

Gia ch'a ſie coſì ingrata contro el mio amor, ſon riſoludo d'andar a morir. Adio, Matrocinida della mia bottiglia. Vado a morir por il voſtro amor, e por la voſtra crudelità. Helas ! les bras me tombent, les forces me manquent, j'expire. (*Il tombe ſur l'épaule de Colombine.*)

COLOMBINE.

Hei, Signora, aiuto, aiuto preſto che queſto

questo pover huomo mi muore in braccio.

Eularia s'approche de lui ; & comme elle veut lui mettre une main au cœur pour sentir s'il palpite encore,

ARLEQUIN *dit en riant.*

Hé fy donc, Madame ! Vous me chatouillez.

EULARIA *d'un ton radoucy.*

Come ? tu vuoi morir por amor mio ?

ARLEQUIN.

Oüi, Madame, puisque j'ay été assez malheureux pour vous déplaire, je veux mourir.

EULARIA.

Ma, come un semplice Soldato, senza nascita, e senza beni di fortuna, ardisce propormi di maritarsi meco ?

ARLEQUIN.

Madame, je suis un simple Soldat, il est vray ; mais je suis de bonne famille, & je n'ay pas toûjours été comme vous me voyez.

EULARIA.

Ma ! che cosa sai fare ? hai appreso qualche arte ?

ARLEQUIN.

Oüi, Madame, j'ay apris la pratique ; j'ay été six ans Clerc d'un Procureur ; & si j'avois de l'argent pour me pourvoir d'une Charge, je la ferois aussi-bien qu'un autre.

EULARIA.

Orsu mi sei stato amorevole, voglio esserti grata. Ho un mio Zio Procuratore, che vuol vender la sua Carica, per esser troppo vecchio, e per non poter piu esercitarla. Io te la comprarò; e se avrai della condotta, forsi farò la tua fortuna. Andianne. (Arlequin donne la main à la Matrône, & ils s'en vont.

SCENE
D'UN VIEUX PROCUREUR,

Instruisant un jeune Praticien qui veut acheter sa Charge.

COQUINIERE, GRAPIGNAN COQUINIERE.

JAmais vous ne réüssirez dans vôtre métier, si vous n'avez un Sergent, un Notaire & un Greffier à vôtre disposition, mais un Procureur qui a ces trois cordes à son arc, peut tout risquer, & tout entreprendre.

GRAPIGNAN.

Voilà trois dangereuses bêtes à gouverner.

COQUINIERE.

J'en suis bien venu à bout sans miracle. Dans toutes les Professions, il y a de certaines humeurs revêches & austeres, qui se font un calus de leur devoir, & qui s'effarouchent à la moindre proposition. Ne vous frotez pas à ces gens-là. Ce sont des brutaux qui ne sont bons à rien : mais il y a par tout d'heureux naturels ; que le besoin rend sociables, & que l'on apprivoise avec de l'argent. C'est à ceux-là qu'il se faut attacher ; & c'est sur leur avidité qu'on doit fonder le succés de toutes les affaires difficiles.

GRAPIGNAN.

Bonne morale !

COQUINIERE.

Croyez-moy, mon ami, vous ne ferez jamais vôtre fortune, à moins que vous ne joigniez l'adresse à la procedure. Un homme de nôtre métier qui voudroit faire sa charge dans l'ordre, n'auroit pas sa maison defrayée, & mille écus de profit au bout de l'an.

GRAPIGNAN.

Il est vray qu'on ne plaide plus qu'à son corps deffendant.

COQUINIERE.

Autrefois nous avions trop d'affaires : presentement il faut en aller quester : en-

core, à moins qu'un Procureur ne ſoit alerte, il a bien de la peine à trouver de bonnes pratiques. Ah, Monſieur Grapignan, que vous êtes d'un bon âge à bien faire vos affaires ! Je m'aſſure que vous n'avez pas trente ans.

GRAPIGNAN.

Environ.

COQUINIERE.

Ah, le bel âge pour bien travailler !

GRAPIGNAN.

Laiſſez-moy faire.

COQUINIERE.

Il faut que vous ſoyez une balourde, aprés les inſtructions que je vais vous donner, ſi dans quatre ans vous n'avez ruiné cent familles, & acquis dix maiſons dans Paris.

GRAPIGNAN.

Dix maiſons dans Paris !

COQUINIERE.

Oüi, dix maiſons dans Paris ; & par-deſſus cela, un bon carroſſe pour vôtre femme.

GRAPIGNAN.

L'habile homme !

COQUINIERE.

Tel que vous me voyez, à quarante ans j'avois déja gagné deux cent mille livres de bon bien; & ſi en ce tems-là les femmes

des Procureurs euſſent oſé avoir des caroſſes, & porter de la dorure ſur leurs habits, la mienne en auroit eu à bonnes enſeignes : mais la mode n'en étoit pas encore venuë ; & auſſi ne faiſoit-on pas tant de façon autour des femmes, comme on en fait aujourd'hui. Que voulez-vous ? il faut aller ſelon le tems.

GRAPIGNAN.

Ah, Monſieur Coquiniere, donnez-moy de bons memoires, je vous en prie, pour ne plus aller à pied. J'ay déja d'aſſez bons commencemens. Je ſçay tout le petit manége de l'Etude : mais je ne ſçay pas encore ces coups de maître qui font aller en caroſſe.

COQUINIERE.

Patience : Paris n'a pas été fait tout en un jour. Avant toutes choſes, dites-moy, mon cher enfant, aimez-vous l'argent avec âpreté? Vous ſentez-vous d'humeur à tout faire pour en amaſſer ?

GRAPIGNAN.

Malepeſte, ſi j'aime l'argent !

COQUINIERE.

Tant mieux. Vous voila déja à demi Procureur. Sçachez donc que pour parvenir en fort peu de tems, il faut être dur & impitoyable, principalement à ceux qui ont de grands biens: il ne faut jamais don-

ner les mains à aucun arbitrage, jamais ne conſentir d'Arreſt diffinitif ; c'eſt la peſte des Etudes. Au reſte, qu'on ne vous voye que rarement aux Audiences. Attachez-vous aux procés par écrit, & multipliez ſi adroitement les incidents & la procedure, qu'une affaire blanchiſſe dans vôtre Etude avant que d'être jugée.

GRAPIGNAN.

Ah diable ! je voy bien que vous l'entendez.

COQUINIERE.

Dans nôtre métier, le grand talent & le grand gain, c'eſt de beaucoup écrire.

GRAPIGNAN.

Mais que dire en tant d'écritures ?

COQUINIERE.

Que dire ? Le pauvre homme ! Il faut dire des impertinences, des ſuppoſitions, des fauſſetez ; & quand on eſt au bout, il faut avoir recours aux invectives & aux injures.

GRAPIGNAN.

C'eſt l'entendre cela !

COQUINIERE.

Tu vois, mon cher enfant, que je te parle en pere, & que je te fais voir les entrailles de nôtre profeſſion. Mon fils, attache-toy aux Saiſies Réelles, aux preferences de deniers. Remuë ciel & terre

pour être Procureur des bonnes Directions, & ne t'endors jamais sur une consignation; c'est le vrai patrimoine des Procureurs. Que je serai consolé en mourant, si je te voy suivre le bon chemin où je te mets! Voilà, mon cher enfant, les preceptes solides que mon honneur & ma conscience me suggerent & que tu dois suivre, si tu aimes tant soit peu ta fortune.

GRAPIGNAN.

Entre deux amis, Monsieur Coquiniere, combien vôtre Etude vaudra-t-elle par an? là, de bonne foy?

COQUINIERE.

Cela n'ira pas loin de six mille francs la maison defrayée.

GRAPIGNAN.

Deux mille francs? Dix mille francs. Hé fy! vous mocquez-vous? Ce n'est pas pour avoir un habit d'Eté à ma femme.

COQUINIERE.

Ho, ho, vôtre femme se porte donc bien haut?

GRAPIGNAN.

Et mais, haut comme les autres Procureuses. Ma foy, s'il n'y a que cela à gagner, je ne veux point de vôtre Pratique.

COQUINIERE.

Hé, mon Dieu, doucement. Les deux mille francs ne sont que le courant de l'E-

tude : mais le sçavoir faire, & le tour du bâton, valent encore mille bonnes pistoles par an.

GRAPIGNAN.

Oh, si cela est, l'affaire change de face. Hé bien Mr Coquinere, gardez le courant de l'Etude pour vous & me vendez seulement le tour du bâton, & le sçavoir faire.

COQUINIERE.

L'un ne va point sans l'autre; & puisque le contract est signé, vous allez avoir le tout ensemble. Ou vous me remercierez avant qu'il soit un an !

GRAIGNAN.

Que je feray mal avant qu'il soit six mois ! Un chicaneur enragé n'est pas si dangereux qu'un jeune Procureur. Malheur à ceux qui tomberont sous ma coupe !

SCENES DE L'ETUDE.

ARLEQUIN *en Procureur nommé* GRAPIGNAN, *dans son Etude, dictant à ses Clercs.*

GRAPIGNAN.

ET pour faire connoître la chicane de la demanderesse..... la demande-

reſſe produit leſdites quatre pieces ſous la cotte G : leſquelles.... leſquelles....

UN CLERC *repetant le dernier mot.* Cotte G.

GRAPIGNAN.

Vous écrivez bien doucement !

LE CLERC.

Nous n'écrivons pas doucement, Monſieur : mais vous dictés ſi vîte, qu'on ne peut pas vous ſuivre.

GRAPIGNAN.

On ne peut pas me ſuivre ! Ho, ho, ne vous y trompez pas : je ne veux point de Clercs ceans qui ne faſſent quatre-vingt rolles de Groſſes par jour. On ne peut pas me ſuivre ! Voyons un peu comment vous vous y prenez. (*Il prend le papier où les Clercs ont écrit ; & aprés l'avoir regardé, il dit :*) Comment diable ! Je ne m'étonne pas ſi vous allez ſi doucement. Vous mettez quatre mots à une ligne ! Voilà le moyen de faire une bonne maiſon, ma foy. Que cela ne vous arrive plus : je ne veux pas qu'on mette plus de deux mots & une virgule à chaque ligne. Tu chou, de ce train-là vous envoyeriez bien-tôt le Procureur à l'Hôpital. Quatre mots à une ligne, c'eſt ſe moquer. (*Quand il eſt à ſon Bureau.*) A-t-on envoyé enlever les meubles de ce Maitre à Danſer ?

UN CLERC.

Non, Monſieur.

GRAPIGNAN.

Eſt ce qu'il pretend payer ſon terme en gambades ?

UN VOLEUR de grand chemin entre.

LE VOLEUR.

Monſieur Grapignan eſt-il là ?

UN CLERC.

Ouy, Monſieur, le voilà.

LE VOLEUR *à Grapignan.*

Monſieur, je ſuis vôtre ſerviteur.

GRAPIGNAN.

Monſieur, je ſuis le vôtre.

LE VOLEUR.

Comme vous êtes le plus honnête-homme de tous les Procureurs, je viens vous prier de m'aider de vôtre bon conſeil dans une petite affaire qui m'eſt arrivée.

GRAPIGNAN.

De quoy eſt-il queſtion ?

LE VOLEUR.

Je marchois ſur le grand chemin, quand un Marchand monté ſur une mazette, m'a heurté fort rudement en paſſant. Je lui ay dit: A qui en a cet homme-là avec ſa roſſe? Lui prenant le parti de ſon cheval, met pied à terre, & dit que ſon cheval n'étoit

pas une rosse. Nous nous gourmons. Et comme il n'étoit pas le plus fort, je le terrasse. Il se leve, & prend la fuite. Il est vray qu'en nous roulant à terre ; il laissa tomber de sa poche vingt-cinq ou trente pistoles.

GRAPIGNAN.

Oh, oh !

LE VOLEUR.

Que je ramassay, & voyant qu'il avoit gagné au pied, je montay sur son cheval, & je m'en revins comme si de rien n'étoit. Presentement je viens d'apprendre que ce coquin-là, Monsieur, fait informer contre moy, comme contre un voleur de grand chemin. Voyez s'il y a la moindre apparence ? Je vous prie de me dire à peu prés où peut bien aller cette affaire ?

GRAPIGNAN.

Ma foy, si cette affaire-là étoit menée un peu chaudement, elle pourroit bien aller tout droit à la Greve. Mais il vous faut tirer de là. Quelqu'un a-t-il veu l'action ?

LE VOLEUR.

Non, Monsieur.

GRAPIGNAN.

Tant mieux, Il faut commencer par faire mettre le cheval sous la clef : car si le Marchand venoit à le découvrir ; n'ayant pas d'autres témoins, il ne manqueroit pas de

le faire interroger ſur faits & articles, & vous ſeriez un homme perdu.

LE VOLEUR.

Il n'y a rien à craindre, Monſieur. C'eſt une roſſe qui ne peut pas deſſerrer les dents.

GRAPIGNAN.

Ne vous y fiez pas, nous voyons tous les jours des témoins muets, faire bravement roüer leur homme.

LE VOLEUR.

Diable.

GRAPIGNAN.

Ça, ça, ſans perdre plus de tems, il faut commencer par faire informer les premiers, & avoir des témoins, à quel prix que ce ſoit.

LE VOLEUR.

Mais il n'y avoit perſonne ſur le grand chemin dans ce tems-là.

GRAPIGNAN.

Allez, allez, nous y en ferons bien trouver. I. . . . Je ſonge à deux bas Normans, qui travaillent ordinairement pour moy, mais ils ne ſe rembarqueront qu'à bonnes enſeignes. Car ils ſortent d'une affaire, où ſans moy. . . . vous m'entendez-bien. (*Il met la main à ſon col, faiſant connoître qu'ils auroient été pendus.*) Ainſi les témoins ſeront terriblement chers cette année.

LE VOLEUR.

Et d'où vient ce malheur ?

GRAPIGNAN.

C'est qu'on ne leur fait point de quartier, & qu'on en pend autant qu'on en découvre.

LE VOLEUR.

Qu'à l'argent ne tienne. Monsieur, voila ma bourse avec vingt-quatre pistoles.

GRAPIGNAN.

Hé, hé, voila tout au plus pour un témoin ; & ils sont deux. Voyez..... N'avez-vous pas quelque nippe, quelque bijou, quelque vieux diamant ? Dans ces sortes d'occasions, il faut se saigner.

LE VOLEUR.

Voici encore un diamant de vingt pistoles, & une montre qui en peut bien valoir douze.

GRAPIGNAN.

Je pourray bien pour l'amour de vous avancer cinq ou six pistoles de mon argent ; & aprés cela nous compterons.

LE VOLEUR.

Faites, Monsieur. Je remets tout entre vos mains, & m'abandonne à vôtre discretion.

GRAPIGNAN.

Allez, laissez-moi faire. Ce sera un grand hazard, si avec mes deux témoins, je n'en-

voye vôtre Marchand aux Galeres. (*Le Voleur s'en va, & Grapignan qui avoit déja examiné sa brandebourg le rappelle,*) St, st, Monsieur, un petit mot. Vous avez là une brandebourg fort remarquable; les Archers sont a l'erte, vôtre partie pourroit vous avoir veu entrer ceans, vous guetter & vous faire prendre à la sortie. Croyez-moy, pour éviter les malheurs, laissez la ici, & je mettray vôtre affaire en bon train.

LE VOLEUR *donnant sa brandebourg à Grapignan.*

Au moins, Monsieur, prenez garde qu'elle ne soit perduë.

GRAPIGNAN.

Ho; ne craignez rien, Je vais la faire parapher *ne varietur.* (*Aprés que le Voleur est sorty.*) Une montre! une brandebourg! vingt pistoles, & un diamant! Ne vaut-il pas mieux que je profite de cela qu'un Prevôt? Car aussi-bien ce coquin-là va se faire roüer au premier jour; (*Comme il veut s'asseoir à son Bureau, un Sergent nommé Maraudin entre dans l'Etude.*)

MARAUDIN.

Monsieur Grapignan est-il ici?

GRAPIGNAN *apercevant Maraudin.*

Ah, morbleu, Monſieur Maraudin, vous avez joüé à me perdre.

MARAUDIN.

Comment donc ?

GRAPIGNAN.

Je vous avois prié de faire un Commandement de 1647. pour cette affaire qui eſt ſur le Bureau.

MARAUDIN.

Et ne l'ay-je pas fait, & au plus vîte.

GRAPIGNAN.

Et oüi, de par tous les diables, vous l'avez fait: mais au lieu de le datter d'un jour utile, vous l'avez dattez d'un Dimanche.

MARAUDIN.

Il eſt vray que je n'avois point d'Almanach de l'année 1647. & je mis la datte à la bouleveuë.

GRAPIGNAN.

Que diable n'en veniez-vous prendre un chez moy ? Vous ſçavez que j'en ay de plus de cent années de ſuite.

MARAUDIN.

J'avouë que j'ay tort : mais une autrefois je ſeray plus circonſpect.

GRAPIGNAN.

Cependant ſi les Juges s'alloient appercevoir de ce petit manége, ils ne manqueroient pas de dire que je ſuis un fripon; & vous ſçavez (en vôtre conſcience) que

ce que j'en ay fait, n'a été que pour vous obliger, & pour faire gagner ma partie; car ſans cela, le procés étoit flambé. A propos, Monſieur Maraudin, ſouvenez-vous que dans le Decret de ces Marchands de Bois, j'occupe pour neuf perſonnes, ſous le nom des Procureurs que je vous ay nommez ce matin. Que les ſignifications aillent un peu du bel air ?

MARAUDIN.

Ne vous mettez pas en peine, je feray ma charge. De ce train là vous allez faire une bonne maiſon !

GRAPIGNAN.

Les cinq ou ſix premieres années, on travaille un peu chaudement à ſes affaires.

MARAUDIN.

Garre le heurt.

GRAPIGNAN.

Bon, bon, garre le heurt ! Mon ami, il n'eſt rien tel que d'établir ſa fortune. Aprés on ſe fait des amis : & on tâche à devenir Marguillier.

MARAUDIN.

Vous Marguillier ! Vous Marguillier !

GRAPIGNAN.

Tres aſſurément, Marguillier. C'eſt un tres-bon vernis ſur la reputation d'un Procureur

MARAUDIN *en ſortant.*

Ho, le franc ſcelerat ! Le franc ſcelerat !

GRAPIGNAN.

Il faudra que je me défasse de ce fripon-là, il gâteroit toutes mes affaires. Voyés un peu quelle brutalité ! Datter une fausseté d'un Dimanche ! (*Etant à son Bureau.*) Ce Marchand de Vin m'a-t-il envoyé les deux demi muids qu'il m'avoit promis ?

UN CLERC.

Non, Monsieur.

GRAPIGNAN.

Et bien, son affaire ira comme je boiray.

UN CLERC.

Un Page, Mr. demande à vous parler.

GRAPIGNAN.

Un Page ! La mode en est-elle donc revenuë ? Ces gens ont-ils des affaires ? N'est-ce point quelque mauvais train qu'on a délogé ? C'est peut-être aussi quelque enfant de bonne maison, qui voyant qu'il n'y a plus rien à faire auprés des gens de qualité, me vient demander une place dans mon Etude : Mais je n'en a point à lui donner. Faites-le entrer.

LE PAGE entre.

LE PAGE.

Monsieur le Marquis de Grimouche, Monsieur, qui demande à vous parler.

GRAPIGNAN.

Qui ?

LE PAGE.

Je vous dis que Monſieur le Marquis de Grimouche demande à vous parler.

GRAPIGNAN,

Si ce n'eſt pas pour long-tems, qu'il vienne. (*Aprés que le Page eſt ſorti, Grapignan continuë.*) Viſites de Marquis n'achalandent gueres une Etude : car outre que ces gens-là ſont fort ignorans en affaires, c'eſt qu'ils empéchent un Procureur de faire les ſiennes.

LE MARQUIS entre.

LE MARQUIS.

Hé bon jour, Monſieur Grapignan, bon jour Monſieur Grapignan. Que je ſuis gros de vous voir ! Je me fais un vray plaiſir de vous embraſſer ; & ſans une groſſe affaire qui m'a un peu dérangé, je n'aurois pas été ſi long-tems ſans vous témoigner combien je ſuis dans vos interêts. Touchez-là, Monſieur Grapignan. (*Il lui donne la main.*) Au pied de la lettre, vous n'avez pas un meilleur, ny un plus chaud amy que moy. Dieu ſçait, morbleu, comme je m'en explique.

GRAPIGNAN.

Monſieur le Marquis, vous feriez bien mieux de vous expliquer ſur certains frais qui me ſont encore dûs. Vous autres gens

de qualité, quand vous avez frappé deux fois sur l'épaule d'un Procureur, vous croyez que c'est de l'argent comptant, & qu'un peu de bien-veillance acquitte toutes vos dettes. Monsieur le Marquis, on ne nourrit pas quatre Clercs avec des complimens ; & nous autres Procureurs nous n'écrivons que pour toucher de l'argent.

LE MARQUIS.

Je le sçai bien : mais Dieu merci, je ne vous dois plus rien.

GRAPIGNAN.

Vous ne me devez plus rien ! Et cette Requête de salvation de trente rolles de grosse, qui me la payera ? Vous sçavez que j'y ay passé deux nuits. (*Aux Clercs.*) Hola, vous autres, où est la Requête de Monsieur le Marquis ? (*Il va prendre la Requête, & puis revient.*)

LE MARQUIS.

Hé bien ! Combien est-ce qu'il vous faut ?

GRAPIGNAN.

Comme les gens de qualité n'ont pas plus d'argent qu'il ne leur en faut, & que d'ailleurs vous me faites la grace de m'aimer, je ne prendray que vingt sols du rolle : il y a trente rolles ; ce sont trente francs.

LE MARQUIS.

Quoy que le jeu m'ait un peu coulé à

fond, s'il n'y a que cela j'ay encore dequoy le payer. Tenez, Monſieur Grapignan : Voila une piece de quatre piſtoles. Prenez dix écus, & me rendez quatorze francs. (*Grapignan ſonge en tenant la piece entre les mains : Le Marquis lui dit :*) Quoy ? vous ſongez ?

GRAPIGNAN.

Je ſonge, qu'il ne vous faut rien rendre.

LE MARQUIS.

Il ne me faut rien rendre ! Ne m'avez-vous pas dit, qu'il ne vous falloit que vingt ſols du rolle ?

GRAPIGNAN.

Oüi.

LE MARQUIS.

De vôtre propre aveu la Requête n'a que trente rolles, qui ſont trente frans.

GRAPIGNAN.

Cela eſt vray.

LE MARQUIS.

Je vous en donne quarante-quatre.

GRAPIGNAN.

J'en demeure d'accord.

LE MARQUIS.

Il me ſemble donc que je compte bien quand je vous redemande quatorze francs.

GRAPIGNAN.

Vous comptez bien : mais vous redemandez mal. Quand je fis vôtre Requête

le Rapporteur étoit si hâté de juger, que je fus obligé d'entasser vos raisons les unes sur les autres, & de mettre en trente rolles, ce qui ne pouvoit tenir qu'en quarante-quatre. Presentement que l'affaire est jugée, & que nous avons du tems de reste, je m'en vais faire étendre vos défenses, & faire ajoûter à cette Requête les quatorze rolles qui y manquent. (*Aux Clercs.*) Hola, vous autres, qu'on me broche vîtement quatorze rolles de grosse pour ajoûter à la Requête de Monsieur le Marquis, Je pense qu'il y en a là de tout faits.

LE MARQUIS.

Mais, Monsieur Grapignan, puisque mon affaire est jugée, pourquoy y ajoûter quelque chose ?

GRAPIGNAN.

Ce n'est pas par interêt ce que j'en fais : C'est pour mon honneur. Je ne veux pas qu'il sorte une piece d'écriture de mon Etude, sans que j'y aye donné la derniere main. Attendez : Cela va être fait tout à l'heure.

LE MARQUIS.

Non, mon ami, je ne puis attendre, Je cours le bal cette nuit ; j'étois venu même pour vous parler d'une affaire, mais ce sera pour une autre fois. Adieu donc, mon ami,

GRAPIGNAN.

Laiſſez-donc un de vos gens pour emporter la Requête.

LE MARQUIS.

Un de mes gens ? Quoy, j'irois dans les ruës avec trois laquais ? Fy, Monſieur Grapignan, vous vous mocquez : on me croiroit à l'Hôpital. Adieu, mon cher, un peu de part en vos bonnes graces, je vous en prie.

GRAPIGNAN.

Vous la prendrez donc en paſſant ?

LE MARQUIS.

Oüi, oüi. Serviteur.

GRAPIGNAN.

Il faut avoüer que l'argent devient bien rare parmi les gens de qualité. Un Marquis à Page, demander un miſerable reſte de quatorze francs !

LE CHAPELIER entre, aprés que Grapignan eſt aſſis à ſon Bureau.

LE CHAPELIER.

Bon jour, Monſieur Grapignan.

GRAPIGNAN *aprés avoir regardé le Chapelier, dit aux Clercs.*

Qu'on me prenne demain quinze appointemens ſur ces quatre doſſiers.

LE CHAPELIER.

Bon jour, Monsieur Grapignan. Mon affaire est-elle jugée ?

GRAPIGNAN *regardant brusque le Chapelier.* Non.

LE CHAPELIER.

Comment, Monsiéur ! Et pourquoy ?

GRAPIGNAN.

Parce que vôtre affaire ne vaut pas le diable.

LE CHAPELIER.

Mon affaire ne vaut pas le diable ! Voilà bien autre chose, ma foy !

GRAPIGNAN.

Non : pas le diable, ce qu'on appelle pas le diable, & que je n'y veux pas travailler.

LE CHAPELIER.

Et que deviendra donc le chapeau de castor que j'ay donné au Secretaire de mon Rapporteur ?

GRAPIGNAN.

Un chapeau de castor ? Vray castor ?

LE CHAPELIER.

Des meilleurs qui se fassent. En voicy le pareil que je rapporte chez moy.

GRAPIGNAN *se leve ; prend le Chapeau des mains du Chapelier, & aprés l'avoir bien maniê, dit.*

A propos de vôtre affaire, n'est-ce pas

un Patiſſier avec qui vous avez eu du bruit dans la ruë ?

LE CHAPELIER.

Oüi, Monſieur.

GRAPIGNAN.

Qui vous a dit des injures ?

LE CHAPELIER.

Oüi, Monſieur.

GRAPIGNAN.

Et qui vous a frapé ?

LE CHAPELIER.

Oüi, Monſieur.

GRAPIGNAN.

Vous avez rendu vôtre plainte chez le Commiſſaire du quartier ?

LE CHAPELIER.

Vrayment je le crois.

GRAPIGNAN *mettant le caſtor ſur ſa tête.*

Je me remets vôtre affaire. Vôtre affaire eſt bonne, & je la gagneray.

LE CHAPELIER.

Que je vous auray d'obligations !

GRAPIGNAN.

Preſentement que je l'ay en tête, je vous aſſure que je la gagneray. Laiſſez-moy ſeulement quatre piſtoles pour commencer les informations.

LE CHAPELIER.

Tres-volontiers. Mais au moins, Monſieur,

ſieur, que je n'en aye pas le démenti.

GRAPIGNAN.

Tenez-moy pour le plus grand fripon de tous les Procureurs, ſi je ne vous en fais pas ſortir à vôtre honneur.

LE CHAPELIER *voulant reprendre ſon Caſtor de deſſus la tête de Grapignan.*

Monſieur, le chapeau.

GRAPIGNAN *l'empêchant, & le repouſſant hors de ſon Etude.*

Allez vous-en, vous dis-je.

LE CHAPELIER.

Mais le chapeau....

GRAPIGNAN.

Demeurez en repos.

LE CHAPELIER.

Il eſt de commande, & il faut que je l'aille porter.

GRAPIGNAN.

Ne vous embaraſſez point. Allez. Je m'en vais lui faire fermer ſa Boutique à perpetuité.

LE CHAPELIER.

Il eſt pour un homme qui.....

GRAPIGNAN.

Je vous dis encore un coup que j'ay vôtre affaire en tête, & qu'elle n'en ſortira point. (*ſeul*) C'eſt un Perou que l'Etude d'un Procureur. (*Aux Clercs.*) A-t-on achevé cette Requête?

UN CLERC.

Il y a déja cent rolles de faits.

GRAPIGNAN.

Achevez le reſte en diligence : car on dit que les Parties ſont en termes d'accommodement.

UN PATISSIER entre.

LE PATISSIER.

Monſieur Grapignan y eſt-il ?

UN CLERC.

Oüi, Monſieur.

LE PATISSIER.

Bon jour, Monſieur, pourray-je vous dire un petit mot ?

GRAPIGNAN.

Bon jour, mon Maître, qu'y a-t-il pour vôtre ſervice ?

LE PATISSIER.

Je voudrois bien vous parler d'une affaire.....

GRAPIGNAN *voyant un garçon qui porte quelque choſe, lui dit :*

Aproche, mon ami, aproche, (*au Patiſſier.*) Ça ; Monſieur, qu'y a-t-il ?

LE PATISSIER.

On m'a dit, Monſieur, que vous étiez Procureur contre moy dans une petite affaire qui m'eſt arrivée.

GRAPIGNAN.

Qui eſt vôtre Partie ?

LE PATISSIER.

C'eſt un Chapelier.

GRAPIGNAN.

Tenez, il ne fait que de ſortir d'ici.

LE PATISSIER.

Ah, Monſieur, c'eſt un méchant homme !

GRAPIGNAN.

Bon ! à qui le dites-vous ? Je n'ay jamais vu un homme plus acharné aux procés.

LE PATISSIER.

Il ſe vante par tout qu'il me fera faire amande honorable.

GRAPIGNAN.

Il fera bien pis, ſi je le laiſſe faire. Mais je ne veux pas qu'il pouſſe à bout un honnête homme comme vous.

LE PATISSIER.

Je viens vous prier de retenir un peu vos pourſuites. (*A ſon garçon qui tient quelque choſe de couvert.*) Aproche Champagne. (*A Grapignan.*) C'eſt, Monſieur, un petit plat de mon métier que je vous aporte.

GRAPIGNAN *regardant le Pâté.*

C'eſt toûjours quelque choſe : mais, mon ami, le criminel va diablement vîte,

& il y a déja bien du papier broüillé.

LE PATISSIER.

Ah, Monſieur, je m'en vais vous rendre ſur le champ tout l'argent que vous avez débourſé.

GRAPIGNAN.

Vous ne ſçauriez mieux faire. Ecoutez, je ne ſuis pas un tyran, & je vous en ſortiray pour peu de choſe.

LE PATISSIER *ouvrant ſa bourſe, & la lui preſentant.*

Tenez, Monſieur, prenez par où il vous plaira.

GRAPIGNAN.

Ah, vous me comblez; & puiſque vous en agiſſez ſi honnêtement, je ne prendray que vingt écus. Vous voyez que ce n'eſt pas le papier.

LE PATISSIER.

Monſieur, je ne regarde point aprés vous. Je vous prie ſeulement de tirer mon affaire en longueur.

GRAPIGNAN.

Laiſſez-moy faire, je vais vous mettre avec mes penſionnaires.

LE PATISSIER.

Que ſont-ils vos penſionnaires, Monſieur?

GRAPIGNAN.

Ce ſont d'honnêtes gens comme vous, qui me lient les mains, en me donnant

tous les ans quelque chose pour les laisser en repos. Les uns cent pistoles, les autres quatre cens livres ; qui cent écus ; plus ou moins, selon les affaires. Voyez-vous ce gros sac là ? C'est contre un homme de la premiere qualité, que je laisse joüir en paix de tout son bien, à la barbe de ses creanciers. Ce seroit une terrible chose, si nous faisions tout le mal que nous pouvons faire. Il faut être humain en certaines occasions, & ne pas pousser à bout des gens qui s'aident, & qui viennent au devant de vous.

LE PATISSIER.

Dieu vous conserve, Mr Grapignan, pour tous ceux à qui vous rendez service.

GRAPIGNAN.

Vous êtes bien-heureux d'être tombé entre mes mains.

LE PATISSIER.

Adieu, Monsieur. Tirez bien mon affaire en longueur.

GRAPIGNAN.

Allez, je vous répond que d'un an d'ici il ne sera fait une pance d'a contre vous. (*Seul.*) Encore vingt écus ! Mais si cela continuë, il me faudra un coffre fort. *Aux Clercs.* Vous jasez au lieu de travailler à cette Requête. Parbleu vous ne mangerez que des féves & de la moruë.

UNE VIEILLE plaideuſe entre.

LA VIEILLE.

Que deviendray-je, bon Dieu ! Je ſuis perduë. Ha, maudit Grapignan, tu es cauſe de mon malheur.

GRAPIGNAN.

A qui en a cette folle-là ?

LA VIEILLE.

Aprés m'avoir ruinée, tu me traites de folle ; voleur ? Je t'étrangleray.

GRAPIGNAN.

Ah, point d'emportement, s'il vous plaît.

LA VIEILLE.

En peut-on trop avoir contre un coquin qui me jure que ma cauſe eſt bonne ; & je viens de la perdre avec dépens ?

GRAPIGNAN.

Cela n'empêche pas qu'elle ne ſoit bonne, mais je dis bonne, & une des meilleures de mon Etude : J'en ay déja touché plus de huit cent francs.

LA VIEILLE.

Fripon, voilà donc l'endroit par où tu la trouves bonne ?

GRAPIGNAN.

Ah, que de babil ! Si vous n'êtiez pas ſi colere, je vous ferois voir au doigt & à

l'œil, que vous gagnez vôtre cauſe en perdant vôtre procés. Mais comme je ſuis un fripon.....

LA VIEILLE,

Ne vous dis-je pas ! j'auray tort d'avoir perdu mon procés !

GRAPIGNAN.

Vous avez tort de n'être qu'une ignorante ; & vous ne meritiez pas de tomber en des mains auſſi affectionnées que les miennes. Il y a mille Procureurs étourdis qui auroient gâté vôtre affaire, en vous la faiſant gagner ; mais moy par prudence, je vous enrichis en vous la faiſant perdre.

LA VIEILLE.

Grand-mercy.

GRAPIGNAN.

C'eſt une choſe pitoyable, de voir comme on traite aujourd'hui les gens d'honneur de nôtre profeſſion. Nous avons beau écrire jour & nuit, avancer nôtre argent, perdre nôtre tems : bon, au bout de tout cela, les Procureurs ſont encore des fripons. Voilà en un ſeul mot toute la recompenſe de nos peines.

LA VIEILLE.

Mais faites-moy donc voir par où je vous ſuis redevable ?

GRAPIGNAN.

Par où ? Et n'eſt-ce pas un vray coup

d'ami, d'avoir tiré la principale piece de vôtre ſac, pour en faire un moyen infaillible de Requéte Civile contre l'Arrêt d'aujourd'hui ? Vous pleurez preſentement, mais que vous rirez à gorge déployée dans cinq ou ſix ans d'ici, quand la Requéte Civile ſera gagnée, & qu'il y aura de bons gros dommages & interêts à toucher, qui excederont deux fois la ſomme qui vous eſt deuë ! Je ſçay bien qu'il n'y aura rien à perdre pour moy : mais enfin le Procureur ne ſera plus un fripon.

LA VIEILLE.

Ah, Monſieur Grapignan, je ne veux point tâter de Requête Civile.

GRAPIGNAN.

Que vous êtes folle ! ſans Requête Civile, une affaire n'a point de goût. C'eſt la rocambole du procés.

LA VIEILLE.

Gardez vôtre ragoût pour quelque plaideuſe plus friande. Pour moy, j'aime mieux m'accommoder, & paſſer une Tranſaction qui termine toutes mes affaires.

GRAPIGNAN.

Qui termine toutes vos affaires ! Et combien y a-t-il que vous plaidez, ne vous déplaiſe ?

LA VIEILLE.

Il y a déja treize ans ; & me voilà,

Dieu merci & vous, auſſi avancé que le premier jour.

GRAPIGNAN.

Quoy ! il n'y a que treize ans ? je ne m'étonne pas ſi vous n'êtes qu'une novice. Ho, ça, ça, il faut avoir pitié de vous.

LA VIEILLE.

Il n'y a pitié qui tienne, Monſieur : je veux m'accommoder.

GRAPIGNAN.

Ce ne ſera pas de mon avis, toûjours.

LA VIEILLE.

Et pourquoy ?

GRAPIGNAN.

Parce qu'un Procureur qui ſçait ſon métier, ne conſent jamais ny arbitrage ny tranſaction. Ce ſont nos premiers elemens.

LA VIEILLE.

Quoy, ſi je vous priois de m'en dreſſer une.....

GRAPIGNAN.

Vous auriez beau m'en prier, je ne pourrois le faire en conſcience.

LA VIEILLE.

Mais.....

GRAPIGNAN.

Mais, cela eſt directement contraire aux Statuts de nôtre Communauté. Malepeſte, j'aurois tous mes Confreres à dos, s'ils alloient découvrir qu'à mon âge j'euſſe

donné les mains à quelque accommodement. C'eſt tout ce que pourroit faire un de nos anciens à l'agonie : Encore y regarderoit-il à deux fois, oüi.

LA VIEILLE.

Sur ce pied-là, Monſieur Grapignan, il faut donc que je plaide toute ma vie malgré moy ?

GRAPIGNAN.

Sur ce pied-là, Mademoiſelle : il faut croire aveuglément ceux qui ont ſoin de vos affaires, me laiſſer 450. livres pour la conſignation de la Requête Civile, & au ſortir d'ici, vous aller mettre au lit. Vous avez fait aſſez de vacarme pour prendre un peu de repos. (*Tout ce qui ſuit, ſe dit dans le tems que la Vieille tire ſa bourſe.*) Il faut avoüer que je n'ay guere de fiel, aprés les injures. . . mais je mets tout cela ſous les pieds : Le Ciel m'eſt témoin avec combien d'honneur je fais ma Charge.

LA VIEILLE.

Bailler encore 450. livres, aprés tout ce que j'ay déja débourſé !

GRAPIGNAN.

Patience, (*en prenant la bourſe*) le tems de la recolte viendra.

LA VIEILLE.

On a beau ſe fâcher contre ces bourreaux de Procureurs, ils attrapent toûjours

vôtre argent. Dans le desespoir où je suis: je souhaitterois avoir donné mon bien à quelque honnête homme qui m'en fist joüir en patience le reste de mes jours: car à la fin, il faudra que je me marie pour être en repos.

GRAPIGNAN.

Et combien avez-vous de bien à peu-prés, Mademoiselle.

LA VIEILLE.

Ce que j'ay de bien ? J'ay trois cens milles bonnes livres. Est-ce que vous ne le sçavez pas bien ? Vous en avez tous les papiers entre vos mains.

GRAPIGNAN

Trois cens mille livres! Malepeste, quelle aubeine ! Croyez-moy, Mademoiselle, vous ne sçauriez mieux faire que de m'épouser.

LA VIEILLE.

Bon, vous épouser ! On dit que vous êtes marié avec la Matrône.

GRAPIGNAN.

Ce n'est qu'en attendant mieux. Et quel âge avez-vous à peu prés ?

LA VIEILLE.

Quel âge ? & mais, j'ay à peu prés quatre-vingt ans.

GRAPIGNAN.

Ho, ho, pour trois ou quatre ans qu'il

vous reſte encore à vivre, il faut vous les faire paſſer joyeuſement.

LA VIEILLE.

Mais, Monſieur Grapignan, en vous épouſant, ſi la Matrône reprend la Charge?

GRAPIGNAN.

Ho diable, j'y ay mis bon ordre. Le Contrat n'eſt pas fait en faveur de mariage: C'eſt une vente pure & ſimple de la Charge, où j'ay fait mettre: Compté, nombré & délivré des deniers dudit ſieur Grapignan. Diable, cela tient comme teigne.

LA VIEILLE.

Mais, Monſieur Grapignan.... là.... m'aimerez-vous du fond du cœur?

GRAPIGNAN.

Si je vous aimeray? Belle demande! Peut-on haïr une femme qui donne trois cent mille livres en mariage? Je vous adoreray.

La Matrône arrive, qui ayant entendu les dernieres paroles de Grapignan à la Vieille, dit d'un ton de colere: Tu l'adoreras, traditore?

GRAPIGNAN *ſans s'étonner.* Madame, on prend ſon bon quand on

le trouve. Vous avez fait pendre le défunt pour moy, vous pourriez bien me faire roüer pour un autre, oüi.

LA MATRONE *deſeſperée.*

Ha che pur troppo conoſco queſti eſſer un gaſtigo d'al Cielo. Torno à deplorar la mia ſventura. (Elle s'en va.)

GRAPIGNAN, *aprés que la Matrône eſt ſortie, va à la Vieille, lui met une fontange, & la prend par le bras, en lui diſant :*

Allons, prenons le chemin de la Noce.

LE CHAPELIER & le PATISSIER entrent, & prennent Grapignan au colet, l'un d'un côté, & l'autre de l'autre.

LE CHAPELIER.

Trouveriez-vous bon auparavant, de vous ſoulager de mon chapeau de caſtor & de mes quatre piſtoles ? Il faut rendre gorge, Monſieur le fripon.

LE PATISSIER.

Allons, Monſieur Grapignan, de bonne grace, ſans vous faire preſſer, rendez-moy mes vingt écus. Diable ! Vos penſions ſont bien cheres !

LA VIEILLE.

Voila un aſſez bon preparatif de nôces !

GRAPIGNAN.

Hé. Messieurs, ne me perdez point à la veille de mes nôces. J'aime mieux faire vos affaires gratis.

LE CHAPELIER.

Quoy, fripon, tu voudrois que nous t'aidassions à tromper une femme ?

LE PATISSIER.

Nón, non, il faut que tout à l'heure justice en soit faite.

LA VIEILLE.

Voilà de bien honnêtes gens !

LE PATISSIER.

Bon, Monsieur le Bailly vient ici fort à propos.

LE BAILLY entre.

LE BAILLY.

Qu'est ceci, mes enfans ?

LE CHAPELIER.

Ce n'est pas grand chose : Il ne s'agit que de faire pendre un Procureur ; fripon s'entend.

LA VIEILLE.

Cela s'en va sans dire.

LE BAILLY.

Il y a donc un grand desordre dans cette Profession ! J'en cherche un qui fa-

plus de mal lui seul, que tous les autres ensemble. Nôtre Greffe n'est rempli que de plaintes & d'informations contre lui.

GRAPIGNAN.

Franchement, Monsieur le Bailly, il y a bien des fripons dans nôtre métier : il n'en faut que trois ou quatre, pour décrier tous les autres.

LE BAILLY.

Celui que je cherche s'apelle Gra... pian, Gramian, Gra... ..

LE CHAPELIER.

Grapignan ?

LE BAILLY.

Justement.

GRAPIGNAN.

Ouf !

LE PATISSIER.

Le Voilà, Monsieur.

LE BAILLY.

Quoy ! c'est là ce fameux fripon ?

GRAPIGNAN.

Hé, Monsieur, pour l'honneur du Corps.....

LE BAILLY.

C'est justement pour l'honneur du Corps qu'il te faut pendre tout à l'heure. Il faut châtier un scelerat qui deshonore Messieurs les Procureurs. La Potence est

toute dreſſée. Allons vîte ; qu'on l'emmene.

GRAPIGNAN *en s'en allant.*

Monſieur Coquiniere me l'a baillé belle avec ſon Caroſſe. De ce train-là je n'iray qu'en Charette.

LA VIEILLE. *Aprés que tout le monde eſt ſorti.*

Un quart-d'heure plus tard, mes trois-cent mille livres s'en alloient au gibet avec le Procureur.

ARLEQUIN LINGERE DU PALAIS.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Mise au Theâtre par Monsieur D*** & representée pour la premiere fois par les Comediens Italiens du Roy dans leur Hôtel de Bourgogne, le 4. Octobre 1682.

LA LINGERE

le Docteur
Arlequin lingere ettriona dier
Le Capitan spezzafer

SCENES FRANÇOISES D'ARLEQUIN LINGERE DU PALAIS.

SCENE DE LA LINGERE ET DU LIMONADIER.

ARLEQUIN, PASQUARIEL.

ARLEQUIN *habillé moitié en femme & moitié en homme, paroît dans le fond d'une boutique de Lingere contiguë à celle d'un Limonadier.*

ARLEQUIN *se montrant du côté de l'habit de femme, & contrefaisant la Lingere, crie :*

DEs chemises, des cravates, des caleçons, des torchons, Messieurs.

PASQUARIEL.

Voici justement une Boutique de Lingere. J'ay affaire de quelque peu de linge, je veux voir si elle n'auroit point ce qu'il me faut.

ARLEQUIN.

Venez voir chez nous, Monsieur, De tres-belle toile de Hollande, de beaux chaussons à l'épreuve de la sueur.

PASQUARIEL *prenant une chemise qu'il trouve sur le Comptoir, & regardant Arlequin, dit:*

Je serois ravi d'acheter quelque chose chez vous. (*à part.*) Cette fille-là est jolie, bien faite. Les beaux yeux bleus!

ARLEQUIN *qui n'a entendu que les dernieres paroles.*

Du bleu, Monsieur? Je vous garantis qu'il n'y en a point dans ma toile.

PASQUARIEL *regardant la chemise.*

Cette chemise m'accommoderoit assez; mais je la crois trop petite.

ARLEQUIN.

Petite, Monsieur? Vous n'y pensez pas. Elle a trois quartiers & demi de haut.

PASQUARIEL *regardant Arlequin, dit à part.*

Le beau nez!

ARLEQUIN.

Oh, pour bien aulné, ne vous mettez pas en peine, mon aulne a prés d'un douze plus que les autres.

PASQUARIEL.

Combien en voulez-vous ?

ARLEQUIN.

Elle vous coutera dix écus, ſans vous ſurfaire.

PASQUARIEL.

Dix écus !

ARLEQUIN.

Oüi, Monſieur, c'eſt en conſcience ! je n'y gagne qu'une livre par ſols.

PASQUARIEL.

Je vous en donneray trente ſol.

ARLEQUIN.

Trente ſols ! On voit bien que vous n'êtes pas accoûtumé à porter des chemiſes.

PASQUARIEL.

Tenez, voila un écu ſans marchander. Si vous pouvez, ne me laiſſez pas aller ailleurs.

ARLEQUIN.

Ça, ça, prenez, la ; mais à condition que vous me ferez l'honneur de me revenir voir. C'eſt à l'enſeigne de la Pucelle. C'eſt moy, Monſieur, qui fournis les layettes pour tous les enfans des Eunuques du grand Serrail.

PASQUARIEL,

Comment vous appellez-vous ?

ARLEQUIN.

Je m'appelle la belle Angelique, à vôtre ſervice,

PASQUARIEL.

Je vous ſuis obligé. A l'honneur de vous revoir.

ARLEQUIN *ſe tourne du côté de l'habit d'homme, & paroît dans la boutique du Limonadier, où il crie :*

Des biſcuits, de la limonade, des macarons, du café, du chocolat à la glace, Meſſieurs. (*Vers Paſquariel.*) St, ſt, Monſieur. (*Paſquariel ſe tourne.*) Un petit mot, s'il vous plaît. (*Paſquariel s'approche.*) Apparemment, Monſieur, que vous êtes Etranger ? Ne vous amuſez pas à cette peſte de gueuſe-là. Elle vous duppera. Sa boutique n'eſt remplie que de Plumets, de Breteurs, & de petits Collets. (*Paſquariel hauſſe les épaules d'étonnement. Dans ce moment Arlequin rentre dans la boutique de la Lingere, & y paroiſſant du côté de l'habit de femme, prend Paſquariel par le bras, & lui dit :*) Qu'eſt-ce que cet Empoiſonneur du genre humain vous conte ? Voila encore un plaiſant coquin pour me traiter de gueuſe ! Qu'eſt-ce que la boutique d'un Limonadier, mon ami ? Deux ſeaux d'eau, deux citrons, & une once de ſucre la compoſent.

Paſquariel veut parler. Auſſi-tôt Arlequin rentre dans l'autre boutique, & paroît en Limonadier.

ARLEQUIN *vers la Lingere.*

Il eſt vray qu'une Lingere eſt bien mieux fournie ! De trente paquets qui ſont dans ſa boutique, il n'y en a pas quatre pleins de marchandiſes. Témoin cet âne, qui étant l'autre jour attaché à ta porte, en mangea ſix qui n'étoient remplis que de foin.

PASQUARIEL *au Limonadier.*

Mais Monſieur....,

ARLEQUIN *en Lingere, toûjours vers le Limonadier.*

Comme tu donnes à boire, je ſuis bien-aiſe de donner à manger. Car qui boit de l'eau, peut bien manger du foin.

PASQUARIEL *à la Lingere.*

Mais Madame.....

ARLEQUIN *en Limonadier, toûjours vers la Lingere.*

Tais-toy, Vendeuſe de Point d'Angleterre fait à Paris.

PASQUARIEL.

Encore.....

ARLEQUIN *en Lingere.*

Tais-toy, Vendeur de Limonade à la Romaine. Pour qu'elle en fût, il faudroit que Rome eût été bâtie dans la riviere de Seine.

PASQUARIEL.

Hé, de grace.....

ARLEQUIN *en Limonadier.*

Ce ne ſeroit donc pas chez toy, car tu n'es gueres ſaine. On ſçait bien de tes nouvelles, va.

PASQUARIEL.

N'écoutes pas....

ARLEQUIN *en Lingere.*

Va Vendeur de Café du Levant. Va-t-en-vendre au Couchant; car tu es bien ſaoul.

PASQUARIEL.

Il ne faut pas....

ARLEQUIN *en Limonadier.*

Tu as la langue bien longue; ſi ton aulne en étoit de même, les Marchands ne s'en plaindroient pas comme ils font.

PASQUARIEL.

Encore faut-il....

ARLEQUIN *en Lingere.*

Je te vais montrer que mon aulne eſt de meſure. (*Il prend l'aulne, & feignant d'en donner un coup au Limonadier, il frappe Paſquariel.*)

PASQUARIEL.

Oh, par ma foy, c'en eſt trop.

ARLEQUIN *en Limonadier.*

Oüi? Oh, je t'aprendray à lever la main ſur un homme comme moy. (*Il prend un pot de fayance, & feignant de le jetter à la Lingere, il le jette à la tête de Paſquariel.*

Pasquariel. Aprés deux ou trois repetitions du même lazzi, Arlequin sort en Limonadier ; & comme s'il vouloit sauter sur la Lingere, il se tourne tantôt d'un côté & tantôt de l'autre : en sorte que Pasquariel qui le voit homme d'un côté & femme de l'autre, & qui les croit veritablement aux prises, & s'empresse à les separer, & reçoit plusieurs coups. Aprés quoy Arlequin se retire en riant, & laisse Pasquariel par terre, qui dit aprés s'être relevé : Voilà des gens bien animez l'un contre l'autre ! *& s'en va.*

SCENE DE LA NOURRICE.

PASQUARIEL, LE DOCTEUR, ARLEQUIN *en Nourrice suivi d'un homme qui conduit un âne sur lequel est un Berceau.*

ARLEQUIN *au Docteur.*

BON jour, Monsieur.

LE DOCTEUR.

Bon jour, ma Mie, que demandez vous ?

ARLEQUIN.

Monsieur, je cherche un nommé Pasquariel ; C'est que je suis la Nourrice d'un de ses petits enfans, & pour l'amour de lui j'ay perdu ma fortune, mon bon Monsieur.

LE DOCTEUR.

Comment donc ?

ARLEQUIN.

Helas, quand j'y songe je suis toute hors de moy ! Je devois nourrir le fils de la Republique de Raguse : &.... ha, ha, ha. (*Il pleure.*)

LE DOCTEUR.

Tenez ; Madame, consolez-vous, voila Monsieur Pasquariel.

ARLEQUIN *à Pasquariel.*

Ha, bon jour Monsieur, vrayment voila qui est bien honnête, demeurer trois ans sans demander des nouvelles de son enfant ! fy, cela crie vengeance.

PASQUARIEL.

Qu'est-ce à dire un enfant ? tu es folle ma Mignonne ? Je n'ay jamais eu d'enfans.

ARLEQUIN.

Ha Ciel, qu'entens-je ! Desavoüer son enfant, n'est-ce pas donner un camouflet à la nature ? Mon bavolet en pasli d'horreur, mon lait s'enfuit, & les oreilles

de mon âne se dressent contre ton mauvais naturel. Pere barbare ! Desavoüer un enfant qui t'aime dés le berceau ! Le pauvre petit, du plus loin qu'il voit un âne, un cochon, un bœuf, il court le flatter, croyant caresser son papa mignon.

PASQUARIEL.

Monsieur le Docteur, cette femme-là a perdu l'esprit.

ARLEQUIN.

Dés l'âge de deux mois il avoit toutes tes inclinations. Il n'avoit jamais de repos que ses petites menottes ne fussent pleines de cartes ; il ne vouloit que des pipes pour hochet ; & il ne teteroit jamais, si je n'avois frotté mes mammelles de vin.

LE DOCTEUR.

Voila qui est admirable !

ARLEQUIN.

Dame, Monsieur, nos Collecteurs qui sont des gens sçavans, disent qu'ils ont remarqué qu'à la naissance des grands hommes il est toûjours arrivé quelque chose d'extraordinaire.

LE DOCTEUR.

Cela est vray.

ARLEQUIN.

Quand le petit Pasquariel vint au monde, la chandelle pâlit par trois fois, le vin se tourna dans la cave ; & par un pro-

dige la marmite fut répanduë. Ce qui nous presage, Monsieur, qu'il sera un jour le flambeau des Tabacs, le soûtien des Cabarets, & la terreur des marmites.

LE DOCTEUR.

Mais où est l'enfant ? l'avez-vous amené avec vous ?

ARLEQUIN.

Oüi, Monsieur, *(vers l'homme qui mène l'âne.)* Descendez le petit Pasquariel.

On descend du berceau qui est sur l'âne un petit garçon habillé comme Pasquariel, qui d'abord qu'il est à terre court vers lui, en criant : Ha, mon papa; ha mon papa !

PASQUARIEL *le repousse, puis se tournant vers Arlequin, dit :*

Allez, portez vos impostures ailleurs. Par la mort.... *(Il lui donne un coup de pied dans le ventre.)*

ARLEQUIN *en criant.*

Ha je suis morte ! Un coup de pied dans le ventre ! Je suis grosse de quatorze mois. *Alla Giustizia, alla Giustizia,* au Commissaire, au Commissaire. *Et il s'en va.*

SCENE DE RODRIGUE ET DE CHIMENE.

Pour l'intelligence de cette Scene, il faut sçavoir que Pasquariel étant devenu fou, rencontre Arlequin une bouteille de vin à la main, le prend pour son Rival, tire l'épée & la passe au travers de la bouteille. Arlequin au desespoir, sort du Theâtre, & un moment aprés revient habillé tout de noir, avec un grand manteau qui lui va jusqu'aux talons, & un crespe au chapeau qui lui traîne par terre. Pasquariel qui s'en étoit aussi allé triomphant de l'action qu'il venoit de faire, rentre sur le Theâtre, en disant qu'il est Rodrigue; & voyant Arlequin habillé en deuil, il le prend pour Chimene; Ce qui donne lieu à la Scene qui suit.

PASQUARIEL, ARLEQUIN.

PASQUARIEL.

HE' bien, sans vous donner la peine de poursuivre,
Saoulez-vous du plaisir de m'empêcher de vivre;

ARLEQUIN.

Ah Ciel ! où ſommes-nous, & qu'eſt-ce que je voy ?
Rodrigue en ma maiſon ! Rodrigue devant moy !

PASQUARIEL.

N'épargnez pas mon ſang, goûtez ſans reſiſtance
La douceur de ma perte & de vôtre vangeance.

ARLEQUIN.

Helas !

PASQUARIEL.

Ecoutez-moy.

ARLEQUIN.

Je me meurs.

PASQUARIEL.

Un moment.

ARLEQUIN.

Va, laiſſe-moy mourir.

PASQUARIEL,

Quatre mots ſeulement.
Aprés, ne me répons qu'avecque cette épée.

Il tire ſon épée, & mettant un genou en terre, il la preſente à Arlequin.

ARLEQUIN.

Du jus de ma bouteille encor toute trempée :

PASQUARIEL.

Ma Chimene.

ARLEQUIN.

Ote-moy cet objet odieux,
Qui reproche ton crime & ta vie à mes yeux.
Ah ! quelle cruauté, qui tout en un jour tuë
La pinte par le fer, le buveur par la vuë !
Ote moy cet objet, je ne le puis ſouffrir.
Toute ma ſoif redouble, & tu me fais mourir.
Va-t en, ne montre plus à ma douleur extrême
Le cruel Aſſaſſin d'une liqueur que j'aime.

Dieux ! je n'entendray plus ce langage si doux,
Qui s'exprimoit à moy par d'aimables glous glous.
Malgré tes sentimens qui flatent mon oreille,
Je feray mon possible à vanger ma bouteille.
Mais malgré la rigueur d'un si cruel devoir.
Si tu ne rends mon vin, je n'ay plus de pouvoir.

PASQUARIEL.

O miracle d'amour !

ARLEQUIN.

Que j'eusse burde verres !

ARLEQUIN.

Que de maux & de pleurs nous couteront nos pleurs !

PASQUARIEL.

Rodrigue, qui l'eût cru ?

PASQUARIEL.

Chimene, qui l'eût dit ?

ARLEQUIN.

Que ce vin prêt à boire aussi-tôt se petdit ?

PASQUARIEL *se leve.*

Adieu, je vais traîner une mourante vie
Tant que par ta poursuite elle me soit ravie.
(*Il s'en va.*)

ARLEQUIN.

Si j'en obtiens l'effet, je te jure ma foy
De m'enyvrer afin de crever aprés toy.

Il s'en va, imitant dans sa marche Mademoiselle Chamelay, dont il avoit contrefait les tons dans sa declamation. Mademoiselle Chamelay étoit une Comedienne Françoise, grande, belle, & bien faite, qui avoit la voix tres-belle, le geste libre & naturel & qui jusqu'aux derniers jours de sa vie dans l'âge le plus avancé, a toûjours fait l'admiration de tous ses Auditeurs.

SCENE DU CONTRAT.

Le Theâtre represente la Chambre de Scaramouche.

ARLEQUIN, CINTHIO & EULARIA *en Ombres.* SCARAMOUCHE. *Quatre hommes representant des statuës, & soûtenant le manteau de la cheminée de la Chambre.*

Comme ce Contrat est une recapitulation de plusieurs incidens, dont la piece est remplie, il faut sçavoir que Scaramouche voulant marier sa fille à Pasquariel qu'elle n'aime point, Arlequin Valet de Cinthio, Amant aimé, invente plusieurs fourberies pour détourner ce mariage. Il fait passer Pasquariel pour un joüeur & un débauché, afin de dégoûter Scaramouche. Il substituë le portrait de son Maître à la place de celui de Pasquariel, dont le Pere s'étoit chargé pour le presenter à sa fille, & cet échange donne lieu à une Scene équivoque de Scaramouche & d'Eularia, dans laquelle la fille promet à son

Pere d'épouſer l'Original du Portrait qu'elle a entre les mains. Dans un regal que Scaramouche fait à ſon prétendu gendre, Arlequin caché ſous une corbeille de fruits, en verſant d'une certaine eau dans le verre de Paſquariel le fait devenir fou; en ſorte que ſe croyant Rodrigue, & prenant Arlequin pour Chimene, ils font enſemble la Parodie qu'on vient de lire. La folie de Paſquariel continuant toûjours, il tuë un Cabaretier, dont Arlequin repreſente l'Ombre dans cette Scene, où il dit à Scaramouche qu'il eſt l'ame du Cabaretier qui vient pour l'emmener à tous les Diables, s'il ne conſent au mariage de ſa fille avec Cinthio; ce que Scaramouche refuſant de faire, Arlequin commande qu'on l'empriſonne. Auſſi-tôt les quatre ſtatuës qui paroiſſent ſoûtenir la cheminée ſe détachent; deux l'arrêtent, & les deux autres tranſportent ſur lui le manteau de la cheminée, & le lui font gliſſer ſur la tête, en ſorte qu'il y paroît comme dans un étuy, n'ayant que la tête dehors. Arlequin le ſomme encore de donner ſa fille à Cinthio, & Scaramouche laſſé de tant d'outrages, conſent au mariage, & ſigne le Contrat qui ſuit, dont Arlequin fait la lecture.

PARDEVANT les Conſeillers, Notaires, & Garde-nottes infernales, fut preſent,

parce qu'il ne peut s'enfuir, Meſſire en noir Scaramouche, Pere retif, contrevenant aux prolifiques intentions de Damoiſelle Eularia ſa fille, d'une part; & l'Ombre en petit deuil du feu ſieur corps mort, ſtipulante pour Cinthio amoureux, d'autre part. LESQUELLES ayant reconnu que tous les Diables enſemble ne peuvent gêner ny contraindre l'inclination d'une fille qui veut abſolument l'original du portrait en queſtion; & que d'ailleurs Paſquariel par ſes extravagances étant devenu le Rodrigue des Petites Maiſons, les ſuſdites Parties conviennent que ce n'eſt pas pour lui que le four chauffe; & que Cinthio ſera le futur Epoux d'Eularia ſa future Epouſe, à laquelle Scaramouche ſon futur pere, donnera trente mille futurs écus, pour le ſuſdit futur mariage. Lequel Contrat ſera executé des Parties. Fait & paſſé ſous la Cheminée le 4. Octobre 1682. Et en cas de contravention, ſera dés à preſent ladite Cheminée avec toute ſa garniture, portée aux Enfers, pour droit de Meſſieurs les Diables.

Scaramouche ſigne, on découvre la fourberie, & la Comedie finit.

ARLEQUIN PROTÉE.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Miſe au Theâtre par Monſieur D *** & repreſentée pour la premiere fois par les Comediens Italiens du Roy dans leur Hôtel de Bourgogne, le onziéme jour d'Octobre 1603.

PROTEE
Arlequin Protée
Glaucus

SCENES FRANÇOISES D'ARLEQUIN PROTE'E.

SCENE DE PROTE'E ET DE GLAUCUS.

Le Theâtre repréſente la Mer. On y voit Neptune qui chaſſe Arlequin & Mezzetin, dont l'un eſt Protée & l'autre Glaucus.

NEPTUNE, ARLEQUIN, MEZZETIN.

NEPTUNE *ſur ſon char au milieu de la mer.*

Via, ſortite fuori del mio Regno, inſolenti; ſe non volete provar quanto poſſa l'ira d'un Nume contro di voi giuſtamente ſdegnato.

ARLEQUIN *ſortant de la mer.*

Vraiment je me ſoucie beaucoup de demeurer dans ton diable d'Empire maritime, où l'on ne converſe qu'avec des Mo-

ruës, qui ont l'esprit aussi plat que leur taille ! Voila ma foy un plaisant païs, où l'on ne voit jamais d'homme, si ce n'est quelque enragé qui vienne s'y baigner ; où l'on fait toute l'année maigre, même le jour du Mardy Gras ! Encore me consolerois-je de cela, si dans ces vilaines Montagnes roulantes je pouvois d'ailleurs avoir un moment de repos. Mais point du tout. La nuit, si je veux dormir, ces pestes de Saumons ronflent si fort, qu'il m'est impossible de fermer l'œil. Si je me tourne d'un côté, une Ecrevisse me pique la tête ; si je me retourne de l'autre, les Sardines m'entrent dans les trous du nez & des oreilles : les Crables me piquent aux fesses ; & ces maudites Baleines me lancent un robinet d'eau dans le visage. Par ma foy, aprés toutes ces incommoditez-là, faudroit-il pas étre fou pour rester davantage avec toy dans ton impertinent Sejour. Adieu.

NEPTUNE.

Temerario, loga la lingua, e rispetta un Dio che ti farà pentire delle tue insolenze, se tu non taci.

ARLEQUIN.

Non ho paura di niente, e mi burlo delle tue minaccie. (Le fond du Theâtre se ferme.)

MEZZETIN.

Tout cela eſt beau & bon : Mais, Monſieur Protée, que ferons-nous à preſent ? Nous n'avons pas un ſol, & ſur terre il faut de l'argent pour vivre.

ARLEQUIN.

Bon bon, je m'embaraſſe bien de cela ! Ne ſuis-je pas Protée ? Ne change-je pas de forme quand je veux ?

MEZZETIN.

Oüi. Mais ſous quelque figure que tu te mettes, il faudra toûjours de quoy la faire ſubſiſter.

ARLEQUIN.

Tu as raiſon. Hé bien, je prendray la figure d'un filou, d'un coupeur de bourſe, & j'iray travailler à la preſſe & dans les lanſquenets.

MEZZETIN.

Fort bien. Mais la Juſtice découvrant tes petits maneges, te fera d'abord prendre la figure d'un pendu.

ARLEQUIN.

Point d'inquietude là-deſſus. Je trouveray bien le moyen de me tirer d'affaire, ne te mets pas en peine.

MEZZETIN.

Allons, tout coup vaille, je ne t'abandonne point, & je veux courre la même fortune que toy. Mais où irons-nous ?

Songeons ſerieuſement au ſejour que nous devons prendre.

ARLEQUIN.

C'eſt bien penſé. Cherche un peu quelque bon païs.

MEZZETIN *aprés avoir ſongé.*

Allons en Eſpagne.

ARLEQUIN !

En Eſpagne ? Hé fy ! tu te mocques. Ces gens-là ſont trop fiers & trop gueux, nous n'y trouverions pas de l'eau à boire.

MEZZETIN.

Il eſt vray. Hé bien, allons en Italie. Nous y boirons de bon vin, & nous y mangerons de bons fruits.

ARLEQUIN.

Encore pis, tu tombe de fiévre en chaud mal. Dans ce païs-là on ſacrifie tout à la jalouſie, & j'aime trop à ſacrifier à l'amour. Je n'y vivrois jamais en repos.

MEZZETIN.

Allons donc en France.

ARLEQUIN.

Oh pour cela je le veux bien, allons en France. C'eſt le centre des plaiſirs de la vie. Tout le monde y eſt bien venu ; les converſations y ſont frequentes ; les Dames y brillent ; les Cavaliers y ſont bien-reçus ; & ſelon les ſaiſons on y joüit

toûjours des bals & des promenades. Mais quelle Ville choiſirons-nous.

MEZZETIN.

Belle demande ! La premiere & la capitale du Royaume, qui eſt à mon ſens la premiere & la capitale du monde. Paris.

ARLEQUIN.

Tu as raiſon. C'eſt le rendez vous de toutes les nations, Elles viennent en foule y apprendre le bel air, les manieres aiſées, les exercices, la danſe, la muſique, & tout ce qui ſert à rendre un homme parfait dans la politeſſe & le bon goût. L'Opera & la Comedie s'y repreſentent tous les jours ; & c'eſt dans le Parterre de ces Spectacles-là que je donneray de l'exercice à la ſoupleſſe de mes mains, & que j'apprendray aux gens qui m'environneront, à avoir un œil au Theâtre, & l'autre à leurs poches

MEZZETIN.

Oüi, mais il faudra changer de noms. Car Protée & Glaucus ne ſont gueres des noms convenables pour des hommes.

ARLEQUIN.

C'eſt bien dit, cherchons-en d'autres. Att... Attends, j'en imagine un pour toy.

MEZZETIN.

Hé bien ?

ARLEQUIN.

Tu t'appelleras. . . . paillaſſe.

MEZZETIM.

Oüi ; & toy bois de lit. Hé fy ! Eſt-ce là un nom d'homme ?

ARLEQUIN.

Attends. . . en voici un autre. Appelle-toy Réchaud. Voila qui eſt ſignificatif cela ; déja tu as l'air d'un Chaudronnier. D'ailleurs étant Réchaud, comme tu aimes la bonne chere, tu es ſeur par là d'être de tous les bons repas.

MEZZETIN.

Cela eſt vray, mais je reſſemblerois au Violon qui joüé pour faire danſer les autres. Je chauferois les viandes, & les autres les mangeroient.

ARLEQUIN.

Oh par ma foy, tu es trop difficile, j'y renonce.

MEZZETIN.

Je l'ay trouvé, moy. (*Il rit.*) Ha, ha, ha ! Le joly nom ! Il fera plaiſir à tout le monde.

ARLEQUIN.

Tu as raiſon, je le prends pour moy, il me convient à merveille.

MEZZETIN.

Il vous convient ! Et quel nom eſt-ce ?

ARLEQUIN.

Je n'en ſçay encore rien.

MEZZETIN.

Attend donc que je le diſe, & tu le ſçauras. Me....ze....Mezzetin. Hé bien, ne voila-t-il pas un joly nom ?

ARLEQUIN.

Oüi aſſurément. Oh ça, cherche-m'en quelqu'un qui approche du tien. Oh ma foy, je le tiens. Arle.... Arlequin. Qu'en dis-tu ? Harlequin, c'eſt comme qui diroit Charlequint. Il faut dire la verité, voilà un nom bien heroïque.

MEZZETIN.

Serviteur, Seigneur Arlequin.

ARLEQUIN.

Bacio le mani al Signor Mezzetin.

MEZZETIN.

Monſieur Arlequin voudroit-il venir boire chopine ?

ARLEQUIN.

Je me feray toûjours un plaiſir de ſuivre Monſieur Mezzetin. (*Ils s'en vont.*

SCENE DU MARCHAND JOUAILLIER.

ARLEQUIN *grotesquement habillé, avec un chapeau en pain de sucre, & une tres-grande épée, dit à Mezzetin qui l'accompagne, qu'il a pris la figure d'un Marchand Forain, & qu'il va voler la premiere maison où il entrera. Mezzetin l'encourage, & se retire, voyant venir du monde.*

ARLEQUIN, deux AUBERGISTES.

I. AUBERGISTE *à Arlequin.*

VEnez loger chez nous, Monsieur. Bon logis à pied & à cheval. C'est au Croissant.

ARLEQUIN.

Au Croissant ? Voila une Enseigne de mauvaise augure.

II. AUBERGISTE.

Venez chez nous, Monsieur. Au Soleil d'Or. Vous serez fort bien pour le lit & pour la table.

ARLEQUIN.

Au Soleil d'Or ? Cecy vaut mieux. Ecoute mon ami, il me faut une petite chambre pour moy, & une grande chambre pour mon épée.

I. AUBERGISTE *prenant Arlequin par le bras, & le tirant à côté.*

Gardez-vous bien, Monsieur, d'aller loger chez cet homme-là.

ARLEQUIN.

Et pourquoy, mon ami ?

I. AUBERGISTE.

C'est un fripon. Il fait boire du vin blanc pour du rouge.

ARLEQUIN.

Ouais ! *(au II. Aubergiste)* Fy donc, Monsieur, n'avez-vous point de honte de faire boire du vin blanc pour du rouge ? Ah fy !

I. AUBERGISTE *tirant encore Arlequin par le bras.*

Ce n'est pas le tout, Monsieur. Croiriez-vous bien, que ce coquin-là l'autre jour fit manger à un pauvre Etranger qui étoit logé chez lui, un coq-d'Inde pour un pigeon ?

ARLEQUIN.

Ah ! cela ne se peut pas souffrir. *(Vers le II. Aubergiste.)* Quelle conscience ! Faire manger à un pauvre Etranger un

coq-d'inde pour un pigeon, au hazard de le faire crever ! Fy ! cela crie vengeance.

I. AUBERGISTE *tirant toûjours Arlequin par la manche.*

Il ne savonne jamais ses draps, Monsieur, il ne fait que les blanchir avec du blanc d'Espagne, & ses matelas sont tout remplis de paille.

II. AUBERGISTE *à Arlequin.*

Monsieur, n'écoutez point ce miserable, c'est un envieux qui. . . .

ARLEQUIN *au II. Aubergiste.*

Allez, vous étes un malheureux, Vos matelas remplis de paille ! Vous prenez donc les Etrangers pour des neffles ? De ma vie je ne logeray chez vous.

II. AUBERGISTE.

Ne voyez-vous pas bien que ce qu'il vous en dit n'est que par envie ? Entrez seulement chez moy, & vous trouverez qu'il n'y a rien de tout ce qu'il vous vient de dire. D'ailleurs je loge les gens sans prendre d'argent, moy.

ARLEQUIN.

Vous ne prenez point d'argent ? Diable, c'est quelque chose cela. Et que prenez-vous donc ?

II. AUBERGISTE.

Je ne prends que de l'Or, Monsieur.

I. AUBERGISTE.

Monsieur, sans barguigner, entrez chez moy, vous me portez la mine d'un grand Seigneur, & . . . :

ARLEQUIN.

Point, point, je ne suis qu'un Marchand.

I. AUBERGISTE.

Un Marchand ! Et quel Marchand, s'il vous plaît.

ARLEQUIN.

Marchand pierreux.

I. AUBERGISTE.

Je vous entens. Marchand Tailleur de pierres.

ARLEQUIN.

Hé non. Marchand pierreux, c'est-à-dire, Marchand de Pierreries, de Diamans, de Perles, de Rubis, de Topases, d'Emeraudes, de pommes cuites.

I. AUBERGISTE.

Et combien l'aulne tout cela ?

ARLEQUIN.

Cela ne se vend point à l'aulne. Je m'en vais vous en faire voir. (*Il ouvre sa Valise qui est à terre derriere lui, & il en tire un petit coffret rempli de bijoux.*) Voyez s'il y a rien de plus beau & de mieux travaillé au monde ?

I. AUBERGISTE *montrant un gros diamant qui est dans le coffret*

Quelle pierre est-ce là : Monsieur ?

ARLEQUIN.

C'est une pierre que j'ay tirée de la vessie du grand Mogol. L'autre qui est à côté est une fistule lacrimale du Roy de Maroc. (*Dans le tems que les Aubergistes regardent attentivement, il leur vole à l'un la bourse & à l'autre la montre ; puis refermant son petit coffret, il dit :*) Vous voyez bien que je n'ay rien apporté que de merveilleux.

II. AUBERGISTE.

Cela est vray, Monsieur ; mais il faut que vous me fassiez le plaisir de venir loger chez moy.

I. AUBERGISTE.

Oh, Monsieur, ne voudroit pas faire cet affront-là à mon Auberge. (*Ils le tirent chacun de leur côté.*)

ARLEQUIN.

Ecoutez, Messieurs. A vous parler franchement, je ne puis loger ny chez l'un ny chez l'autre.

I. & II. AUBERGISTES *ensemble.*

Et d'où vient ?

ARLEQUIN.

C'est qu'à present mes affaires sont faites,

tes, *(montrant l'endroit où il a mis ce qu'il leur a pris.)* Il faut que je m'en aille.

I. AUBERGISTE.

C'eſt une excuſe inutile. *(Vers ſon Auberge.)* Hola hé Garçons, qu'on apporte une Robe de chambre & un Bonnet à Monſieur.

II. AUBERGISTE *auſſi vers ſon Auberge.*

Hola hé Garçons, qu'on vienne debotter Monſieur.

Pluſieurs Garçons ſortent des deux Auberges, les uns voulant obliger Arlequin à prendre une Robe de chambre, & les autres le voulant débotter malgré lui. Des Violons de Cabaret qui ſe trouvent là par hazard, joüent dans le tems qu'on violente Arlequin, qui aprés s'être bien débattu, prend une de ſes bottes qu'on lui avoit ôtée de force, leur en donne des coups, & les met en fuite. Voyant aprés la porte du Docteur ouverte, il entre dans la maiſon, & laiſſe ſa Valiſe ſur le Theâtre Les deux Aubergiſtes reviennent ſur leur pas pour chercher la Bourſe & la Montre qu'ils ont perduës; & ſe doutant bien qu'ils ont été volez par le Marchand, & trouvant ſa Valiſe à leurs pieds, ils l'ouvrent pour ſe ſaiſir des Pierreries qu'il leur avoit fait voir. Mais ils n'y trouvent que des

chiffon, & d'autres bagatelles. Ils s'en vont en criant : Au voleur, au Commissaire.

Mezzetin qui a entendu ce bruit, sort, & apperçoit Arlequin à la fenêtre de la maison du Docteur, Arlequin lui dit qu'il va lui jetter par la fenêtre les meubles de cette maison. Mezzetin attend, reçoit un matelas, un lit de plume, des couvertures, de la tapisserie, & un petit enfant au maillot qu'Arlequin dit avoir trouvé dormant sur le lit. Il lui donne aussi une souriciere pour mettre, à ce qu'il dit, dans sa chambre, afin d'empêcher les souris d'aller ronger une petite croute de fromage de Milan qu'il y a dix ans qu'il conserve dans sa paillasse : Et la precipitation de l'un & de l'autre à donner & à recevoir les hardes, fait un jeu tres-agreable. Le Docteur arrive, Arlequin sort de la maison & rentre au fond du Theâtre où les hardes ont été transportées. Scaramouche survient tenant à son bras un panier plein d'argenterie. Arlequin l'observe, & si-tôt qu'il a posé son panier à terre, il le lui prend & s'enfuit. Scaramouche court aprés criant au voleur. Le Docteur qui a trouvé sa maison dégarnie, sort criant aussi au voleur. Les deux Aubergistes reparoissent, & s'unissant avec les autres, ils appellent le Commissaire. Le Theâtre s'ou-

vre, & represente une salle au milieu de laquelle on voit Arlequin en Commissaire, en Bonnet & en Robe de chambre, & assis sur un fauteüil.

II. AUBERGISTE.

Monsieur le Commissaire, on m'a pris une bourse où il y avoit trente écus.

ARLEQUIN.

Les aviez-vous comptez ?

II. AUBERGISTE.

Oüi, Monsieur.

ARLEQUIN.

C'est donc vôtre faute. Brebis comptée, le loup la mange.

I. AUBERGISTE.

Monsieur, je me plains d'une plainte plaintive.

ARLEQUIN.

Je croyois que tu te plaindrois d'une plainte joyeuse.

I. AUBERGISTE.

On m'a pris, Monsieur, une montre de douze pistoles, la meilleure montre du monde.

ARLEQUIN.

Si elle avoit été aussi bonne que tu le dis, elle t'auroit montré l'heure qu'on devoit te la prendre. Et qui est-ce qui te l'a volée ? Le connois-tu ?

I. AUBERGISTE.

Non, Monsieur, mais je sçay que c'est un Etranger.

ARLEQUIN.

Un Etranger ? Diable ! il faut aller bride en main. C'est peut-être la mode de son pays. Que sçait-on ? Si c'étoit, par exemple, quelque Bas-Normand.

SCARAMOUCHE.

Monsieur, on m'a pris un panier de vaisselle d'argent que je portois chez moy.

ARLEQUIN.

Et à qui l'aviez-vous pris, vous ?

SCARAMOUCHE.

A personne, Monsieur, je l'avois acheté.

LE DOCTEUR.

Et à moy, Monsieur, dans le tems que j'étois en ville, on m'a démeublée toute ma maison.

ARLEQUIN.

Vous n'aurez pas tant de peine à démenager à la fin du terme. Mais je vais vous rendre bonne justice. (*Dans ce moment, son fauteuil se change en un monstre affreux, qui jette feu & flamme par la gueule & par les narines. Ce qui épouvante & fait fuir les Complaignans, & finit le premier Acte.*

SCENES DU COMEDIEN.

ARLEQUIN *en Comedien nommé la Comete, dit à Mezzetin qu'il a pris la forme d'un Comedien François preferablement à celle d'un Comedien Italien ; parce que les Italiens ne gagnent pas grand'chose. Mezzetin lui dit qu'il a parlé au Docteur, qui consent qu'on repete dans son jardin, & que sa fille Isabelle y joüe un rolle. Arlequin lui dit qu'il voudroit bien avoir une nommée Colombine, dont il a entendu parler comme d'une fille qui a de beaux talens pour la Comedie. Mezzetin répond qu'il la connoît, & qu'il va la lui envoyer. Il s'en va, & Arlequin demeure.*

CINTHIO, ARLEQUIN.

CINTHIO *appercevant Arlequin, le regarde, & dit :*

L'A Com...

ARLEQUIN *regardant aussi Cinthio.*

Cin...

CINTHIO.

La Comete ?

ARLEQUIN.

Cinthio ?

CINTHIO.

Que je ſuis ravi de vous embraſſer ! Que faites-vous dans ces quartiers en une ſaiſon ſi avancée ?

ARLEQUIN.

Ma foy, Seigneur Cinthe, je ſuis venu ici aux vendanges, pour voir ſi je ne pourrois point faire quelque petite recruë de Comediens.

CINTHIO.

Comment ? Faire une recruë de Comediens parmi des vendangeurs & des vendangeuſes ? Ma foy vous voulez rire.

ARLEQUIN.

Non, la peſte m'étouffe. On m'a parlé d'une nommée Iſabelle fille du Docteur, & d'une autre nommée Colombine, niéce de Scaramouche, que je voudrois bien avoir ; & aujourd'hui même je dois repeter quelque choſe chez ce méme Docteur, & ſa fille en doit être.

CINTHIO.

Vous me donnez la vie, Monſieur de la Comete ; en m'apprenant cette bon-

ne nouvelle. Je vous prie, donnez-moy quelque petit rolle dans vôtre piece. Je vous feray le plus d'honneur qu'il me sera possible. J'aime cette fabelle fille du Docteur, & je ne sçaurois souhaiter une meilleure occasion pour avoir le plaisir de l'entretenir en particulier.

ARLEQUIN.

Toûjours amoureux à vôtre ordinaire ?

CINTHIO.

Que voulez-vous ? Chacun a sa passion dominante ; l'amour est la mienne.

ARLEQUIN.

Je veux bien vous rendre ce petit service ; & si vous voulez faire la campagne avec moy, vous n'en serez pas fâché? Il ne me manque que des Acteurs ; car pour des Pieces, j'en ay tant que j'en veux.

CINTHIO.

C'est-à-dire que vous avez toutes celles de Corneille, de Racine, de Moliere ?

ARLEQUIN.

Bon, bon ! voilà quelque chose de beau que Racine, Corneille & Moliere ! Sçavez-vous bien que depuis que je ne vous ay vu, je suis devenu Anteur ?

CINTHIO.

Auteur ?

ARLEQUIN.

Auteur. Avez vous jamais lu les Comedies de Plaute & de Terence.

CINTHIO.

Oüi, plus de vingt fois.

ARLEQUIN.

C'eſt moy qui les ay faites.

CINTHIO *riant.*

Ha ha ha ! c'eſt vous qui les avez faites ! On voit bien que vous voulez plaiſanter.

ARLEQUIN

Je vous parle ſerieuſement.

CINTHIO.

Mais vous ne vous appellez ny Plaute ny Terence.

ARLEQUIN.

Cela eſt vray. Mais pour vous dire la choſe comme elle eſt, c'eſt que dans ce tems-là on taxoit les Auteurs qui étoient en reputation ; & pour éviter la taxe, au lieu de mettre mes Pieces ſous le nom de la Comete, je les mis toutes ſous le nom de Plaute & de Terence.

CINTHIO.

Mais comment cela ſe peut-il.? Il y a pluſieurs Siecles qu'elles ſont imprimées pour la premiere fois.

ARLEQUIN.

Cela n'empêche pas que les Vers n'en

soient admirables. J'ay inventé aussi depuis peu une maniere particuliere pour faire voler en l'air douze personnes à la fois, sans cordes, sans fil d'archal, & sans contrepoids.

CINTHIO.

J'avoüe que celà me passe, & que vous êtes un homme admirable. Faire voler douze hommes à la fois sans contrepoids, sans cordes, & sans fil d'archal ! il faut que vous me montriez ce secret-là à quelque prix que ce soit.

ARLEQUIN.

Je n'ay rien de caché pour vous. Observons si personne ne nous écoute. *Ils regardent de tous côtez.*

CINTHIO.

Il n'y a personne.

ARLEQUIN.

Ecoutez, Voici comme je m'y prends. Je trace d'abord sur le Theâtre un demy cercle quarré, sur lequel je marque de distance en distance la place de mes douze voleurs, où je les poste ensuite dans l'attitude que demande le caractere qu'ils doivent representer. Aprés je descens sous le Theâtre, & perpendiculairement sous chaque place de voleur, je mets un baril de poudre à canon, de la meilleure que je puisse trouver. Puis

je fais partir de l'ouverture de chaque baril une traînée, (remarquez bien ceci, c'est la fin de l'affaire,) une traînée particuliere de poudre qui vient se rejoindre par l'autre bout à une traînée generale d'environ trente pieds geometriques. Les choses disposées de la sorte, je tiens une meche allumée de la main droite, & un sifflet de la main gauche; & quand il est tems de faire partir mes gens, au même moment que je donne le signal du sifflet, je mets le feu à la traînée, qui dans un clin d'œil fait partir mes douze voleurs en l'air sans contrepoids, sans cordes, & sans fil d'archal. (*Cinthio rit.*) Vous riez. Je veux morbleu que vous en fassiez l'épreuve vous-même, & que vous voliez des premiers.

CINTHIO.

Oh pour cela, non, je vous en réponds.

ARLEQUIN.

Avoüez que c'est peut-être un des beaux secrets qu'on ait jamais inventé.

CINTHIO.

Oüi, pour faire mourir douze personnes à la fois.

ARLEQUIN.

Parbleu! si l'on n'en mouroit pas, je

me ferois tout d'or avec ce secret-là.

CINTHIO.

Oh ça, Monsieur de la Comete, souvenez-vous de la promesse que vous m'avez faite de me donner un petit rôlle dans vôtre Piece, & me croyez tout à vous. Au plaisir de vous revoir. *Il s'en va.*

ARLEQUIN.

Vous serez content. Serviteur.

SCENE DE L'INCENDIE.

COLOMBINE, ARLEQUIN

COLOMBINE.

M'Hanno detto che Vosignoria vuol parlarmi . . . ha ha ha ! che figura graziosa ! Vosignoria mi pare un Dindon à la Daube.

ARLEQUIN.

Come un dindon ? *Sion* un Comedien, chef d'une troupe de Dindons ; *ho volo dire* de Comediens.

COLOMBINE.

Vosignoria è Comediante ? E quando comediarete ? Mi muoro di voglia di vedervi.

ARLEQUIN.

Comediarò quando havrò trovà dei Comedianti por Comediar.

COLOMBINE.

Che perſonaggio fate ?

ARLEQUIN.

Fò il perſonaggio principale. Je ſuis celui qui finit toûjours les Actes.

COLOMBINE.

Vous êtes donc le Moucheur de chandelles, *che finiſce ſempre gli Atti.*

ARLEQUIN.

Voſignoria ſi burla. Si vous voulez venir dans ma Trouppe, *ve donarò un bon rolo.*

COLOMBINE.

O Signor ſi ; ho un gran genio per la Comedia. Ma come Voſignoria dice, voglio un bon rolo : per eſſempio, le rôlle du Portier *che maneggia l'argento.* C'eſt un bon rôlle celui-là.

ARLEQUIN.

Selon le tems & les Pieces.

COLOMBINE.

Mais quelle Piece joüerez-vous d'abord ?

ARLEQUIN.

Noi cominciaremo per l'Incendio di Troia.

COLOMBINE.

Ah sì sì, mi piace, il soggetto è buono. E che personaggio farete ?

ARLEQUIN.

Il personnaggio principale. C'est moy; qui feray le Cheval de Troye.

COLOMBINE.

Ditemi per grazia l'historia di questo Incendio de Troia.

ARLEQUIN.

Volontieri. C'est..., C'est.,. Mais tout le monde sçait cela.

COLOMBINE.

Io non la sò, e vorrei bien saperla.

ARLEQUIN.

C'est!... Mais cela seroit trop long.

COLOMBINE.

Non importa.

ARLEQUIN.

Voici ce que c'est. L'Incendie eut quelque different avec Troye, & un jour il voulut l'attaquer : mais dans le même-tems il arriva une tres-grande pluye qui vint au secours de Troye, & qui moüilla furieusement l'Incendie, lequel enragé se retira, & l'histoire finit par une grande fumée.

COLOMBINE.

Nò nò, non mi piace ; è una Comedia che farebbe male a gli occhi, e che fa-

rebbe pianger tutto il mondo. Bisogna trovare qualche soggetto plus élevé. . . . *Per essempio, gli amori di Piramo e Thisbe, overo d'Angelica e Medoro. Ma no, vorrei ancora qualche cosa di piu elevato.*

ARLEQUIN.

Plus élevé ? nous pourrions joüer les Amours des Monts Pirenées. C'eſt un ſujet fort élevé.

COLOMBINE.

E chi diavolo vorebbe montar così alto per veder la Comedia ?

ARLEQUIN.

E bene, giocaremo gli Amori di Titus Empereur Romain. *Io farò* Titus, *e voi* Berenice.

COLOMBINE.

Oh queſta sì sarà boniſſima. Apunto a forza di vederla, e di leggerla, la sò tutta a memoria. Vado ad imbereniccarmi. Adeſſo, adeſſo vengo.

ARLEQUIN.

Ed io vado ad intituninarmi. Adeſſo, adeſſo torno. (Ils s'en vont.)

PARODIE
DE BERENICE.

SCENE I.

ISABELLE *seule.*

Dieux ! Je ne le voy point, cet Amant que j'adore !
Tous les jours dans ces bois je demande l'Aurore :
Je tâche à demêler la trace de ses pas,
Je le cherche par tout, & ne le trouve pas.
Heureuse indifference, & tendresse fatale !
Helas ! peut-être est-il aux pieds de ma Rivale.
Puis qu'il n'a plus pour moy le même empressement :
Ah, sans doute ma Sœur a charmé mon Amant.
Ses yeux sont éblouis des yeux de Colombine.
Il me quitte ; & c'est là le sort qu'il me destine.
Et moy, je souffrirois un si cruel affront !
J'en feray rejaillir la honte sur son front.
Je me feray raison d'une telle injustice.
Il faut qu'il l'abandonne, ou que l'ingrat perisse ;
Et, sans fremir, j'iray dans son perfide cœur
Moy-même enfanglanter l'image de ma sœur.
Mais que dis-je ? pour moy l'ingrat a trop de charmes.
Son nom seul m'attendrit, & m'arrache des larmes.
Et malgré mon dépit, & malgré ma fureur,
Je sens qu'il est toûjours le Maître de mon cœur.
Mais Colombine vient : Cachons nôtre foiblesse.
Et tâchons de sonder son cœur avec adresse.

SCENE II.

ISABELLE, COLOMBINE *en Berenice.*

ISABELLE.

ET bien le cherchiez-vous; qu'en dites-vous ma Sœur?
Etes-vous aujourd'huy maîtresse de son cœur?
Cinthio pour vous seule & languit & soupire.
Parlez. Qu'en dites-vous?

COLOMBINE.

Que pourrois-je vous dire?
Si Cinthio m'aimoit, il m'aimeroit en vain.
Oüi, ma Sœur; & j'adore un Empereur Romain.

ISABELLE.

Ne raillons point, ma Sœur: car enfin je devine...

COLOMBINE.

Et bien, connoissez mieux le cœur de Colombine.
Je hay le serieux, & j'aime l'enjoûment.
Arlequin Phaëton me plut infiniment
J'aime *S'a son Dottor?* & s'il faut tout vous dire,
Sur ma foy, ie ne veux d'un Amant que pour rire.
J'ay dans la tête encor un bien plus grand dessein.
Arlequin va paroître en Empereur Romain.
Je lui reprocheray toute son injustice.
Il sera mon Titus, & moy sa Berenice;
Et je vais, s'il se peut, en prenant le haut ton,
Eriger Phaëton en défunt Celadon.
Il étoit mon Cadmus dans l'Adieu d'Hermione:
On connoît les transports où son cœur s'abandõne.
Pour vous, ma Sœur, dont l'air, le visage, & les yeux,
Sont faits pour la tendresse, & pour le serieux,
Vous l'avez fait paroître avec delicatesse;
Et certain petit air qui prêche la tendresse,

Un peu de jalousie, un peu d'emportement,
Vous sied fort bien, ma Sœur, & plaît infiniment.
Pour moy, je vay joüer, en stile magnifique,
Avec mon cher Titus, un serieux Comique.

ISABELLE.

Je vous entends, ma Sœur: vous raillez assez bien.
Vous jouez vôtre rôlle, & vous jouez le mien.

elle s'en va.

COLOMBINE *seule.*

Moy Berenice! Ha Dieux! par où m'y prendre?
Auray-je un port de voix & languissant & tendre?
Et puis-je prononcer sur le ton langoureux:
Si Titus est jaloux, Titus est amoureux.
Tantôt devant Titus il faut que je soupire.
Mais quoy? mon serieux fera mourir de rire.
Berenice aura beau pousser deux mille helas,
En voyant Colombine on ne la croira pas.
Mais Titus vient. Rentrons pour prendre un port de Reine.

SCENE III.

ARLEQUIN *en Titus.*
SCARAMOUCHE *en Paulin.*

ARLEQUIN.

A T-on vû de ma part le Roy de Comagene?
Sçait-il que je l'attends?

SCARAMOUCHE.

Si Signor, si Signor.

ARLEQUIN.

Parle François. Je dis que tu n'es qu'un Butor.
Répons, Asne, Que fait la Reine Berenice?

SCARAMOUCHE.

La Rena Bereniſſe . . . la Rena . . . Ber. . Bereni-

ce, elle est là-haut qui pisse, signor . . . & . . per se ben . . .

ARLEQUIN.

Parle, acheve, fy donc ! Quel Paulin ! quelle bête !
Diable soit de Paulin, & de sa confidence !
Cheval, Asne bâté, va, sors de ma presence.
Cours apprendre ton Rolle, évite ma fureur.
Indiscret Confident d'un discret Empereur.

SCARAMOUCHE *s'en va.*

ARLEQUIN *seul.*

Hé bien, Titus, que vas-tu faire ?
Berenice t'attend. Où vas-tu, temeraire ?
Tes Adieux sont-ils prêts ? T'es-tu bien consulté ?
Ton cœur te promet-il assez de fermeté ?
Car enfin au combat qui pour toy se prepare,
C'est peu d'être constant, il faut être barbare.

Aux Auditeurs.

Ce debut n'est pas mal, Messieurs ; & sur ce ton
Je m'en vais effacer Floridor & Baron.
Mais Berenice vient,

SCENE IV.

COLOMBINE *en Berenice.*
ARLEQUIN *en Titus.*

COLOMBINE.

NOn, laissez-moy, vous dis-je.
En vain tous vos conseils me retiennent ici.
Il faut que je le voye. Ah parguë le voici.
Hé bien, il est donc vray que Titus m'abandonne ?
Il faut nous separer, & c'est lui qui l'ordonne ?

(*Elle le pousse.*)

ARLEQUIN.

Ne pouſſez point, Madame, un Prince malheureux.
Il ne faut point ici nous attendrir tous deux.
Il faut. . . . mais que faut-il ? Dans l'horreur qui m'accable,
Il faut, Madame, il faut, il faut que j'aille au diable.
Vous voyez cependant, mes yeux ſont tout en eau :
Je tremble, je frémis. Tout beau, Tirus, tout beau.
Il faut que l'Univers reconnoiſſe ſans peine,
Les pleurs d'un Empereur, & les pleurs d'une Reine :
Car enfin, ma Princeſſe, il faut nous ſeparer.

COLOMBINE.

Ah, Coquin, eſt-il tems de me le declarer ?
Qu'avez-vous fait, Maraut ? je me ſuis cruë aimée.
Aux plaiſirs de vous voir mon ame accoutumée. . . .

ARLEQUIN.

La Friponne !

COLOMBINE.

Seigneur, écoutez mes raiſons.
Vous m'allez envoyer aux Petites Maiſons :
Car enfin aprés vous je cours comme une folle.
Oüi, j'expire d'amour, & j'en pers la parole.
Helas ! plus de repos, Seigneur, & moins d'éclat ;
Vôtre amour ne peut-il paroître qu'au Senat ?
Ah, Titus : car enfin l'amour fuit la contrainte
De tous ces noms que ſuit le reſpect & la crainte ;
De quel ſoin vôtre amour va-t-il s'importuner ?
N'a-t-il que des Etats qu'il me puiſſe donner ?
Rome a ſes droits, Seigneur : n'avez-vous pas les vôtres ?
Ses interêts ſont-ils plus ſacrez que les nôtres !
Répondez donc, (*Elle le tire par la manche, & la lui déchire.*

ARLEQUIN.

Helas, que vous me déchirez ?

COLOMBINE.

Vous êtes Empereur, Seigneur ; & vous pleurez ?

ARLEQUIN.

Oüi, Madame, il eſt vray, je pleure, je ſoupire ;
Je fremis. Mais enfin, quand j'acceptay l'Empire.
Quand j'acceptay l'Empire... on me vit Emperenr.
Ma Mignone, M'amour, redonne-moy mon cœur.
Pour Berenice, helas, c'eſt un grand coup de foudre.
Mais, mon petit tendron, il faut vous y reſoudre.
Car enfin aujourd'hui, je dois dire de vous,
Lors que vous m'étranglez pour être vôtre Epoux :
Puis qu'elle pleure, qu'elle crie,
Et qu'elle veut qu'on la marie,
Je veux lui donner de ma main
L'aimable & le jeune Paulin.
Holo, ho, Paulin, Scaramouche.

COLOMBINE.

Allez-vous-en au diable avecque Scaramouche.
Pour un ſi vieux Freſon, je ſuis trop jeune Mouche.
Si j'ay crié, pleuré pour avoir un Epoux,
Cher Titus, j'en veux un qui ſoit beau comme vous.
Pour Titus Empereur je pleure, je ſoupire :
Mais Titus Arlequin, me fait crever de rire.
(Elle s'en va.)

SCENE V. & *derniere.*

ARLEQUIN, UN FRIPIER.

ARLEQUIN *voyant le Fripier.*

JE penſe que le Fripier qui m'a loüé cet habit, me vient demander de l'argent. Continuons nôtre Rolle.

Rome a de mes pareils exercé la constance.
Ah ! si vous remontiez jusques à sa naissance. . . .

LE FRIPIER.

Ah ! si vous me donniez, Monsieur, six écus que vous me devez, vous me feriez bien plus de plaisir.

ARLEQUIN *d'un ton grave.*

Un Empereur Romain connoît-il les écus ?
Tu te trompes, mon cher, je ne les connois plus.
Tu me fais à plaisir des contes ridicules ;
Et mon grand Tresorier te va payer en Jules.

LE FRIPIER.

Je ne connois point vos Jules, Monsieur. Je vous demande de la bonne monnoye de France.

ARLEQUIN.

Le Jules, ignorant, gravez au Champ de Mars ;
Furent jadis la monnoye & l'argent des Cesars.

LE FRIPIER.

Je me mocque de vous & de vos Cesars : je veux être payé. (*Il va sur Arlequin, & lui arrache son juste-au-corps.*)

ARLEQUIN.

Quoy jusques sur le Thrône, avec tant de fureur,
Un Maraut de Fripier insulte un Empereur !
Gardes, qu'on le saisisse.

LE FRIPIER.

Marau, vous-même. Voila un joly Empereur ! (*Il se met à rire, & s'en va avec le juste-au-corps.*)

ARLEQUIN *seul.*

Quel changement, helas ! quelle vicissitude !
Que le destin de l'homme est plein d'incertitude !

Je le vois, je le sens. & je l'éprouve bien.
J'étois un Empereur : & je ne suis plus rien.
Ah qu'on est malheureux d'avoir des creanciers ?
Si l'Empire Romain avoit eu des Fripiers
Contre lui déchaînez & plus Juifs que le Diable,
Il n'auroit pas été si ferme, & si durable.

Il s'en va, & la Parodie finit.

PLAIDOYÉ DE PROTE'E.

I.E JUGE, *plusieurs Officiers.*
PILLARDIN, LA RUINE *Procureurs.*
UN CLERC *avec une épée au côté.*
LE DOCTEUR.

LE JUGE, *aprés que tout le monde est placé.*

APpellez les Placets.

UN OFFICIER *appellant un Placet, & lisant ;*

Entre Policarpe Rude-Serre, & Taquinet Pele-Vilain. Tracassier ? Ravage ?

LE JUGE.

Appellez-en un autre.

L'OFFICIER *continuant de lire.*

Entre Paul Griffonnet & le Docteur Gratian Balouard. Pillardin ? La Ruine ?

LA RUINE.

Me voila, me voila.

PILLARDIN.

Avant toutes choſes, Meſſieurs, (attendu qu'il eſt expreſſément défendu aux Clercs de porter des épées) je demande que celle de nôtre Partie adverſe, preſente à l'Audience, ſoit miſe au Greffe, & qu'il ſoit condamné à l'amende.

LE JUGE,

Sur la remontrance de Pillardin, nous ordonnons, que par proviſion l'épée du Clerc ſera miſe au Greffe ; enſuite portée chez le Coutelier de la Bazoche, pour être convertie en canifs de Toulouſe, qui ſeront diſtribuez aux pauvres Clercs qui en ont beſoin.

LA RUINE.

Peſte ſoit de l'épée, & dequoy diable vous aviſez-vous de paroître au Barreau dans cet équipage-là ? Il a raiſon : c'eſt proſtituer l'Epée, que d'en laiſſer porter à des Clercs. Voyons un peu comment nous r'habillerons ceci.

LE CLERC *à la Ruine.*

Mais, Monſieur, tous mes autres Camarades en portent.

LA RUINE.

Tous les autres ſont des garnemens & des libertins comme vous. Hé, une bonne Ecritoire, mon ami, une bonne Ecritoire!

PILLARDIN.

Meſſieurs; je parle pour Maître Gratian Balouard, Comedien dans la Troupe Italienne, oppoſant à toute la procedure faite par Paul Griffonet, Clerc & neveu d'un Procureur au Chaſtelet.

Je crois, Meſſieurs, que je n'offenſe perſonne, quand je dis que le Clerc à qui nous avons affaire, eſt beaucoup plus à craindre que le Levrier dont il ſe plaint; & que ſi jamais il parvient à être Procureur, il ſera tres-dangereux de tomber ſous ſa croupe. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que vous êtes importunez de ſes gentilleſſes. Tantôt c'eſt un Chirurgien pour le panſement de certains maux: Tantôt c'eſt un Rotiſſeur pour de la viande; une Lingere pour des calleçons; un Cabaretier pour du vin. Enfin vos Audiences ne retentiſſent que des plaintes honteuſes que l'on fait tous les jours contre ſa conduite. Je viens dans la foule crier avec les autres, & vous ſupplier de faire un exemple d'un Picoreur, qui prétend, avec de la malice & du papier marqué, ſe tailler un habit complet, &

& s'équiper tout à neuf aux dépends d'un étranger.

LA RUINE.

Voila qui ne commence pas mal ! un Procureur, voila qui ne commence pas mal ! Allons, bon, courage.

PILLARDIN.

Ho, ne vous effarouchez pas, Maître la Ruine : vous n'y êtes pas encore.

LA RUINE.

Non : mais j'y seray bien-tôt ; & je vous apprendray que Maître Griffonet est un Clerc d'honneur & de probité. Voila une jolie maniere de plaider, vrayment !

PILLARDIN.

Ecoutez, Maître la Ruine, je suis bien averti que vous n'êtes payé que pour faire du bruit à l'Audience : Mais....

LA RUINE.

Ho, ne le prenez pas là. J'y feray bien autant de mal que de bruit ; & vous allez voir que vôtre Docteur n'est qu'un âne en comparaison d'un Clerc du Chastelet. Nous verrons vrayment si je ne suis payé que pour faire du bruit à l'Audience ? Je pretends....

PILLARDIN.

Encore ?

LA RUINE.

Hé, que diable, plaidez, on ne songe

pas à vous. Du bruit à l'Audience.

PILLARDIN.

Lorſque l'on m'a interrompu, je commençois, Meſſieurs, à vous exhorter au châtiment d'une vexation qui ne peut avoir été imaginée que par un Clerc de Procureur du Chaſtelet. Je dis, du Chaſtelet; parceque les Clercs du Parlement ne font point les Breteurs, & ne s'attachent qu'à travailler à leurs écritures avec honneur. Cette parentheſe, Meſſieurs, vous inſinuë que nous avons affaire à un perſonnage alteré, qui regarde le Docteur comme un homme fort ignorant en affaires, mais fort propre à payer les frais monſtrueux dont on nous accable depuis ſix mois ſans miſericorde & ſans relâche.

LA RUINE.

La grande nouveauté, qu'un Clerc faſſe des frais!

PILLARDIN.

Voici le Chef-d'œuvre ſur lequel vous avez à prononcer. Il y a environ ſix mois que le nommé Griffonet, & deux autres Clercs ſes camarades, couroient les ruës, chacun une brette au côté. Je ne vous diray point, Meſſieurs, ſi c'étoit les Affaires ou l'Amour qui les metroient en campagne. Quoy qu'il en ſoit, en paſſant dans la ruë Gueneguaud, un Levrier ſurpris de voir

trois Clercs de Procureur avec des épées, commence à abboyer. Les trois Spadaſſins intimidez prennent la fuite. Dans cette déroute, Griffonnet laiſſe tomber ſon manteau : le Chien en folâtrant, le ſecoüe. Voila ce qui donne occaſion au burleſque Procés qu'on nous fait aujourd'hui; & c'eſt ſur ce Manteau mordu, qu'on a broüillé tout le papier que Maître la Ruine tient entre ſes mains.

LA RUINE.

Il n'y a pas en tout cela une virgule d'inutile ; & depuis que je plaide, je n'ay point vu de procedure mieux gouvernée. Fy, cela eſt honteux de ſe déchainer contre un jeune Praticien qui fait les choſes dans l'ordre !

PILLARDIN.

Pour faire les choſes dans l'ordre, vôtre partie n'avoit qu'à ramaſſer ſon Manteau, & pourſuivre ſon chemin. Mais un Clerc du Chaſtelet, qui n'a que ſa plume pour Patrimoine, tâche de ſe pouſſer par des voyes extraordinaires : *Aude aliquid, brevibus giris, & carcere dignum, ſi vis eſſe aliquis.* Maître Griffonet veut être Procureur : il n'importe aux dépens de qui ſa Charge ſoit achetée. Le Chien qui a découſu ſon manteau eſt un chien vagabond : mais le chien eſt ſorti de la maiſon où

demeure le Docteur de la Comedie. Le Recteur est un Etranger : Cet Etranger est en réputation d'avoir de l'argent. En voila assez, Messieurs, pour acharner un Clerc avide & chicaneur. Il demande, à la verité, trente francs pour le dommage de son manteau : mais il se contente de neuf cent livres pour les dépens du procés.

LA RUINE.

Helas ! c'est bien peu.

PILLARDIN.

Il n'est pas besoin, Messieurs, d'exagerer cette persecution, pour la rendre plus sensible & plus odieuse. Je pense en avoir assez dit, pour faire préjuger dequoy ce Griffonnet sera capable, si jamais il est Procureur. Je finis, en vous suppliant treshumblement, de retrancher de vôtre illustre Corps ce membre infecté qui le deshonore. Souvenez-vous que la Bazoche est la pepiniere des Procureurs. Souvenez-vous encore, que l'indulgence des Juges est une espece d'autorité pour le mal ; & que le grand secret pour ne plus trouver de desordres parmi les Procureurs, c'est de n'en point souffrir parmi les Clercs.

Je conclus, à ce qu'il vous plaise debouter Maître Griffonet du prétendu dommage de son Manteau, & de tous les frais faits

en conſequence, & pour l'induë vexation, ordonner qu'il ſera décheu & dégradé de la dignité de Clerc : Deffenſes à lui de porter à l'avenir ny Ecritoire, ny Epée ; & le condamner aux dépens.

LA RUINE.

Ho, ça, ça, nous allons voir, Meſſieurs, je parle pour Paul Griffonet, Manceau d'origine, Clerc de profeſſion, Beau-frere de Sergent, Neveu de Procureur au Chaſtelet, & pardeſſus tout cela, cidevant Prevôt de la Bazoche. Contre Maître Gratian Balouard, Docteur de la Comedie Italienne ; & encore contre Maître Bruitomar Chien mâtin, ſoit diſant Levrier, & juſtifié domeſtique dudit Docteur.

Vous voyez, Meſſieurs, qu'il y a trois Parties intereſſées dans cette cauſe, un Docteur, un Chien, & un Clerc. Un Docteur, premier animal : un Chien, autre animal ; & un Clerc qui tient de la nature de tous les deux, puis qu'un Clerc, ou du moins un Bachelier en procés, eſt un Levrier en chicane. Sur la ſeule qualité des parties, on va croire que cette Cauſe eſt la matiere d'une Scene riſible, parceque nous avons affaire à un Comedien. Ah, de grace, Meſſieurs, baniſſez toutes ces joyeuſes préventions, pour vous preparer au recit d'un malheur, qui pour être ſans exemple, ne

doit pas être ſans compaſſion. Malheur, Meſſieurs, malheur qui fourniroit le ſujet d'un Poëme plus grave que l'Eneïde, & plus ſerieux que le Lutrin, puis qu'il ne s'agit pas ici d'une Ville embraſée par le ſtratagême d'un Cheval de bois, ny d'une conteſtation fondée ſur un Pupitre de pareille étoffe; mais d'un Manteau, d'un bon bouracan, mordu, déchiré, & mis en pieces par l'inhumanité d'un Levrier effectif : *Quis talia fando, temperet à lacrymis.* Voila le Fait en trois paroles.

La Foire Saint Germain attire tout Paris pour la nouveauté de ſes Spectacles. Ma Partie fatiguée d'un gros Inventaire de production, voulut pour ſe delaſſer l'eſprit, aller voir les Marionettes. Fatale & dangereuſe curioſité ! Ce pauvre garçon accompagné de deux Clercs ſes camarades, s'entretenoient, chemin faiſant, de choſes concernãtes la Profeſſion ; lors qu'un Mâtin affamé s'échappe de chez le Docteur, s'élance ſur Maître Griffonet ; & ſoit qu'il trouvât le Manteau ou plus gras ou plus tendre que le Clerc, il déchire ce Manteau en trois coups de dents : Ce Manteau, le fruit de tant de veilles, & la reconnoiſſance de tant de Cliens ! Ce Manteau, qui par ſes differens uſages ſe pouvoit appeller un meuble univerſel ! Le matin, Robbe de

chambre. Le long du jour, il redevenoit Manteau : La nuit il servoit de couverture ; & dans les mauvais tems, c'étoit un Parapluye impenetrable. Ce Manteau, Messieurs, tel que je viens de vous le décrire, demeure en proye à un Levrier, qui par ses cris & ses morsures, jette une telle épouvante dans l'ame des trois Clercs, qu'ils ne cherchent leur salut que dans la fuite. *Timor addidit Alas.* L'un court à toutes jambes chez lui : L'autre se cache dans la foule. Ma Partie seule dispute quelque-tems le Terrain. Mais comme il n'est pas honteux de ceder à la force, il est obligé de se sauver avec les lambeaux de son Bouracan dechiré : *Exuvias tristes Danaum !*

LE JUGE.

Maître la Ruine, voila bien de la broderie sur un méchant manteau ! Vous feriez mieux de nous dire, si aprés tout ce grand carnage, vôtre Partie a rendu sa Plainte ?

LA RUINE.

Il a bien fait pis, Messieurs. Car il a fortifié sa plainte d'une grosse Enquête, composée de trente-sept Témoins, soûtenuë de plusieurs Demandes incidentes, de Requêtes, de Sommations, de Faits & Articles, & generalement de tout ce qu'il y a de plus friand dans la Pratique. C'est dans

cette Affaire que Maître Griffonet ma partie, va paroître un veritable Clerc du Chaſtelet. Depuis ſix mois, Meſſieurs, il ne dort point ; & je puis dire à ſon honneur, que depuis ſix mois, il ne s'eſt point paſſé de jour qu'il n'ait fourré quelque nouvelle Procedure dans ſon Sac. Enfin il a mis ſon procés ſur un ſi bon pied, & a fait parler ſi heureuſement ſes Témoins, qu'il n'eſt pas en vôtre pouvoir de douter que le Chien en queſtion n'appartienne au Docteur de la Comedie. Or ſi le Chien appartient inconteſtablement au Docteur de la Comedie, Maître Griffonet peut-il demander moins de trente francs pour le dommage de ſon manteau, & de neuf cent livres, à quoy il ſe reduit pour ſes Dépens ? Je ne croy pas qu'un Clerc puiſſe plaider avec plus de retenuë. Quand on ne taxeroit à ma Partie que quinze ſols de chaque citation de Latin, je ſuis ſeur qu'il y en a pour plus de quatre cent francs dans ſes écritures. Il en a mis juſques dans ſes Exploits. Diable, je ne plaide pas pour une bête. La Loy *Si quadrupes pauperiem.*

LE JUGE.

La Ruine, hé pas tant de Latin pour une bagatelle.

LA RUINE.

Puiſque la Bazoche s'offenſe du Latin,

je vais répondre en François aux Faits calomnieux dont on a voulu noircir ma Partie. Commençons par le Chirurgien, la maladie & le panſement dont Maître Pillardin a prétendu ſcandaliſer celui pour qui je parle. Pour confondre, Meſſieurs, une telle impoſture, ma Partie eſt prête d'affirmer à l'Audience, que depuis quatre ans qu'il eſt à Paris, il ne voit & ne frequente que la Niéce de Maître Pillardin, & quelques autres femmes de Procureurs, fort honnêtes & fort reſervées. Je ne penſe pas, Meſſieurs, qu'il en faille davantage pour vous perſuader que Maître Grifonet eſt ſain & entier : & plût au Ciel qu'il en fût de même de ſon Manteau ! Paſſons à la vexation qu'on nous impute. Ce Grifonet, dit-on, eſt un Clerc alteré, qui veut ſuccer le Docteur, & s'équiper aux dépens d'un Etranger. Ce ſont, Meſſieurs, les propres termes dont on s'eſt ſervi. En verité, Maitre Pillardin, vous ne devriez pas faire un crime d'un uſage dont vous profitez auſſi bien que ma partie. Si j'étois d'humeur....

PILLARDIN.

Maître la Ruine, vous vous paſſeriez bien....

LA RUINE.

Hé, Maître Pillardin, vous vous paſſe-

riez bien mieux de décrier la conduite d'un Clerc qui ne fait que ce qu'il vous voit faire. Et où eſt le mal de plumer un Comedien quand il a de l'argent ? Quoy ! ce n'eſt pas aſſez que les Italiens déchirent les Procureurs, il faut encore que leurs Chiens viennent déchirer les manteaux des Clercs ? Et on ſe fera une conſcience d'épargner ces ſortes de Boufons, qui répandent leur fiel ſur les Profeſſions les plus reglées ? Fy, Maître Pillardin, vous parlez contre vous-même, quand vous défendez ces Farceurs qui ont compris tant d'honnêtes gens dans leurs rolles. Il ſied bien à ces mauvais Plaiſans de faire compataiſon avec Meſſieurs les Clercs, qui ſont les Fantaſſins de la Juſtice, les Graduez de la chicane, les Magiſtrats de la Bazoche, les Timons des Etudes, la Charuë des Procureurs, & la Cheville ouvriere de la Procedure ! Il y a, Meſſieurs, une notable difference entre un Clerc & un Comedien. Quand les Comediens viennent dans nos Etudes, ils y entrent ſoûmis & rampans : mais un Clerc ne paroît à la Comedie que la Critique en main, & comme le Controlleur né de toutes les pieces nouvelles : Privilege, Meſſieurs, établi par le plus fameux Poëte de nôtre Siecle.

Un Clerc, pour quinze sols, sans craindre le hola,
Peut aller au Parterre attaquer Attila :
Et si ce Roy des Huns ne lui charme l'oreille,
Traiter de Visigots tous les Vers de Corneille.

Tant d'illustres prerogatives ne servirontelles qu'à la confusion de ma partie ? Ne compterez-vous pour rien cette longue Genealogie de Sergens & de Procureurs, dont regorge la Famille des Griffonets ? Souffrirez-vous qu'un Docteur de Theâtre triomphe insolemment de la Clericature ? Ah ! Messieurs, ne voyons-nous pas que les Italiens sont à l'affus de vôtre Jugement, pour en faire une Plaisanterie plus cruelle & plus sanglante encore que celle des Procureurs ? Si Maître Griffonet perd sa cause, Arlequin & sa Troupe vont s'enrichir aux dépens des Clercs & de la Bazoche. Quoy, ce beau nom de Griffonet, va devenir la fable & la risée publique ! Et comme les Procureurs ne passent aujourd'hui que pour des Grapignans, les Clercs ne passeront à l'avenir que pour des Griffonets ! Prevenez, Messieurs, prevenez ces picquantes railleries par une severe condamnation : Et si des Comediens ont la

hardieſſe de nous joüer, que ce ſoit du moins aprés avoir payé le dommage du Manteau, & les dépens du Procés. C'eſt à quoy je conclus. (*A Pillardin.*) Ho, nous allons voir à cette heure, ſi je ne ſuis pas payé pour faire du bruit à l'Audience !

Ce qui ſuit ſe dit dans le tems qu'on eſt aux opinions.

LE JUGE *étant aux opinions.*

La Ruine, pourquoy vôtre Partie n'a-t-elle pas apporté ſon Manteau à l'Audience ? On verroit mieux dequoy il s'agit.

LA RUINE.

Cela ne ſe peut pas, Meſſieurs : c'eſt un Manteau ſur la Litiere, dont la plus grande piece ne couvriroit pas une ongle. Trois Ravaudeuſes ont déja renoncé à le rentraire.

PILLARDIN.

Il n'y en a pas un travers de doigt de decouſu.

LA RUINE.

Fy ! Cela eſt honteux, qu'un Docteur nourriſſe des Chiens en chambre, pour devorer les Manteaux des Paſſans ? Et où en ſerions-nous, ſi on toleroit ces.... Ho, il faut tout au moins que les Chemins ſoient libres ; & il ne ſera pas dit.....

LE JUGE *toujours aux opinions.*

La Ruine, mettez-vous en fait que le Chien appartienne au Docteur ?

LA RUINE.

Oüi, Monsieur, je soûtiens que c'est un Chien à sa devotion & à ses gages; & qu'il boit & mange tous les jours avec lui.

PILLARDIN.

Cela n'est pas vray, C'est un Chien qui n'a ny feu ny lieu.

LA RUINE.

Un bel employ pour un Docteur, de tenir Ecole de Mâtins, & les dresser à manger le monde dans les ruës ! Ho, nous allons voir si un Clerc n'oseroit demander justice !

LE JUGEMENT.

LE JUGE.

La Bazoche regnante en triomphe & titre d'honneur, a debouté Paul Griffonet du pretendu dommage de son Manteau, & des frais faits en consequence : L'a declaré déchu & degradé de la dignité de Clerc : Défenses à lui de porter à l'avenir ny écritoire ny épée ; & en cas de contravention, permis à Maître Bruitomar, & à tous autres Chiens ses confreres, de quel poil, âge & qualité qu'ils puissent

être, d'abboyer, mordre & courir sus à tous les Clercs qu'ils trouveront saisis d'épées. Et pour dédommager aucunement le Docteur du tems qu'il a perdu à se défendre d'une si induë vexation ; permis à lui & à sa Troupe de joüer les Griffonets, tant & si risiblement qu'ils aviseront bon être, sans toutefois sortir du respect qui est dû au Royaume de la Bazoche. Ainsi prononcé.

LA RUINE.

Aprés cela je ne plaideray de ma vie. Quelle diable de Jugerie ! (*Il prend son sac des mains de sa partie, & le voulant mettre sous son bras, il lui en donne dans l'estomac si fort, que le pauvre Clerc tombe sous le coup ; ce qui fait dire à la Ruine :* Vous avez fait un pas de Clerc, mon ami.)

ARLEQUIN EMPEREUR DANS LA LUNE.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Mise au Theâtre par Monsieur D*** & representée pour la premiere fois par les Comediens Italiens du Roy dans leur Hôtel de Bourgogne, le 5. de Mars 1684.

ARLEQUIN
EMPEREUR DANS LA LUNE
le Docteur
Colombine
Arlequin
Isabelle
Scaramouche

SCENES FRANÇOISES D'ARLEQUIN EMPEREUR DANS LA LUNE.

SCENE DE LA PROTHASE.

La Theâtre repreſente un Jardin, au fond duquel on voit une grande Lunette d'approche montée ſur ſon pied.

LE DOCTEUR, PIERROT.

LE DOCTEUR.

E' Poſſibile, Pierrot, che tu non voglia chetarti? Tais-toy, je t'en prie.

PIERROT.

Mais, Monſieur, comment voulez-vous que je me taiſe? Je n'ay pas un mo-

ment de repos. Tant que la journée dure, il faut que je travaille aprés vôtre Fille, vôtre Niéce, & vôtre Servante ; & à peine la nuit eſt-elle venuë, qu'il faut que je travaille pour vous. Dés que je ſuis couché, vous commencez d'abord vôtre carillon : Pierrot, Pierrot, leve-toy vîte, allume de la chandelle. & me donne ma Lunette à longue vuë, je veux aller obſerver les Aſtres ; & vous voulez me faire accroire que la Lune eſt un Monde comme eſt le nôtre. La Lune ! par la jenecribleu J'enrage.

LE DOCTEUR.

Pierrot, ancor una volta, taci. Ti baſtonarò.

PIERROT.

Parbleu, Monſieur, quand vous devriez me tuër, il faut que je debagoule mon cœur. Je ne ſeray pas aſſez ſot pour convenir que la Lune ſoit un Monde ; la Lune, la Lune morbleu, qui n'eſt pas plus grande qu'une Oeumelette de douze œufs.

LE DOCTEUR.

Che impertinente ! Si tu avois tant ſoit peu d'entendement, j'entrerois en raiſon avec toy : *Ma tu ſei una Beſtia, un ignorante Animale! che non ſa doue s'habbia la teſta ſe non ſe la tocca ; e però obiudi la bocca*, & tais-toy encore une fois, tu feras mieux.

PIERROT *se dépitant.*

Ma foy, je m'y ferois hacher....

LE DOCTEUR.

La mia patienza fa miracoli. Essayons cependant s'il est possible de le tirer de cét ententêment. *Ascolta, animale.* As-tu jamais remarqué ces certains Nuages qu'on voir autour de la Lune, ces....

PIERROT.

J'entends bien, c'est-à-dire, l'ornement de l'Oeumelette.

LE DOCTEUR.

L'ornement du Diable qui t'emporte. Tais-toy *in malhora*, & ne songe plus à l'Oeumelette.

Ces Nuages donc qu'on remarque autour de la Lune, s'appellent les Crepuscules. Or voici comme l'argumente.

PIERROT.

Voyons.

LE DOCTEUR.

S'il y a des Crepuscules dans la Lune, *bisogna ch'a vi sia una Generation, & una Corrution; e s'al ghè una corrution, & una generation, bisogna ch'a ve nasca dei Animali, e dei Vegetabili; e s'al che nasce dei animali, e dei vegetabili, ergo la Luna è un Mundo abitabile com'al nostro.*

PIERROT.

Ergo tant qu'il vous plaira. Pour ce

ce qui eſt de moy, *Nego ;* & voici comme je vous le prouve. Vous dites qu'il y a dans la Lune les tres.... cus.... tres.... pus, les trois Pouſſeculs.

LE DOCTEUR.

Crepuſcoli, & non pas Pouſſeculs, bête.

PIERROT.

Enfin, les trois..... vous m'entendez-bien ; & que s'il y a les trois Puſcuſcules, il faut qu'il y ait une generation, & une corruption ?

LE DOCTEUR.

Certiſſimo.

PIERROT.

Ho, voiez ce que dit Pierrot.

LE DOCTEUR.

Vedemo.

PIERROT.

S'il y a une generation, & une corruption dans la Lune, il faut qu'il y naiſſe des Vers : Or ſeroit-il que la Lune ſeroit verreuſe ? Hé ! en tenez-vous ? Il n'y a mordy point de replique à cela.

LE DOCTEUR *en riant.*

Ho non, aſſurément. Et dis-moy, Pierrot, *In queſto noſtro Mondo*, y naît-il des vers ?

PIERROT.

Oüi, Monſieur.

LE DOCTEUR.

S'enſuit-il pour cela *ch' il noſtro mondo ſia verroſo ?*

PIERROT *apres avoir tant ſoit peu rêvé.*

Il y a quelque raiſon à cela.

LE DOCTEUR.

Al credo ben. Orſu, Pierrot, laſſem andar la Luna, e parlem d'altre coſe.

PIERROT.

C'eſt fort bien fait, car avec vôtre diable de Lune, j'apprehende que quelque-jour vous n'alliez tout comme elle, par Quartiers.

LE DOCTEUR.

Quietati, inſolente. Ma Fille, ma Niéce, & mes Servantes m'embaraſſent beaucoup. Iſabelle ne s'attache qu'à la Poëſie, & ma maiſon eſt toûjours remplie de Poetes. Eularia ma niéce a toûjours quelque jeune Muguet à ſes trouſſes, & les Servantes pour ſe conformer à l'humeur de leurs Maîtreſſes, ſont devennës auſſi folles qu'elle : Mais je les marieray bien-tôt toutes les quatre, & j'auray le plaiſir de faire maiſon nette. J'ay pluſieurs Partis ſortables qui ſe preſentent pour ma Fille & ma Niéce, & pour mes Servantes auſſi. Un Chercutier me demande Olivette ; & Colombine.....

ARLEQUIN *paroît dans le fond du Theâtre, qui entendant nommer Colombine, dit :*

Colombina, la mia Metreſſa ?

PIERROT *au Docteur, croyant que c'eſt toûjours lui qui parle.*

Vous vous trompez, Monſieur : Colombine vôtre Servante, & non pas vôtre Maîtreſſe.

LE DOCTEUR.

Et oüi, Colombine ma Servante.

ARLEQUIN *toûjours derriere.*

Et bien Colombine vôtre Servante, qu'a-t-elle fait ?

LE DOCTEUR *à Pierrot.*

Elle n'a rien fait, donnes-toy patience. Elle m'eſt demandée en mariage par un Apoticaire, un....

ARLEQUIN *toûjours derriere.*

Haime !

PIERROT *regardant le Docteur.*

Qu'eſt-ce, Monſieur ? avez-vous la Colique.

LE DOCTEUR.

Pierrot, in cocienza mia ti baſtonarò, laſſami parlar.

PIERROT.

Et c'eſt vous, Monſieur, qui parlez tout comme un Eco.

LE DOCTEUR.

Colombine m'eſt donc demandée par

un Apoticaire, un Fermier, & un Boulanger....

ARLEQUIN *toûjours derriere.*

Et un Regiment de Cavalerie.

LE DOCTEUR *donnant un ſoufflet à Pierrot, & le faiſant tomber par terre.*

E un Cancher, che ti magni, Diavol in malhora, che ſias tu maladet.

PIERROT *aprés s'être relevé.*

Operation de la Lune ! operation de la Lune ! *& s'en va.*

LE DOCTEUR *faiſant ſemblant de courir aprés lui.*

Attends, attends.... A-t-on jamais vu un plus inſolent Coquin ? Je ne puis pas dire vingt paroles de ſuite avec lui. Il a une demangeaiſon de parler qui ne ſe comprend pas ; & ſi il n'a pas une once de Sens commun.... Mais revenons un peu à Colombine. Je ne ſçais auquel des trois Partis qui ſe preſentent je la dois donner. L'Apoticaire, dit-on....

ARLEQUIN *derriere.*

Eſt un vilain.

LE DOCTEUR *regarde autour de lui, & Arlequin d'abord ſe retire.*

L'Apoticaire eſt aſſez à ſon aiſe, mais le Boulanger....

ARLEQUIN *toûjours derriere.*

Le Boulanger eſt un fripon, & vous auſſi.

LE DOCTEUR.

Ouais ! qu'eſt-ce donc que ceci ? *(Il regarde de tous côtez.)* Le Boulanger, dis-je, eſt plus riche. Cependant j'ay plus d'inclination pour le Fermier, & c'eſt à lui que je la donneray.

ARLEQUIN.

Ah ! je ſuis mort.

LE DOCTEUR *las d'entendre parler & de ne voir perſonne, ſecoüe ſa Robe, ſon Manteau, & ſon Chapeau, & puis dit :*

Ha je comprends ce que c'eſt, c'eſt la parole de Pierrot qui eſt demeurée à ſa place. *Et s'en va.*

SCENE DU DESESPOIR.

ARLEQUIN *ſeul.*

AH ! malheureux que je ſuis ! Le Docteur veut marier Colombine à un Fermier, & je vivray ſans Colombine ? Non,

Non, je veux mourir. Ah ! Docteur ignorant ! Ah Colombine fort peu conſtante ! Ah Fermier beaucoup frippon ! Ah Arlequin extrêmement miſerable ! Courons à la mort. On écrira dans l'Hiſtoire ancienne & moderne : Arlequin eſt mort pour Colombine. Je m'en iray dans ma chambre ; j'attacheray une corde au plancher ; je montetay ſur une chaiſe ; je me mettray la corde au col, je donneray un coup de pied à la chaiſe, & me voila pendu. (*Il fait la poſture d'un pendu.*) C'en eſt fait, rien ne peut m'arrêter, courons à la Potence..... A la Potence ? Et fy donc, Monſieur, vous n'y penſez pas. Vous tuer pour une fille, ce ſeroit une grande ſottiſe..... Oüi, Monſieur ; mais une fille trahir un honnête homme, c'eſt uue grande fripponnerie..... D'accord : mais quand vous vous ſerez pendu, en ſerez-vous plus gras ? Non, j'en ſeray plus maigre ; je veux être de belle taille moy, qu'avez-vous à dire à cela ? Si vous voulez être de la partie, vous n'avez qu'à venir. .... Ho pour cela, non, mais vous ne vous en irez pas...., Ho je m'en iray.... Ho vous ne vous en irez pas..... Je m'en iray, vous dis-je. (*Il tire ſon Coutelas & s'en frappe, puis dit :*) Ah ! me voila dé-

livré de cet importun. A presént qu'il n'y a plus personne, courons-nous pendre. (*Il fait semblant de s'en aller, & s'arrête tout court.*) Mais, non. Se pendre, c'est une mort ordinaire, une mort qu'on voit tous les jours, cela ne me feroit point d'honneur. Cherchons quelque mort extraordinaire, quelque mort heroïque, quelque mort Arliquinique. (*Il songe.*) Je l'ay trouvée. Je me boucheray la bouche & le nez, le vent ne pourra pas sortir, & comme cela je mourray. Voila qui est fait. (*Il se bouche le nez & la bouche avec les deux mains, & aprés avoir demeuré quelque-tems dans cette posture, il dit:*) Non, le vent sort par le bas, cela ne vaut pas le diable. Helas! que de peine pour mourir. (*Vers le Parterre.*) Messieurs, si quelqu'un vouloit mourir pour me servir de modele, je lui serois bien obligé..... Ah, par ma foy j'y suis. Nous lisons dans les Histoires, qu'il y a eu du monde qui est mort à force de rire. Si je pouvois mourir en riant, ce seroit une mort fort drôle. Je suis fort sensible au chatoüillement; si on me chatoüilloit long-tems, on me feroit mourir de rire. Je m'en vais me chatoüiller, & comme cela je mourray. *Il se chatoüille, rit, & tombe par terre. Pasquariel arrive, qui*

le trouvant ainſi, le croit yvre, l'appelle, le fait revenir, le conſole, & l'emmene.

NOTA. *Que dans cette Scene, par tout où la phraſe eſt ſuivie de petits points, cela eſt mis pour avertir qu'en ces endroits Arlequin change de voix, & de geſte, tantôt ſe tirant d'un côté, & tantôt ſe tirant de l'autre. Le ſens des paroles le fait aſſez connoître, c'eſt pourquoy cela ne ſe trouve pas marqué en ſon lieu. Ceux qui ont vu cette Scene, conviendront que c'eſt une des plus plaiſantes qu'on ait jamais joüé ſur le Theatre Italien.*

SCENE
DE
LA FILLE DE CHAMBRE

PIERROT *en Femme de Docteur.*
ARLEQUIN *en Fille de Chambre*

PIERROT.

BON jour, ma Mie.

ARLEQUIN.

On m'a dit, Madame, que vous aviez beſoin d'une femme de chambre. Je venois pour vous offrir mes ſervices, & ſçavoir ſi je vous ſerois agreable.

PIERROT.

D'où sortez-vous, ma mie ?

ARLEQUIN.

Pour le present, Madame, je sors de chez la femme d'un Partisan, qui est la Maîtresse du monde la plus difficile à servir. Je ne pense pas qu'en trois ans que j'ay été avec elle, je l'aye vu aller une seule fois à la Garde-robbe.

PIERROT.

Ne pas aller à la Garde-robbe ! Tu te moques, ma Mie.

ARLEQUIN.

Il n'est rien de si vray, Madame. Elle faisoit dans sa chambre. C'est elle qui en a amené la mode.

PIERROT.

Qui en a amené la mode !

ARLEQUIN.

Oh oh, je vous étonnerois bien davantage si je vous disois qu'elle alloit toutes les semaines une fois aux Etuves, & que son Mary n'a jamais eu le credit de lui faire ôter ses gans quand elle se couche. C'est une femme extrêmement propre. Elle n'auroit pas souffert pour un empire, que son Mary, au retour d'un voyage d'un an, l'eût baisée à la joüe, de peur de défleurir son tein. Je vous dis que c'est une femme merveilleusement propre.

PIERROT.

Et tu appelles cela propreté, ma Mie ?

ARLEQUIN.

Je le croi, vraiment, que c'eſt propreté.

PIERROT.

Commeut donc as-tu pu te réſoudre à quitter une femme ſi propre ?

ARLEQUIN.

A vous dire vray, j'en ay bien eu de regret. Mais comme on vouloit m'aſſujettir à blanchir trois grands Gars de Commis qui étoient chez nous, & qui ſous pretexte de me demander leur linge, venoient toûjours batifoler autour de moy. Vous ſçavez, Madame, qu'on n'a rien de ſi cher que l'honneur. A cet heure, ces fripponniers-là me tenoient de certains propos. Enfin tant y a que pour bien des raiſons j'en ay voulu ſortir.

PIERROT.

N'eſt-ce point auſſi que ces Commis t'ont voulu mettre dans leurs interêts ?

ARLEQUIN.

Des Commis, Madame, des Commis! Vous direz tout ce qu'il vous plaira : mais une jeune fille comme moy n'eſt pas un gibier à Commis. Si j'avois voulu prêter l'oreille aux ſornettes, il hantoit peut-être chez nous d'auſſi beau monde

qu'en aucune maiſon de Paris. Mais graces au Ciel, les hommes ne m'ont jamais tentée.

PIERROT.

Mais dis-moy, ma bonne, n'as-tu jamais ſervi des gens de qualité ?

ARLEQUIN.

Eſt-il des gens de plus grande qualité que les Partiſans ?

PIERROT.

Je ne dis pas que non. Mais je te demande ſi tu n'as point ſervi des gens de la Cour.

ARLEQUIN.

Qu'entendez-vous, Madame, par des gens de la Cour ?

PIERROT.

J'entends des Comteſſes, des Marquiſes, des Ducheſſes.

ARLEQUIN.

Oh, ſi ce n'eſt que cela, je n'ay jamais fait d'autre mêtier en toute ma vie. J'ay ſervi auſſi un Commandeur dont j'étois femme de chambre. C'étoit une bonne condition, celle-là, ſi elle eût duré.

PIERROT.

Femme de chambre d'un Commandeur ! voici bien autre choſe.

ARLEQUIN.

Et pourquoy non, Madame ? Les Dames ont bien des valets de chambre.

PIERROT.

Elle a raiſon. Cette fille-là me plaît fort. Dis-moy, ma Mie, ne ſçais-tu pas blanchir ?

ARLEQUIN.

Oüi, Madame. Je coëffe, je blanchis, je brode un peu, je fais de la pâte pour les mains, je ſçay faire des jupes, je donne le bon air aux manteaux, je donne auſſi fort bien les remedes ; enfin je puis me vanter de ſçavoir faire auſſi adroitement qu'une autre tout ce qu'il y aura à faire auprés d'une jolie famme comme vous, Madame.

PIERROT.

Mais ne ſçais-tu point auſſi .... là.... faire un peu de Pommade pour le viſage ?

ARLEQUIN.

Bon, c'eſt où je triomphe ; & la Comteſſe que j'ay ſervi vous en diroit bien des nouvelles. Trois mois aprés que je l'eus quittée, elle êtoit vieillie de vingt-quatre ans. Je lui ay uſé plus de deux cens pots de pommades ſur ſon corps ; & à la fin je lui ay rendu le cuir auſſi uni qu'une glace. Si j'avois l'honneur de vous panſer ſeulement quinze jours; vôtre Mari ne vous reconnoîtroit plus. Vraiment, vraiment, j'ay

remis sur le pied des teints bien plus endiablés que le vôtre. Pour faire quelque chose de bien, il faudra recrépir le visage-là d'un bout à l'autre. Aprés cela vous charmerez tout Paris.

PIERROT.

La folle ! Allez, vous demeurerez à mon service.

ARLEQUIN.

A l'égard des gages, Madame, je vous croy raisonnable.

PIERROT.

Allez, allez, vous ne vous plaindrez pas de moy.

ARLEQUIN.

Vous donnez du vin, apparemment ?

PIERROT,

Du vin ! Mais les filles n'en boivent point.

ARLEQUIN.

Cela est vray, Madame. C'est que je suis fort delicate. Je mange fort peu : mais je boy beaucoup.

PIERROT.

Et bien, je vous contenteray.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que c'est que cela, Madame ? Quels vilains bras sont-ce là ? Ils sont tout velus. Il faut arracher ce vilain poil-là.

PIERROT *en criant.*

Ah, Ah.

LE DOCTEUR *arrive qui voyant sa femme, dit :*

Bon jour, ma femme.

PIERROT.

Bon jour, mon petit homme.

ARLEQUIN *à Pierrot.*

Qui est cet homme-là : *(Il montre le Docteur.)*

PIERROT.

C'est mon Mary.

ARLEQUIN.

Il est bien joly vrayment. *(Il se rengorge, se mort la levre, fait des mines, & s'évente.)*

LE DOCTEUR *qui a observé les contorsions d'Arlequin, dit à Pierrot :*

Ma femme, qui est cette fille-là qui est avec vous ?

PIERROT *au Docteur.*

C'est une fille de Chambre que je prens à mon service.

LE DOCTEUR.

Cette fille-là à vôtre service ? Vous n'y pensez pas. C'est une coureuse qui se promene tous les jours avec trente Soldats devant le Cheval de Bronze.

PIERROT *à Arlequin d'un ton de colere.*

Comment Coquine ? vous osez me de-

mander d'entrer à mon service ? Une Comteſſe qui ſe promene tous les jours avec des Soldats ſur le Pont Neuf ? Sortez de chez moy tout à l'heure.

ARLEQUIN *mettant ſes deux mains ſur ſes hanches.*

Qui vous a dit cela, Madame.

PIERROT.

C'eſt mon mary.

ARLEQUIN.

Vôtre mary eſt un ſot.

PIERROT.

C'eſt toy qui eſt une infame.

ARLEQUIN.

Je vous prie d'être perſuadée que vous en avez menty.

PIERROT.

Un dementi à une femme comme moy ! *(Il donne un ſoufflet à Arlequin, qui ſaute d'abord à ſa coëffure, & la lui arrache. Ils ſe prennent aux cheveux, tombent par terre, ſe battent, & finiſſent la Scene.)*

SCENE D'ISABELLE & COLOMBINE.

ISABELLE.

EST-il sous le ciel une plus malheureuse personne ? Je tiens mes tablettes. Je les mets sur la table ; & dans le tems que je dispose mon imagination à quelques bouts-rimez, un Diable, oüi, Colombine, un Diable invisible écrit sur mes tablettes des vers sur les mémes rimes. En ce moment Cinthio entre dans ma chambre, surprend mes tablettes, & veut absolument que ces vers m'ayent été donnez par un Rival ; plus je tâche à le desabuser, plus il s'obstine à le croire. Que maudit soit la visite que je rendis hier à Angelique, & plus maudit encore celui qui m'a mis en tête de faire des bouts-rimez.

COLOMBINE.

Quoy vous vous repentez de frequenter les beaux esprits ? Et depuis quand donc ce chagrin ? Oh pour cela, vous vous en avisez un peu tard. Il y a six mois que vous perdez le boire & le manger pour aller deux fois par jour dans cette peste de mai-

ſon-là faire vos proviſions de mots à la mode. Ma foy je croy que vous êtes enſorcelée de fadaizes, & que quelqu'un vous a broüillée avec le bon ſens. Si vôtre Oncle ſçavoit tout ce petit train-là, il vous deffendroit aſſurément de voir....

ISABELLE.

Oh doucement, Colombine, la conduite d'Angelique n'eſt point frelattée, & ſans rien riſquer, on peut dire que c'eſt une fort honnête fille.

COLOMBINE.

La grande merveille, laide comme elle eſt, qu'à quarante-ſix ans elle ſoit honnête fille! Ce n'eſt pas là-deſſus que je le prens. C'eſt ſur ce bureau d'impertinences qu'on rient ſoir & matin chez elle, où deux ou trois petits freluques d'Abbez font les chefs d'Academie, & debitent aux Précieuſes de nôtre quartier tous les méchans vers qu'ils ont ramaſſez dans la Ville.

ISABELLE.

Que tu as l'eſprit ſervante, Colombine, & que je te plains de n'aimer pas le langage des Dieux!

COLOMBINE.

Dites plutôt le langage des Gueux: car les caroſſes des Poëtes ne font aujourd'hui gueres d'embarras dans les ruës. Par exemple, c'eſt un homme bien chanceux que le

fils de cet Huissier qui vole dans les Livres imprimez les Enigmes, les Sonnets, res Elegies, & mille autres drogues dont vous me faites tous les soirs la receleuse ! J'ay bien affaire moy, d'emplir mon coffre de vos sornettes ! Et où en serois-je si l'on alloit faire le procés aux faux Poëtes comme aux faux Monnoyeurs ?

ISABELLE.

Que ta simplicité est fade ! Tu ne sçais donc pas, Colombine, que la prose est l'excrement de l'esprit, & qu'un Madrigal voiture plus de tendresse au cœur, que trente Periodes des mieux arrangées. Il faut être du dernier peuple pour ne pas aimer les Poëtes à la folie.

COLOMBINE.

Hé vous n'en prenez point mal le chemin.

ISABELLE.

Pour moy je suis tellement engouée de vers, qu'un Poëte me meneroit sans peine jusqu'aux frontieres de la tendresse.

COLOMBINE.

Ma foy vous perdez l'esprit.

ISABELLE.

Ah Colombine, qu'un homme est charmant, quand il offre des vœux passez par les tamis des Muses ! Quel moyen de tenir contre une declaration qui frappe l'oreille

par ſa cadence, & dont l'expreſſion figurée jette la ſenſibilité dans l'ame la plus rebelle & la plus farouche ! Quel plaiſir, Colombine, de regaler ſon cœur de ces nouveautez ingenieuſes qui renferment beaucoup de paſſions dans fort peu de vers ! Ah l'heureux talent de pouvoir aſſujettir ſes mouvemens & ſes penſées aux pieds & aux meſures preſcrites par la Poëſie !

COLOMBINE.

S'avez-vous, Mademoiſelle, que ces pieds-là pourroient bien vous mener droit aux petites Maiſons ? Hé mort de ma vie, faut-il qu'une fille de vôtre âge employe tout ſon tems à gober les rimes de trois ou quatre étourdis que la faineantiſe érige en Poëtes, & qui n'oſeroient vous avoir regardé en proſe ?

ISABELLE.

Mais que t'ont fait ces gens-là pour leur vouloir tant de mal ?

COLOMBINE.

A moy ? rien. C'eſt que j'enrage de vous voir la duppe d'un tas de petits Poëtereaux, qui croyent qu'il n'y a qu'à ſe baiſſer & en prendre, & que vous êtes fille à épouſer un Rondeau ou une Elegie. Tout franc ce ne ſont point là des cotteries pour la Niéce d'un Medecin.

ISABELLE.

Ne ſuis-je pas aſſez mortifiée d'être la niéce d'un Medecin, ſans que tu me le faſſes ſentir mal à propos dans tes remontrances ? Ne vois-tu pas que je tâche à rectifier l'obſcurité de la Caſſe & du Sené par l'uſage du grand monde, & que je me décraſſe autant que je puis parmi les gens du premier merite ? La Niéce d'un Medecin ! Ah que tes expreſſions ſont brutales !

COLOMBINE.

Brutales, à la bonne heure. Cela n'empêchera pas que je ne débonde mon cœur, & que je ne vous reproche la hantiſe de ces Bagnolets qui vous infectent l'eſprit de leurs peſtes de phraſes inventées en dépit du bon ſens. Ma foy depuis que Moliere a celebré les Précieuſes, nous les voyons monter en graine, & demeurer-là pour la priſée. Voyez la grande preſſe d'épouſeux qu'il y a autour de vôtre Angelique ! Cependant, à vous entendre dire, c'eſt le plus bel eſprit de Paris. Mademoiſelle il eſt bon d'avoir de l'eſprit : mais il faut encore autre choſe en mariage. Toute Servante que je ſuis, je ne voudrois d'un Poëte, ni pour Mari ni pour Amant : Quelle reſſource y a-t-il à être la femme d'un Rimailleux ? Meuble-t-on une cham-

bre d'Epigrammes ? Couvre-t-on une table de Madrigaux ? & paye t-on un Boucher avec des Sonnets ? Ma foy si j'étois à vôtre place, je butterois à quelque bon gros Financier qui feroit rouler mon merite en caroſſe, & qui....

ISABELLE.

Un Financier, ah l'horreur!

COLOMBINE.

Ho ne faites pas tant la ſucrée. Cela n'eſt pas tout-à-fait vôtre choix, non.

ISABELLE.

Mais, Colombine, crois-tu que je pourrois me tranquillizer avec un homme qui n'auroit aucun relay de converſation, & qui compteroit de l'argent depuis le matin juſqu'au ſoir ?

COLOMBINE.

Oh point du tout ; bon, vous ferez bien mieux de tirer le diable par la queuë avec quelque cancre de Poëte, qui gagnera ſa vie quatrain à quatrain.

ISABELLE.

Et comment ſe reſoudre à aimer un homme inſupportable ?

COLOMBINE.

Que vous êtes bonne ? Eſt-ce qu'on épouſe un homme riche pour l'aimer ? On ſe marie ſimplement pour ſe mettre à ſon

aiſe ; & quand la cuiſine eſt une fois ſur le bon pied, on trouve aiſément à ſe conſoler de tout le reſte.

ISABELLE.

Mais, Colombine, comment vivre avec un homme de cette nature ?

COLOMBINE.

Vous vivrez comme vivent les femmes de Paris. Les quatre ou cinq premieres années, vous ferez bonne chere & grand feu ; & puis quand vous aurez mangé la meilleure partie du bien de vôtre Mary en meubles, en habits, en équipages, en pierreries, vous vous ferez ſeparer de corps & de biens ; on vous rendra vôtre mariage ; & vous vivrez aprés cela en groſſe Madame. Ce que je vous dis là, c'eſt le grand chemin des vaches. Bon, il n'y a plus que les duppes qui en uſent autrement.

ISABELLE.

Mais, Colombine, donne-t-on comme cela des entorſes au mariage ? & crois-tu que la ſeparation ſoit une choſe ſi facile ?

COLOMBINE.

Et, mais dame, pour cela on prend ſes meſures un peu de loin ; & quand on en veut venir là, il faut tâcher premierement d'avoir quelque homme de Robe dans ſes interêts : & puis petit à petit on chagrine

un mary ; on le mépriſe, on l'inſulte. A la fin la patience lui échappe. Il donne quelques ſoufflets, quelques coups de pied au cul. On rend ſa plainte. L'homme de Robe fait ſon devoir. Et voila comme on ſe donne du repos à coup ſeur pour tout le tems de ſa vie.

ISABELLE.

Vraiment, Colombine, tu me parois une fille précoce, & je te trouve plus d'entendement qu'on n'en a d'ordinaire à ton âge.

COLOMBINE.

C'eſt que je ne m'amuſe pas comme vous à la moutarde. Je ſonge de bonne heure au moyen de m'établir, & toute jeune que je ſuis, je déviſagerois un homme qui auroit la hardieſſe de m'écrire, à moins que ce ne fût pour le mariage. Oh ma foy il n'y a rien à faire avec moy pour autrement. J'aime bien à rire, mais....

Le Docteur appelle en dedans.

ISABELLE.

C'eſt mon oncle qui nous appelle. Nous ſommes perduës s'il nous a écoutées.

COLOMBINE.

Que vous êtes folle ! Eſt-ce qu'un Medecin entend le François ?

SCENE DU FERMIER DE DONFRONT.

ARLEQUIN, UN COMMIS.

ARLEQUIN *dans un Soufflet.*

Dia, ho !

LE COMMIS *à part.*

Voici un homme avec un Soufflet. Sçachons s'il a payé les droits au Bureau. (*Vers Arlequin*) D'où vient ce Soufflet ?

ARLEQUIN.

Un soufflet ! Je ne vous ay pas touché.

LE COMMIS.

Je vous demande en vertu dequoi vous avez un Soufflet ?

ARLEQUIN *d'un ton fâché.*

Je n'en ay jamais reçu, Monsieur, & prenez garde comme vous parlez.

LE COMMIS.

C'est un Carosse, qui....

ARLEQUIN.

Rosse vous-même. Je vous trouve bien insolent de me traiter de la sorte.

LE COMMIS.

Ha, ha, vous faites le raisonneur! Nous allons vous apprendre à raisonner tout à l'heure. Voici un Commissaire qui vient fort à propos.

LE COMMISSAIRE.

Voila bien du tintamarre ici. Qu'y a-t-il?

LE COMMIS.

Pas grand'chose, Monsieur. C'est un Souflet....

LE COMMISSAIRE.

Qu'on vous a donné? Verbalisons.

LE COMMIS.

Hé non, Monsieur. C'est un homme qui a une Voiture qu'on appelle un Souflet. Il n'a pas payé les droits au Bureau, je demande, Monsieur, que la Voiture soit saisie.

ARLEQUIN *pendant ce tems change de just'aucorps & de chapeau, & paroit en Boulanger, avec une chemisette rouge & un bonnet blanc de laine; & son Souflet se trouve changé en charette.*

LE COMMISSAIRE.

Voyons, où est-elle? (*Il se retourne, & voyant une Charette au lieu d'un Souflet, il se met à rire.*)

ARLEQUIN *au Commissaire.*

Monsieur le Commissaire, cet homme-là est fou au moins ?

LE COMMISSAIRE.

Prendre la Charette d'un Boulanger pour un Soufflet ! Ha, ha, ha ! (*il rit.*)

LE COMMIS *tout étonné.*

Monsieur le Commissaire, je vous demande pardon, je me suis mépris.

LE COMMISSAIRE.

Ce n'est pas assez, il faut me payer.

ARLEQUIN.

Et moy aussi dea.

LE COMMIS *au Commissaire.*

Cela est trop juste, Monsieur, combien vous faut-il ?

LE COMMISSAIRE.

Un Loüis d'or.

ARLEQUIN.

Et moy quinze frans.

LE COMMIS *au Commissaire.*

Tenez, Monsieur, voila un Loüis d'or. mais je vous prie de considerer que voila un homme qui me demande quinze francs pour un moment qu'il s'est arrêté ici.

ARLEQUIN.

Il y en a plus de cinquante des momens.

LE COMMISSAIRE *à Arlequin.*

Tais-toy. Pourquoy demandes-tu quinze francs ?

ARLEQUIN.

Pour avoir perdu mon tems, & mon pain, qui ſera brûlé dans le four à Goneſſe.

LE COMMISSAIRE.

Voyez le maraut ! Demander quinze francs pour un inſtant qu'il y a qu'il eſt-là !

ARLEQUIN *au Commiſſaire.*

En verité, Monſieur, c'eſt ſon prix ordinaire. Voyez ailleurs, je ne vous demande que la preference.

LE COMMISSAIRE.

Tais-toy, te dis-je, tu es un fripon ; il ne faut pas tyranniſer les gens. (*au Commis*) Monſieur, donnez-lui ſix écus. (*& s'en va.*)

ARLEQUIN *au Commiſſaire.*

St, ſt, Monſieur le Commiſſaire ? (*Le Commiſſaire ſe retourne*) allez, allez, il y aura du pain pour vous.

LE COMMISSAIRE *portant ſon doigt à ſa bouche.*

Motus !

LE COMMIS *à Arlequin.*

Tien, voila ſix écus, mais tu me la payeras.

ARLEQUIN *en prenant l'argent.*

Apprenez une autrefois à ſcandaliſer le pain de Goneſſe.

LE COMMIS *à part.*

Je suis tout hors de moy. Je voy un homme dans un Soufflet, & je ne l'abandonne pas de la vuë, je viens dans cette place, & je trouve qu'au lieu d'un Soufflet, c'est une Charette de Boulanger ! Non, il faut que tu sois un diable, pour... *Il se tourne vers la Charette, & revoit Arlequin en Fermier dans un Soufflet où il l'avoit veu d'abord.* Je le sçavois bien que je ne me trompois pas. Monsieur le Commissaire, Monsieur le Commissaire. *Il court aprés le Commissaire ; & aussi-tôt Arlequin se remet en Boulanger, & son Soufflet se change en Charette.*

LE COMMISSAIRE *revenant.*

Qu'est-ce ? Qu'y a-t-il de nouveau ?

LE COMMIS *au Commissaire.*

Je vous avois bien dit, Monsieur, que j'avois vu un homme dans un Soufflet.

LE COMMISSAIRE.

Où est-il ?

LE COMMIS.

Le voila, voyez. *Ils se tournent vers Arlequin ; & appercevant encore la Charette & le Boulanger, ils s'en vont, le Commissaire éclatant de rire, & le Commis rempli de confusion. Aprés quoy Arlequin se remet en Fermier, & le Docteur arrive.*

LE DOCTEUR *à part.*

Je n'ay point de nouvelles du Fermier de Donfront. Cependant il devroit déja être arrivé. Je crains qu'il ne lui ſoit arrivé quelque choſe. (*Appercevant Arlequin dans le Souflet.*) Quel équipage eſt-ceci ?

ARLEQUIN *regardant le Docteur.*

Bon jour, mon ami.

LE DOCTEUR.

Voila qui eſt familier !

ARLEQUIN.

Parlez ; êtes-vous de cette Ville, ou la Ville eſt-elle de vous ?

LE DOCTEUR *à part.*

C'eſt quelque fou. (*à Arlequin*) Non, Monſieur, je ne ſuis pas de cette Ville, & la Ville n'eſt pas à moy.

ARLEQUIN.

Jurez-en.

LE DOCTEUR.

Voila qui eſt bien drole ! Je ne jure jamais, Monſieur, je ſuis Etranger, & il y a fort long-tems que je demeure dans cette Ville.

ARLEQUIN.

Pourriez-vous m'enſeigner ce que je cherche.

LE DOCTEUR.

Et qui cherchez-vous ?

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Vous êtes bien curieux !

LE DOCTEUR.

Vous êtes bien plaisant vous ! Il faut bien que je sçache qui vous cherchez, si vous voulez que je vous en donne des nouvelles.

ARLEQUIN.

Il a raison. Puisque cela est, Monsieur, sçachez que je cherche un certain Bro.... Brodeur.... Do.... Doreur.... Trai.... Traiteur, Traiteur en lard, justement. Ne connoîtriez vous point, Monsieur, un Traiteur en lard ?

LE DOCTEUR.

Non. J'en connois plusieurs, des Traiteurs, mais ce ne sont pas des Traiteurs en lard.

ARLEQUIN.

C'est un homme qui a étudié, un homme sçavant, qui sçait lire & écrire.

LE DOCTEUR.

Un Traiteur sçavant ! N'est-ce pas plûtôt un Docteur que vous demandez ?

ARLEQUIN.

Vous l'avez dit, c'est un Docteur en lard, que je cherche. N'en connoissez-vous point quelqu'un, Monsieur ?

LE DOCTEUR.

Je connois tous les Docteurs de la ville;

mais je n'en connois point de ce nom-là.

ARLEQUIN.

Il faut pourtant bien qu'il y en ait un.

LE DOCTEUR.

Docteur en lard, vous voulez peut-être dire Docteur Balouard.

ARLEQUIN.

Vous y êtes, Docteur Balouard : oüi ma foy, c'eſt tout droit celui que je demande. Je ſçavois bien qu'il y avoit du lard.

LE DOCTEUR.

Balouard, du lard ! Et que lui voulez-vous, Monſieur ? c'eſt moy.

ARLEQUIN.

C'eſt vous, Monſieur, le Docteur Balouard ?

LE DOCTEUR.

Oüi, Monſieur, pour vous rendre ſervice.

ARLEQUIN.

Eſt-ce que vous ne me connoiſſez pas ? Je ſuis le Fils de Donfront, celui qui viens pour vous épouſer.

LE DOCTEUR.

Ah, ah ! Vous êtes le Fils de Colin, Fermier de Donfront, qui vient pour conclure le mariage de Colombine.

ARLEQUIN.

Oüi vraiment, je ſuis le Fils de Colin,

tampon, & je viens pour épouſer le mariage de Colombine.

LE DOCTEUR.

Je ſuis ravi de vous voir. Il y a longtems que je vous attendois. D'où vient que vous avez tant tardé à venir ?

ARLEQUIN.

Monſieur, c'eſt que je n'ay pas pû avancer, parce que j'ay eu le vent contraire.

LE DOCTEUR.

Le vent contraire dans une Chaiſe ! (*Il rit.*) Colombine ſera bien-aiſe de vous voir. Deſcendez, & entrez chez moy.

Un Payſan de Donfront arrive ſur ces entre-faites, dit qu'il cherche le Docteur Balouard. Le Docteur ſe fait connoître, le Payſan lui rend une Lettre de la part de Colin Fermier de Donfront. Arlequin qui voit cela, dit : Monſieur le Docteur dépêchez-moy, le mariage s'en va. *Le Docteur lit la Lettre, apprend que le Fils de Colin eſt malade, & qu'il ne peut ſe mettre ſi-tôt en chemin. Il jette en même-tems les yeux ſur Arlequin, qui lui ſoûtient effrontément qu'il eſt le Fils du Fermier de Donfront, & qu'il ſe porte bien. Le Docteur demande au Payſan s'il le connoît. Le Payſan répond que non, & que ce n'eſt pas là le Fils de ſon Maître. Arlequin ſurpris ſe tourne vers le Docteur, & dit :*

Monsieur, je vous demande excuse, je croyois de l'être. *Le Docteur & le Païsan le menacent, & s'en vont. Arlequin desesperé, reste. Pasquariel arrive qui le console, & qui le concerte en Ambassadeur de l'Empereur du Monde de la Lune, & ils s'en vont voyant arriver le Docteur.*

SCENE DE L'AMBASSADE, ET DU VOYAGE D'ARLEQUIN. DANS L'EMPIRE DE LA LUNE.

LE DOCTEUR, ARLEQUIN.

ARLEQUIN *feignant d'être essoufflé, & courant d'un côté du Theâtre à l'autre.*

EH quelqu'un par charité, ne pourroit-il point m'apprendre où demeure le Docteur Grazian Balouard ? (*Il porte sa main à sa bouche, & contrefait la Trompette.*) Pu, pu, pu. A quinze sols le Docteur Grazian Balouard.

LE DOCTEUR *à part.*

Que veut dire ceci ? (*Vers Arlequin.*) Le Docteur Grazian Balouard. Le voici, Monsieur. Que lui voulez-vous ?

ARLEQUIN.

Ah, Monsieur, soyez le bien trouvé. Faites-moy bien des Complimens, & bien des Reverences. Je suis Ambassadeur Extraordinaire, Envoyé par l'Empereur du Monde de la Lune, pour vous demander Isabelle en mariage.

LE DOCTEUR.

A d'autres, à d'autres, mon ami ! Je ne donne pas si aisément dans le panneau. Dans la Lune un Empereur!

ARLEQUIN.

Oüi ma foy un Empereur, & un Empereur de qualité ; il est Noble, comme le Roy.

LE DOCTEUR *à part.*

Cela pourroit pourtant bien être : puisque la Lune est un Monde comme le nôtre, apparemment qu'il y a quelqu'un pour la gouverner. (*Vers Arlequin.*) Mais, mon ami, êtes-vous de ce païs-là, vous ?

ARLEQUIN.

Non, Monsieur, je ne suis ny de ce païs-là, ny de ce païs-ci. Je suis Italien d'Italie, pour vous rendre mes services, né natif de la ville de Prato, l'une des

plus charmantes de toute la Toſcane.

LE DOCTEUR.

Mais comment avez-vous donc fait pour monter à l'Empire de la Lune.

ARLEQUIN.

Je m'en vais vous le dire. Nous avions fait une partie trois de mes Amis & moy, pour aller manger une Oye à Vaugirard, Je fus deputé par la Compagnie pour aller acheter l'Oye. Je me tranſportay à la Vallée de Miſere. J'y fis mon achat, & je m'acheminay vers le lieu du Rendez-vous. Lorſque que je fus arrivé dans la Plaine de Vaugirard, voila ſix Vautours affamez qui ſe ruent ſur mon Oye, & qui l'enlevent. Moy qui craignois de la perdre, je la tenois ferme par le col, de maniere qu'à meſure que les Vautours enlevoient l'Oye, ils m'enlevoient auſſi, avec elle. Quand nous fumes bien haut un nouveau Regiment de Vautours venant au ſecours des premiers, ſe jette auſſi à corps perdu ſur mon Oye, & dans le moment nous fait perdre à elle & à moy la veüe de toutes les plus hautes Mõtagnes, & de tous les plus hauts Clochers. Moy cependant toûjours obſtiné comme un Diable à ne point lâcher priſe; juſqu'à ce que le col de mon Oye manque, & je tombe dans un Lac. Des Peſcheurs y avoient heureuſe-

ment tendu des filets, j'y tombay dedans. Les Pescheurs me tirerent hors de l'eau, & me prenant pour un Poisson de consequence, me chargerent sur leurs épaules, & m'apporterent en present à Monsieur l'Empereur. On me met d'abord par terre, & Monsieur l'Empereur avec toute sa Cour m'environne. On dit, Quel Poisson est-ce là ? Monsieur l'Empereur répond : Je croy que c'est un Enchois. Pardonnez-moy, Monseigneur, (reprend un gros Seigneur qui faisoit l'homme d'esprit,) c'est plûtôt un Crapeau. Enfin, dit Monsieur l'Empereur, Qu'on m'aille frire ce Poisson-là tel qu'il soit. Quand j'entendis qu'on m'alloit frire, je commence à crier : Mais, Monseigneur.... Comment, dit-il, est-ce que des Poissons parlent ? Toutes les fois qu'on veut nous frire, nous avons le privilege de nous plaindre, Monseigneur. Je lui dis comme je n'étois pas un Poisson, & de quelle maniere j'étois arrivé à l'Empire de la Lune. Il me demanda aussi-tôt : Connois-tu le Docteur Gratian Balouard ? Oüi, Monseigneur. Connois-tu Isabelle sa Fille ? Oüi, Monseigneur. Et bien je veux que tu me serves d'Ambassadeur, & que tu ailles la lui demander en mariage de ma part. Je lui répondis : Mais, Mon-

ſeigneur, je ne pourray jamais trouver le chemin de m'en retourner, car je ne ſçay pas par où je ſuis venu. Que cela ne t'embaraſſe point, ajoûta-t-il, je t'envoyeray à Paris dans une influence que j'y envoye; chargée de Rhumatiſmes, de Catharres, de Fluxions ſur la Poitrine, & d'autres petites bagatelles de cette nature-là. Mais Monſeigneur, lui dis-je alors, que ferez-vous du Docteur Grazian Balouard, car c'eſt un homme de merite, un homme qui a étudié, qui ſçait la Rhetorique, la Philoſophie, l'Ortographe. Ho! ho! me répondit-il, le Docteur! Je lui garde une des meilleures places de mon Empire.

LE DOCTEUR.

Eſt-il bien poſſible? Vous a-t-il dit ce que c'eſt?

ARLEQUIN.

Vraiment oüi, il dit qu'il y a environ quinze jours que dans les douze Signes du Zodiaque le Scorpion eſt mort, il veut vous mettre à ſa place, Monſieur.

LE DOCTEUR.

Moy, à la place du Scorpion! Monſieur l'Empereur ſe mocque.

ARLEQUIN.

Non, la peſte m'etouffe. Comment Diable! Vous ſerez un des Douze premiers de ce païs-là.

LE DOCTEUR.

Je ne me ſoucie pas de tant d'honneur. Mais dites-moy, la Ville où demeure l'Empereur, eſt-elle belle ?

ARLEQUIN.

C'eſt une des plus belles Villes du Monde, belle, bienfaite, d'une belle taille, d'un beau tein....

LE DOCTEUR.

La Ville d'un beau tein ! Et les maiſons, Monſieur, comment ſont-elles bâties ? Sont-elles comme les nôtres ?

ARLEQUIN.

Non, car les maiſons de ce païs-là ſont meublées par dehors, & par dedans il n'y a rien. Les toits de chaque maiſon ſont faits de Regliſſe ; & quand il pleut, il pleut de la Ptiſanne par toute la Ville.

LE DOCTEUR.

Voila qui eſt bien commode pour les malades !

ARLEQUIN.

Le Palais de l'Empereur eſt fait de Criſtal Mineral ; les Colomnes du Portail de Tabac en Corde, le toît d'un fort bon Bouracan de Flandres, & les fenêtres d'un des plus fins Points de France qu'on ait jamais vu.

LE DOCTEUR.

Cela eſt bien particulier. Et comment

vit-on en ce Païs-là ? Y mange-t-on de même qu'ici ?

ARLEQUIN.

Oüi, & non.

LE DOCTEUR.

Qu'eſt-ce à dire, oüi, & non ?

ARLEQUIN.

Oüi pour les vivres, on y mange de tout ce que l'on mange ici ; & non pour la maniere de manger, qui eſt toute differente de la nôtre.

LE DOCTEUR.

Comment donc ?

ARLEQUIN.

Vous allez voir. Monſieur l'Empereur, par exemple, quand il veut manger, ſe met à une Table vuide, ſur laquelle on ne ſert jamais rien pendant que le Repas dure.

LE DOCTEUR *en riant.*

C'eſt le moyen de faire bonne chere !

ARLEQUIN.

Auſſi la fait-il ?

LE DOCTEUR.

Hors de table donc ?

ARLEQUIN.

Pardonnez-moy, à table.

LE DOCTEUR.

Et vous venez de me dire que ſa Table eſt vuide quand il s'y met, & qu'on n'y

ſert rien deſſus pendant qu'il y demeure.

ARLEQUIN.

Cela eſt vray ; mais cela n'empêche pas qu'il n'y faſſe grand chere, & qu'il n'y mange tout ce qu'il y a de plus ſucculent en Chair & en Poiſſon.

LE DOCTEUR.

Je n'y comprend rien.

ARLEQUIN.

Je m'en vais vous y faire comprendre. Pendant que Monſieur l'Empereur eſt à Table, il a à ſa droite vingt Perſonnes, qui tiennent chacune une Arbalêtre d'or maſſif, chargé d'un Becafig, d'un Andoüillette, d'un petit Pâté, & autres. Et à ſa gauche ſont vingt autres Perſonnes, avec des Seringues d'argent auſſi maſſif, dont l'une eſt pleine de vin d'Eſpagne, l'autre de vin de Canarie, de vin Muſcat, vin de Champagne, *& ſic de cæteris.* Quand Monſieur l'Empereur veut manger il ſe tourne à droite, ouvre la bouche, & l'Arbalêtrier d'abord, crac, lui décoche un petit Pâté, une Andoüillette, un Bœuf.... Et quand il veut boire, il ſe tourne à gauche, & celui qui tient la Seringue, vts, lui ſeringue du vin de S. Laurent, du vin de Canarie, du vin de Normandie, ou autre, ſelon ce qu'il veut boire.

LE DOCTEUR.

Je comprens cela à preſent à merveilles, & je trouve cette maniere de manger la plus jolie du monde ; pourveu que Meſſieurs les Arbalêtriers viſent droit.

ARLEQUIN.

Malepeſte ! on n'en reçoit point qui ne ſoient fort experimentés, depuis le malheur qui arriva une fois.

LE DOCTEUR.

Et quel malheur, je vous prie ?

ARLEQUIN.

Monſieur l'Empereur avoit envie de manger des Oeufs fricaſſez au beurre noir. Un Arbalêtrier mal-adroit, lui en decocha un ; mais au lieu de le viſer à la bouche, il le viſa à l'œil, dont il fut tres-long-tems incommodé. Ses Medecins crurent qu'il en deviendroit borgne ; mais par bonheur ce ne fut rien, & il en fut quitte pour porter quelques jours un emplâtre ſur l'œil. Ce qui a été cauſe que depuis on a toûjours appellé ces Oeufs-là, des Oeufs pochez.

LE DOCTEUR.

Voila un trait d'hiſtoire que je ne ſçavois pas, & je ne me ſerois jamais imaginé que le nom d'Oeufs pochez, fût venu d'un accident arrivé à l'Empereur du Monde de la Lune.

ARLEQUIN.

Cela eſt comme je vous le dis.

LE DOCTEUR.

Mais dites-moy un peu, Monſieur, l'Empereur n'a-t-il point de Symphonie à ſa Table?

ARLEQUIN.

Pardonnez-moy vrayment, la meilleure Symphonie du monde. Son Orqueſtre vaut beaucoup mieux que celui de l'Opera.

LE DOCTEUR.

Ho, pour cela, Monſieur, vous voulez bien que je n'en croye rien; il n'y a point d'Orqueſtre dans le Monde qui vaille celui de l'Opera de Paris, & ce au dire de tous les Connoiſſeurs. Mais quels Inſtrumens y a-t-il? Des Violons? Des Flutes? des Baſſes de Viole? des Theorbes? des Clavecins? des Baſſons? des Haut-Bois? des Trompettes? des Timballes? des Tambours? des Fifres? des Harpes? des Timpanons? des Pſalterions? des Conſonantes? des Guitarres.....

ARLEQUIN *à chaque Inſtrument que le Docteur nomme, répond toûjours, Non.*

LE DOCTEUR.

Et de quel diable d'Inſtrument y joüe-on donc?

ARLEQUIN.

Je m'en vais vous le dire. Les gens de ce Païs-là ont le nez extrêmement long, ils attachent une corde à boyau d'un bout du nez à l'autre, posent la main gauche sur le petit bout du nez, & avec un Archel qu'ils tiennent de la main droite, ils vous joüent du nez, tout comme nous autres joüons du Violon.

LE DOCTEUR.

Cela doit faire une drôle d'harmonie.

ARLEQUIN.

Je le crois ma foy ! Cela fait un nazonement enchanté. Ovide en joüoit en perfection. C'est de-là qu'on l'a appellé Ovide Nazon.

LE DOCTEUR.

Mais, dites-moy, quel langage parle Monsieur l'Empereur ? Comment avez-vous fait pour l'entendre ?

ARLEQUIN.

Monsieur l'Empereur parle François comme vous & moy, & mieux même.

LE DOCTEUR.

Ha pour le coup, vous vous mocquez de moy ! Monsieur l'Empereur parler François ! Et comment l'auroit-il appris ?

ARLEQUIN.

Il l'a appris par le moyen d'une Trompette parlante, & d'un Maître de Langue,

qui tous les jours à Minuit lui donnoit leçon sur le Pont Neuf.

LE DOCTEUR.

Est-ce qu'avec une Trompette parlante on peut se faire entendre de si haut ?

ARLEQUIN.

Qui en doute ! Cela se fait par la répercussion de l'air, qui frappant à plomb dans la concavité de la Colomne qui peze sur l'orifice de la baze, & qui venant à être poussé par l'impulsion de la voix, forme ce son aigu, qui penetrant les Nuës se fait entendre par... Voila ce qui s'appelle de la plus fine Physique. Vous allez en convenir toute à l'heure. Je m'en vais prendre une de ces Trompettes-là, dont Monsieur l'Empereur m'a fait present, & lui parler tout devant vous ?

LE DOCTEUR.

Si vous faites cela, je n'ay plus rien à dire, & je me rends à tout ce que vous voulez.

ARLEQUIN.

Attendez-moy là. Dans un petit moment je suis à vous. (*Il s'en va.*)

LE DOCTEUR *seul.*

Si ce que cet homme-là dit est vray, quel bonheur pour ma Fille ! & quelle confusion pour ces ignorans qui ne veulent pas que la Lune soit un Monde habitable comme le nôtre !

ARLEQUIN *revient avec une Trompette.*

Ça, Monsieur, vous allez être témoin de la verité. Otez, ôtez vôtre Chapeau.

LE DOCTEUR.

Et pourquoy ôter mon Chapeau ?

ARLEQUIN.

Pour faire la reverence à Monsieur l'Empereur. Pour un Docteur, vous êtes bien ignorant. (*Le Docteur ôte son Chapeau, & fait la reverence. Arlequin qui est devant lui, & qui fait aussi la reverence, se retourne, & dit au Docteur :* Plus bas, Monsieur, plus bas. *Le Docteur se baisse encore davantage, & dans le même-tems Arlequin leve le derriere, de maniere que le Docteur y donne du nez dedans. Aprés ce Lazzi Italien, Arlequin leve sa Trompette en l'air, & feignant d'y parler dedans, dit :*) Monsieur l'Empereur, j'ay parlé au Docteur du Mariage. Il en est ravi, Monseigneur. Mais si vous vouliez lui ordonner qu'il me donnât six Loüis d'or pour mes peines, je vous serois bien obligé, Monseigneur.

UNE VOIX *se fait entendre, qui dit :*

Docteur, donne six Loüis d'or à Arlequin. C'est l'Empereur de la Lune qui te l'ordonne.

LE DOCTEUR *étonné.*

Eſt-ce là Monſieur l'Empereur ?

ARLEQUIN.

Oüi, Monſieur, c'eſt lui-même, je le reconnois à ſa voix.

LE DOCTEUR.

Il m'a ordonné de vous donner ſix Loüis d'or, & je le veux bien faire. Vous m'avez annoncé une trop bonne nouvelle, pour ne vous pas recompenſer comme il faut. Tenez. *(Il tire une bourſe, en prend ſix Loüis, & les donne à Arlequin; Arlequin les prend, les met dans ſa poche, & aprés avoir obſervé un Diamant que le Docteur a à ſon doigt, il lui prend la main, & lui demande ce que c'eſt que cela. Le Docteur répond que c'eſt un Diamant qui étoit à ſa défunte femme, & qui vaut bien ſoixante Loüis. Arlequin penſe un peu, & puis levant ſa Trompette en l'air, dit :)* Monſieur l'Empereur, le Docteur m'a donné ſix Loüis d'or, je vous rends graces tres-humbles. Mais ſi vous vouliez avoir la bonté de lui ordonner qu'il me donnât un Diamant de ſoixante Loüis qu'il a au doigt annulaire de la main gauche, je vous aurois double obligation, Monſeigneur.

LA VOIX *répond.*

Docteur, donne ton Diamant à Arle-

quin, c'eſt l'Empereur de la Lune qui te l'ordonne.

LE DOCTEUR.

Hé, il a plus d'Ordonnances que tous les Medecins de Paris.

ARLEQUIN.

Ho, Monſieur, c'eſt un Prince bien genereux.

LE DOCTEUR.

Genereux du bien d'autruy. Ecoutez, je vous ay donné avec plaiſir les ſix Loüis qu'il m'a ordonné : mais pour la Bague je ne vous la donneray pas ; elle étoit à ma Défunte, & je la veux garder pour l'amour d'elle.

ARLEQUIN *d'un ton de colere.*

Vous ne voulez pas me la donner ? Hé bien, Monſieur, gardez-la, je m'en vais le dire à Monſieur l'Empereur, & le Mariage ſera rompu. (*Il veut parler dans ſa Trompette.*)

LE DOCTEUR *le retenant.*

Quoy ? Si je ne vous donne pas la Bague, l'Empereur ſe fâchera, & il n'épouſera plus ma Fille ?

ARLEQUIN.

Belle demande ! Aſſurément, & vous perdrez la place du Scorpion dans le Zodiaque.

LE DOCTEUR *à part.*

Faire perdre la fortune à ma Fille pour une Bague de soixante Pistoles ! Non, ma chere Femme le trouveroit mauvais. (*Vers Arlequin.*) Tenez, Monsieur, voila ma Bague, je vous la donne.

ARLEQUIN.

Vous me la donnez, & je la prends. (*Aprés qu'il l'a mise à son doigt, il regarde attentivement quelque chose qui sort de la poche du Docteur, & dit :* Qu'est-ce que je voy là ?

LE DOCTEUR.

Ce sont les cordons de ma Bourse.

ARLEQUIN.

Et qu'est-ce qu'il y a dans vôtre Bourse?

LE DOCTEUR.

Il y avoit cinquante Loüis, je vous en ay donné six, reste quarante-quatre.

ARLEQUIN.

Quarante-quatre Loüis d'or ? (*Aprés avoir un peu rêvé.*) Je m'en vais dire encore un petit mot à l'Empereur.

LE DOCTEUR *l'en empêchant.*

Ho, non pas, s'il vous plaît. (*Il le pousse pour le faire en aller, & Arlequin se retire en riant.*)

LE DOCTEUR *seul.*

Et où est donc Pierrot à present ? Je voudrois bien qu'il eût été present à la

converſation que je viens d'avoir avec Monſieur l'Ambaſſadeur. Il ne ſeroit plus ſi incredule ſur le chapitre de la Lune. Mais allons donner cette bonne nouvelle à ma Fille.

SCENE DE L'APOTIQUAIRE.

ARLEQUIN *en Apotiquaire.*

LE DOCTEUR.

ARLEQUIN *ſortant d'une chaiſe à porteur, qui en s'ouvrant repreſente la Boutique d'un Apotiquaire.*

JE ſuis perſuadé, Monſieur, qu'une Chaiſe percée dénoteroit mieux un Apotiquaire, qu'une Chaiſe à porteur. Mais comme cette Voiture ne me mettroit pas en bonne odeur auprés d'une Maîtreſſe, & que l'Equipage eſt un avantageux début pour la Noce, je me fais apporter chez vous, Monſieur, d'une maniere élegante, pour vous preſenter des reſpects accompagnez de toutes les ſoumiſſions que la Pharmacie doit à la Medecine. Je ne viendrois

pas vous consulter, Monsieur, s'il ne s'agissoit que d'une maladie ordinaire : mais je vous amene un sujet desesperé, sur lequel tous les Simples ne peuvent rien, & dont la cure seule mettra vôtre Faculté en credit. C'est moy, Monsieur, qui suis le malade & la maladie ; c'est moy qui suis gâté jusqu'aux fond des moëlles, de ce mal affreux qu'on ne guerit qu'avec ceremonie, & dont l'emplâtre est bien souvent plus dangereux que le mal : c'est moy qui suis gangrené des perfections de Colombine : c'est moy qui veut l'épouser ; & c'est moy enfin qui vous prie de me l'ordonner comme un Aposeme savoureux, que je prendray avec delice. Le Medecin en aura tout l'honneur, & l'Apotiquaire tout le plaisir.

LE DOCTEUR.

Paroles ne puent point, vous êtes Apotiquaire, volontiers.

ARLEQUIN.

Oüi, Monsieur, graces au Ciel, en gros & en détail ; & à tel jour qu'il y a, on fait chez moy à la fois de la décoction pour trente douzaines de lavemens. C'est moy, Monsieur, qui purge tous les ans les Treize Cantons le premier jour de May ; & je puis dire sans vanité, qu'il n'est point de Païs Etranger qui ne con-

noiſſe Monſieur Cuſiffle. C'eſt le nom de vôtre petit Serviteur.

LE DOCTEUR.

Monſieur Cuſiffle !

ARLEQUIN.

Helas, Monſieur, ſans le Procés que nous avons avec les Parfumeurs, nous ne ſerions que trop riches.

LE DOCTEUR.

Comment donc ?

ARLEQUIN.

C'eſt une choſe déplorable, Monſieur, de voir la décadence de nos Profeſſions ; & j'oſe bien vous aſſurer, que l'entrepriſe des Parfumeurs regarde autant les Medecins que les Apotiquaires.

LE DOCTEUR.

Vous vous mocquez, Monſieur Cuſiffle ! & en quoy les Medecins ?

ARLEQUIN.

En quoy les Medecins ? Et la Pharmacie ne fait-elle pas corps avec la Medecine ? Sans nous qui remuons tous les jours les matieres qu'on reſerve ſi ſoigneuſement chez les Malades, à quoy aboutiroit l'employ d'un Medecin ? Car pour tâter le poux, vous ſçavez qu'il n'eſt point aujourd'huy de Servante ny de Garde d'Accouchée, qui ne s'en mêle tout à vôtre barbe dans toutes les Maiſons de

Paris. Croyez-moy, Monsieur, l'affaire est de conséquence & pour vous & pour nous ; & si nous la perdions, nous n'aurions qu'à pendre nôtre Seringue au croc.

LE DOCTEUR.

Mais ces Parfumeurs, Monsieur Cusiffle.

ARLEQUIN.

Comme c'est une regle certaine dans la Grammaire, que la construction est en déroute, lorsque l'Adjectif discorde d'avec le Substantif, de même aussi la Medecine court risque d'aller à l'Hôpital, quand les Apotiquaires ne font plus rien.

LE DOCTEUR.

Hé venons aux Parfumeurs, Monsieur Cusiffle, sans préambule.

ARLEQUIN.

J'y viens, Monsieur, j'y viens. La conservation de la beauté ayant été de tout tems le principal employ des Femmes, vous avez fort ingenieusement imaginé que les qualitez benefiques de quelques Simples pourroient beaucoup contribuer à la fraîcheur de leur tein. La question étoit d'apliquer ce remede ; & par un temperament adroit dont elles nous sont redevables, nous trouvâmes le moyen de les embellir sans les toucher, de les

rafraîchir ſans qu'elles en viſſent rien, & de leur ſeringuer de la beauté par derriere. Cependant malgré une Profeſſion ſi bien établie, les Parfumeurs veulent nous empêcher de donner des lavemens aux Femmes qui ſe portent bien, prétendant que les agrémens de la beauté doivent ſortir de leur Boutique, & que ce n'eſt point à nous à nous mêler des Viſages.

LE DOCTEUR.

A qui en ont ces Marouffles-là ? Ils prétendent donc aneantir le Cliſtere ?

ARLEQUIN,

Vrayment, Monſieur, ils buttent-là tout droit ; & ſi on les laiſſe faire, ils vont culbuter & les Medecins & les Apotiquaires par une peſte de Pommade compoſée de Coquilles d'œufs, de Pieds de moutons, & d'autres ingrediens, qu'ils debitent aux Femmes ſous pretexte de les embellir. Vous ſçavez, Monſieur, qu'une Femme ne peut pas toûjours être à quatorze ans ; & il n'eſt rien de ſi vray que rien ne lui coûte quand elle s'imagine d'acheter de la jeuneſſe & de la beauté. Ces Marouffles-là les prennent par leur foible, & leur font accroire qu'un pot de leur Pommade eſt un maſque contre les années, & qu'un peu de blanc & de rouge étendu ſur le viſage, dément à coup

ſeur

ſeur tous les Extraits Baptiſtaires. Croiriez-vous-bien, Monſieur, qu'il y en a eu un qui a eu l'inſolence de promettre à une Femme âgée de ſoixante & quinze ans, de la faire redevenir Fille, avec une once de ſa Pommade.

LE DOCTEUR.

Ah, vous en aurez menti, Meſſieurs les Parfumeurs. Nous y donnerons bon ordre. La Faculté deffendra le Lavement juſqu'à la derniere goutte. Comment diable! une Femme donneroit plutôt quatre piſtoles d'un pot de Pommade, que deux ſols d'un Lavement.

ARLEQUIN.

Que je ſuis ravi, Monſieur, de vous voir entrer ſi chaudement dans les interêts de la Seringue! Entre nous, c'eſt la plus belle roze de nôtre bonnet; & ſi nous la perdions, nous ferions tres-mal nos affaires. Car plus de Lavemens, plus de Baſſins; plus d'Apotiquaires, plus de Medecins.

COLOMBINE *arrivant.*

Monſieur, c'eſt une Femme de quatre-vingt treize ans qui pleure la mort de ſon Mary, & qui ſe plaint de vapeurs.

LE DOCTEUR.

Une Femme de quatre-vingt-treize ans ſe plaint de vapeurs?

COLOMBINE.

Dame, Monsieur, elle crie misericorde, & demande vôtre Baume.

LE DOCTEUR.

Colombine, dis-lui que je descends.

ARLEQUIN *appercevant Colombine.*

Quoy, Monsieur, c'est donc là Colombine, celle que j'aime, & que je recherche en mariage ? Ah, souffrez que je la complimente dans cette veuë-là.

LE DOCTEUR.

Colombine, faites la reverence à Monsieur Cusiffle.

COLOMBINE.

Comment dites-vous, Monsieur ?

LE DOCTEUR.

Je vous dis de faire la reverence à Monsieur Cusiffle.

COLOMBINE.

A Monsieur Cusiffle ? Ah, ah, le drôle de nom !

LE DOCTEUR.

Taisez-vous, impertinente. Sçavez-vous que c'est le premier homme du monde pour mettre un Lavement en place ? Approchez, Monsieur.

ARLEQUIN *aprés avoir fait la reverence à Colombine.*

Madame, mon esprit est tellement constipé dans le bas ventre de mon ignoran-

ce, qu'il me faudroit un syrop de vos lumieres, pour liquifier la matiere de mes pensées.

COLOMBINE.

Ah ! liquifier des pensées ! que l'expression est galante ! le joly homme d'Apotiquaire que Monsieur Cusiffle !

ARLEQUIN.

Ah Madame, vous me seringuez des boüanges qui ne sont duës qu'à vous. Vôtre bouche est un Alambic, d'où les conceptions les plus subtiles sont quint-essentielles. Tout le Sené & la Rubarbe de ma Boutique, purgent moins mes Malades, que la vivacité de vos yeux ne corrige les humeurs acres & mordicantes d'un amour enflammé dont vous serez la Pillule purgative, puisque vôtre humeur enjoüée est un Orvietan souverain contre les accés melancoliques d'un cœur opilé de vos rares Vertus, & de vos éminentes qualitez.

COLOMBINE.

Je ne croyois pas, Monsieur Cusiffle, être un remede si souverain contre la folie : de ce train-là vous m'allez faire passer pour un Emplâtre à tous maux.

ARLEQUIN.

Heureux le Blessé à qui une pareille Emplâtre sera appliquée. Adieu, Catolicon,

de mon ame. Adieu, belle Fleur de Peſche. Je vay faire infuſer dans la terrine de mon ſouvenir les gracieux attraits dont la nature vous a pourveuë.

COLOMBINE.

Adieu, Monſieur Cuſiffle.

ARLEQUIN.

Adieu, doux Antimoine de mes inquietudes. Adieu, cher Lenitif de mes penſées.

Il ſe tourne vers le Docteur.

Que je vous ſuis obligé, Monſieur, du plaiſir que vous venez de me faire, en me permettant de parler à Colombine! Je voudrois, pour me revancher de ce bienfait, que vous euſſiez les Hemorroïdes; je vous les guerirois en vingt-quatre heures.

SCENE DERNIERE.

ARLEQUIN *en Empereur de la Lune.*

LE DOCTEUR, EULARIA, ISABELLE, COLOMBINE, & SCARAMOUCHE.

ARLEQUIN.

COmme ainſi ſoit, Docteur, que la Lune & l'amour ont été de tout tems les reſſorts principaux qui meuvent la tête

des femmes, & quelquefois aussi celles des hommes, d'où il arrive que l'amour produit souvent le Mariage, & le Mariage produit presque toûjours le Croissant, c'est ce qui m'a fait descendre de mon Empire ici-bas, pour vous demander Isabelle en mariage ; esperant sous vôtre bon plaisir d'en faire bien-tôt une pleine Lune, & ne doutant pas que par la suite de ce Mariage il n'en sorte une couvée de petits Croissans. Quel bonheur pour un Medecin, d'avoir engendré la Sultane de mon Empire !

LE DOCTEUR.

Seigneur, vôtre Hautesse a bien de la bonté de venir de si loin faire infuser des Empereurs dans ma famille. J'accepte cet honneur avec beaucoup de joye. Mais comme ma vieillesse ne me permet pas de suivre ma fille dans l'Empire de la Lune, oseray-je demander à vôtre Hautesse de quelle humeur sont ses Sujets ?

ARLEQUIN.

Mes Sujets ? Ils sont quasi sans défaut, parce qu'il n'y a que l'interêt & l'ambition qui les gouvernent.

COLOMBINE.

C'est tout comme ici.

ARLEQUIN.

Chacun tâche de s'établir du mieux

qu'il peut aux dépens d'autrui ; & la plus grande vertu dans mon Empire, c'eſt d'avoir beaucoup de bien.

LE DOCTEUR.

C'eſt tout comme ici.

ARLEQUIN.

Croiriez-vous que dans mes Etats il n'y a point de Bourreaux ?

COLOMBINE.

Comment, Seigneur, vous ne faites point punir les coupables ?

ARLEQUIN.

Malepeſte, fort ſeverement. Mais au lieu de les faire expedier en un quart d'heure dans une Place publique, je les baille à tuër aux Medecins, qui les font mourir auſſi cruellement que leurs malades.

COLOMBINE.

Quoy, Seigneur, là-haut les Medecins tuent auſſi le monde ? Monſieur, c'eſt tout comme ici.

ISABELLE.

Et dans vôtre Empire, Seigneur, y a-t-il de beaux Eſprits ?

ARLEQUIN.

C'en eſt la ſource. Il y a plus de ſoixante & dix ans que l'on travaille aprés un Dictionnaire, qui ne ſera pas encore achevé de deux ſiecles.

COLOMBINE.

C'eſt tout comme ici. Et dans vôtre Empire, Seigneur, fait-on bonne Juſtice ?

ARLEQUIN.

On l'y fait à peindre.

ISABELLE.

Et les Juges, Seigneur, ne s'y laiſſent-ils point un peu corrompre ?

ARLEQUIN.

Les Femmes, comme ailleurs, les ſollicitent. On leur fait par fois quelques préſens. Mais à cela prés, tout s'y paſſe dans l'ordre.

LE DOCTEUR.

C'eſt tout comme ici. Seigneur, dans vôtre Empire, les Maris ſont-ils commodes ?

ARLEQUIN.

La mode nous en eſt venuë preſque auſſi-tôt qu'en France. Dans ces commencemens on avoit un peu de peine à s'y accoûtumer ; mais preſentement tout le monde s'en fait honneur.

COLOMBINE.

C'eſt tout comme ici. Et les Uſuriers, Seigneurs, y font bien leurs affaires ?

ARLEQUIN.

Fy, au Diable, je ne ſouffre point de ces canailles-là. Ce ſont des Peſtes à qui on ne

fait jamais de quartier. Mais dans mes grandes Villes il y a d'honnêtes gens fort accommodez, qui prêtent sur de la vaisselle d'argent aux enfans de famille au denier quatre, quand ils ne trouvent point à placer leur argent au denier trois.

ISABELLE.

C'est tout comme ici. Et les Femmes sont-elles heureuses, Seigneur, dans vôtre Empire ?

ARLEQUIN.

Cela ne se peut pas comprendre. Ce sont elles qui manient tout l'argent, & qui font toute la dépense. Les Maris n'ont d'autre soin que de faire payer les revenus, & reparer les maisons.

COLOMBINE.

C'est tout comme ici.

ARLEQUIN.

Jamais nos Femmes ne se levent qu'aprés midy. Elles sont regulierement trois heures à leur Toilette ; ensuite elles montent en Carosse, & se font mener à la Comedie, à l'Opera, ou à la promenade. De-là elles vont souper chez quelque ami choisi. Aprés le souper on joüe, ou l'on court le Bal, selon les saisons ; & puis sur les quatre ou cinq heures aprés Minuit, les Femmes se viennent coucher dans un Appartement separé de celui du Mary ;

en telle sorte qu'un pauvre Diable d'homme est quelquefois six semaines sans rencontrer sa femme dans sa maison ; & vous le voyez courir les ruës à pied, pendant que Madame se sert du Carosse pour ses plaisirs,

TOUS *ensemble.*

C'est tout comme ici.

LE DOCTEUR *voyant entrer un homme qui vient droit à Arlequin, dit :*

Seigneur, à qui en veut cet homme-là ?

ARLEQUIN *se retourne, considere l'homme qui est grotesquement habillé, & dit au Docteur :*

Monsieur le Docteur ? n'est-ce pas-là le Valet de Carreau ?

LE DOCTEUR.

Il est habillé comme lui.

L'homme donne un papier à Arlequin sans lui rien dire, & s'en va.

ARLEQUIN *déploye le papier, le regarde, le tourne de tous les côtez, & puis dit au Docteur :*

Monsieur le Docteur, sçavez-vous lire ?

LE DOCTEUR.

Oüi, Monseigneur.

ARLEQUIN *donnant le papier au Docteur :*

Liſez donc cela, car nous autres Empereurs, nous ne nous amuſons point à lire, cela eſt trop Bourgeois pour nous,

LE DOCTEUR *aprés avoir lû tout bas, dit :*

Seigneur, c'eſt un Defy qu'on vous fait.

ARLEQUIN.

Un Defy ! Un Defy, à moy qui ſuis le Prince des Broüillards, le Roy des Crepuſcules, & l'*Imperativo modo, tempore præſenti !* Et qui ſont ces temeraires qui oſent me defier !

LE DOCTEUR.

Les trois Chevaliers du Soleil.

ARLEQUIN.

Qu'ils paroiſſent donc.

Les trois Chevaliers du Soleil entrent au ſon des Trompettes & des Tambours ; & aprés qu'ils ont fait le tour du Theâtre, un d'eux s'avance vers Arlequin, & lui dit :

Sciocco, el immaginario Imperator della Luna, i tri Cavalieri del Sole, armati di giuſtiſſimo ſdegno, ti fanno intendere, che è mera follia il pretendere in Eularia, Iſabella, e Colombina. Laſcia d'amarle, o accingiti alla difeſa.

ARLEQUIN *d'un ton fier & resolu.*

Messieurs, vous venez faire ici les Gascons, à cause que vous êtes trois, & que je suis tout seul ; mais voila le Docteur, & Scaramouche, qui vont me seconder ; & aprés cela si vous voulez, nous trois contre vous trois.

LE CHEVALIER.

Che farai ?

ARLEQUIN.

Nous joüerons une partie à la Boule.

LE CHEVALIER.

Lascia la buffonerie, e vediamo se hai tanta forza nel braccio, quanta temerità nella lingua. (Les Tambours & les Trompettes recommencerent à joüer, Arlequin, le Docteur, & Scaramouche, s'arment, se battent, & sont vaincus.

UN CHEVALIER *à Arlequin qui est à terre.*

Arrenditi, o sei morto.

ARLEQUIN.

Ah discourtois Chevalier ! tu m'as occis.

LE CHEVALIER.

Rinunzia agli amori d'Eularia, Isabella, e Colombina.

ARLEQUIN.

Rinunzio Eularia, Iſabelle, Colombine, le Chien, le Chat, les Puces, les Punaiſes, & toute la famille.

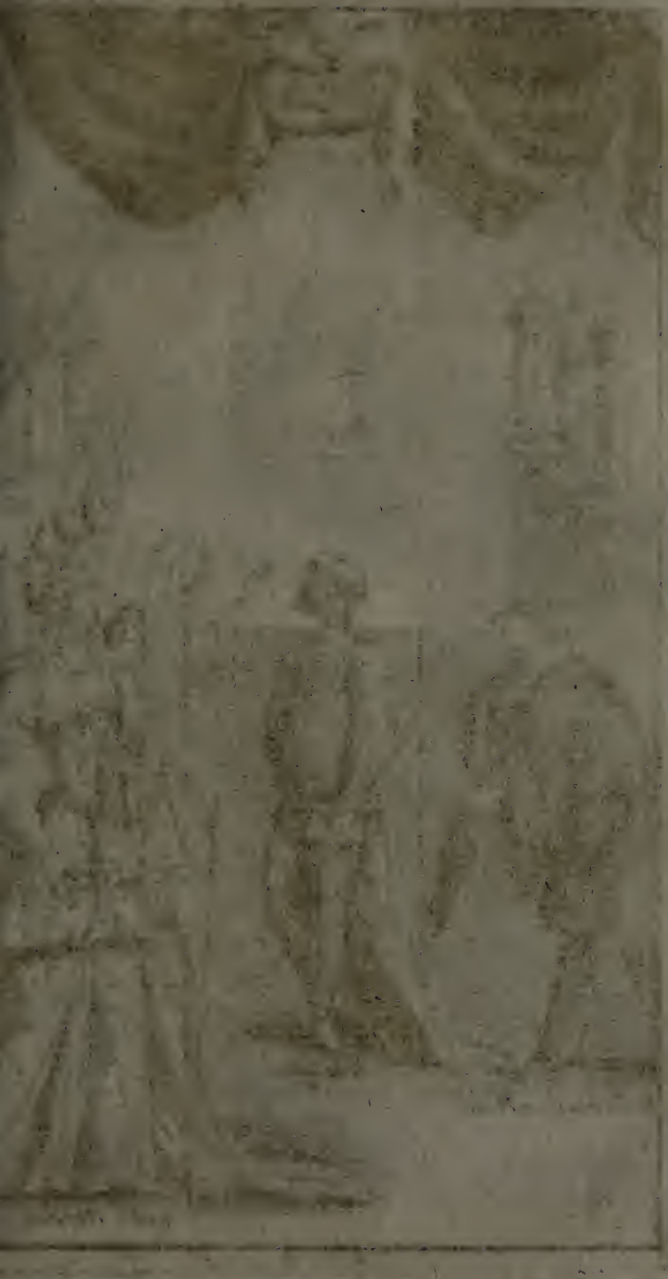
Un autre CHEVALIER *s'avance, & dit à Arlequin.*

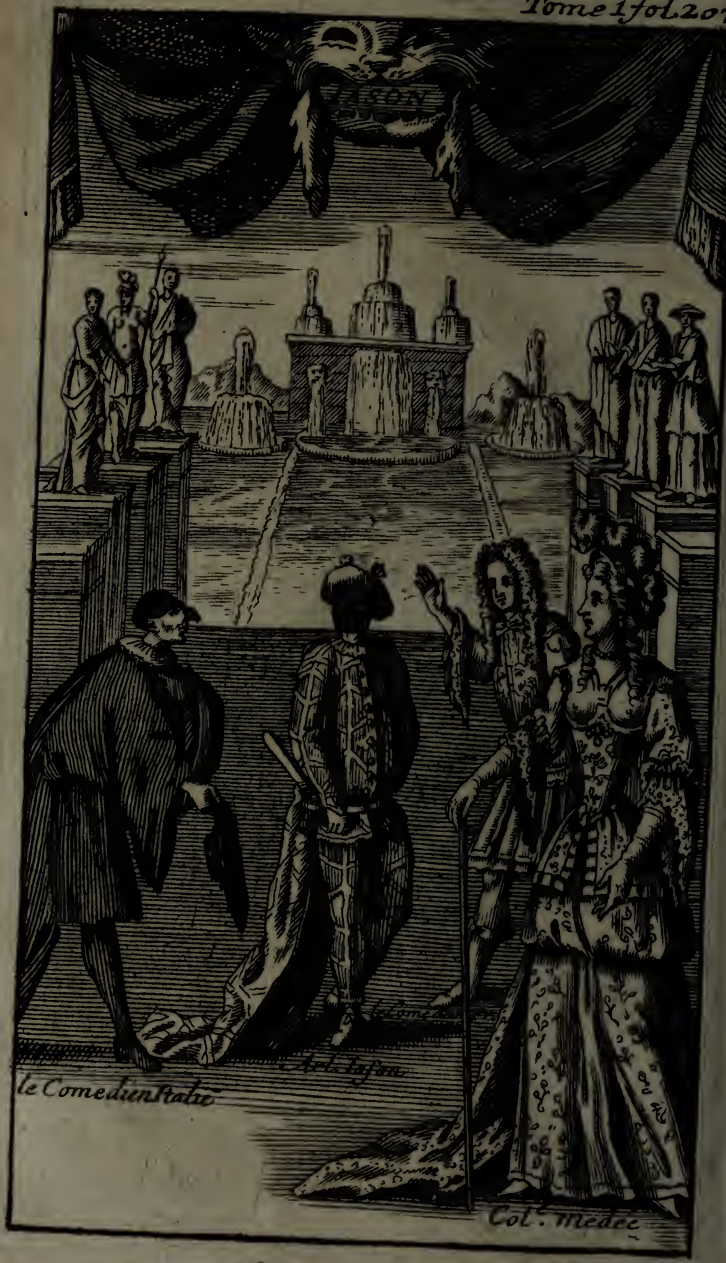
Cavalier Codardo, prendi pur Colombina, ch'a me baſta ſol l'averti vinto. (Et la Comedie finit.)

ARLEQUIN JASON, OU LA TOISON D'OR COMIQUE.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Mise au Theâtre par Monsieur D *** & representée pour la premiere fois par les Comediens Italiens du Roy dans leur Hôtel de Bourgogne, le neuviéme de Septembre 1684.




le Comedien Italie
Col.e Medee

SCENES FRANÇOISES D'ARLEQUIN JASON,

OU DE LA TOISON D'OR COMIQUE.

SCENE DE L'ENCHANTEMENT.

MEDEE *seule.*

QUoy donc ? l'orgueilleuse Ipsiphile,
Jusques sur mon paillé, jusques dans ma maison,
Viendra me dérober Jason,
Et je demeureray tranquille ?
Moy, Maîtresse passée en tout enchantement,
Qui sçait Magie noire & blanche,
Qui tiens les Diables dans ma manche,
Je ne pourray retenir un Amant ?
Moy ? Ne suis-je donc plus Medée ?
L'amour dont je suis obsedée,
M'a-t-il fait oublier ce que j'ay de pouvoir ?
Non, non, trop cruelle Rivale,
Il est tems de te faire voir
Si j'ay quelque pouvoir sur la Rive Infernale.
Rendons pour quelque-tems, Jason si contrefait,
D'esprit si lourd, & de corps si mal-fait,

Que ma Rivale le haïſſe.
Servons-nous de cet artifice :
Elle quittera ce ſejour.
Je n'auray plus d'obſtacle à ſoulager ma peine.
L'amitié des Latins n'eſt pas tout à fait vaine,
Si je ne puis par eux inſperer de l'amour,
Je puis inſpirer de la haine.
Sus donc, que tout l'Enfer ſoit ſoumis à mes vœux.
Que la Nuit, le Cahos; l'Acheron, le Tenare,
Que ces ſombres manoirs, ces Fleuvs tenebreux,
Dont le nom ſeulement eſt terrible & barbare,
Le Stix, le Phlegeton, le Leté, le Tartate,
Que tout ſente l'effort de mes charmes affreux.
Toy, Divinité ſcelerate,
Qui te mêles de cent métiers,
O Lune, que chez les Sorciers
On appelle la Triple Hecate :
Vos Eſprits puiſſans & malins,
Démons, Lares, Follets, Lemures, & Lutins,
Ramaſſez en ce jour, pour ſervir ma furie,
Vôtre plus fine Diablerie.
Et vous, Diables nouveaux, Sergens, Clercs, Procureurs,
Commiſſaires, Greffiers, alterez Picoreurs,
Vous de qui la malice énorme,
Par une adroite trahiſon,
Rend l'équité même difforme,
Faites-en autant de Jaſon.
Il eſt vray que Medée a ſur vous peu d'empire ;
Vous etes des Eſprits retifs:
Mais pourtant par certains motifs,
(*Elle fait comme ſi elle comptoit de l'argent.*)
Je me flate de vous réduire,
Je poſſede un riche Treſor.
Que la taille à Jaſon ſoit bien défigurée ;

Comme vous faites tout pour l'Or,
C'eſt pour vous la Toiſon dorée.

Ici la Statuë heroïque de Jaſon, qui eſt au milieu de la Scene, ſe change en celle d'Arlequin, dont Jaſon conſerve la forme durant toute la Piéce.

MEDEE, *aprés l'avoir conſideré ſous cette figure.*

Le voila tel que je deſire.
Mais Ipſiphile vient. Adieu, je me retire.

Ipſiphile arrive.

SCENE
SUR LES OFFICIERS.

IPSIPHILE, MEDEE.

IPSIPHILE.

AH, Madame, arrêtez, & pour me conſoler,
Voyez au moins les pleurs que vous faites couler.
Quoy? de tant de Heros dont brille la Colchide,
N'aurez-vous fait un choix que pour faire un perfide?
Car ce nouvel Amant dont vous briguez la foy,
Me l'a cent fois jurée, & ne la doit qu'à moy.
Chagrine, ſans repos, pleine d'impatience,
Laſſe, vaincuë enfin des tourmens de l'abſence,
J'ay tout abandonné pour revoir un Amant:
Et quand prête à joüir d'un bonheur ſi charmant,
Déja je m'applaudis du ſuccés de mes peines,
J'apprens que cet Amant eſt chargé d'autres chaînes.
Je le trouve inconſtant, je le voy dans vos bras.
Ah, Madame, ces fers ne vous honorent pas.
Plaignez l'égarement d'une jeune Princeſſe,
Qui ſe forme un bonheur de toute ſa tendreſſe:

Pardonnez la chaleur de ſes tranſports jaloux,
Et quittez un penchant trop indigne de vous.

MEDEE.

Ouf! cela fend le cœur. Bon Dieu, que de tendreſſe!
Helas, vous me faites pitié!
Mais pour être d'un cœur fort long-tems la maîtreſſe,
Vous en avez trop de moitié.
Vous m'avez toute l'encolure,
De venir en ces lieux chercher quelque avanture.
Mais ce n'en eſt plus la ſaiſon;
Et dans le Païs où nous ſommes,
Il n'eſt rien ſi froid que les hommes,
On n'en peut arracher ni plume ni toiſon.
On n'y fait des frais qu'en fleurettes.
De beaux diſcours, des complimens,
Des reverences fort bien faites,
De petits vers, des chanſonnettes,
Voila de quoy tous les Amans
Payent les faveurs des Coquettes.
Et même à preſent à la Cour,
On a tant d'ardeur pour la Gloire,
Qu'on ne ſonge qu'à la Victoire:
On a preſqu'oublié l'Amour.
Déja même l'on voit telle Dame forcée
A deſcendre du rang où le Sort l'a placée,
Pour avoir des ſoupirs d'un étage plus bas.
Telle en gueuſe, telle en achete,
Et ſi grande en eſt la diſette,
Qu'au mépris de tous nos appas,
Sans argent l'on n'en aura pas.
Cherchez fortune ailleurs, ſi vous me voulez croire.

IPSIPHILE.

Ah, jugez autrement de l'objet de mes feux,
Et ceſſez d'inſulter à mon ſort malheureux.

Non, Madame, mon cœur qui n'aime que la gloire
Ne cherche pour moy ici de honteuſe victoire.
Je laiſſe vôtre Cour en butte à ſes défauts :
Je la plains : mais j'aſpire à des deſſeins plus hauts.
Oüi, je cherche un Guerrier . . .

MEDEE.

Un Guerrier ? Ah Madame,
Vous tombez de fiévre en chaud mal.
Hé ne vous flatez point d'un eſpoir trop fatal :
Un Guerrier vous prendroit pour femme ?
Vous vous attendez à ſa foy !
La foy de nos Guerriers peſe moins que leurs plumes ;
Et l'on perd chez eux les coutumes
De prendre des femmes à ſoy.
Mars n'épouſa jamais la Reine de Cythere.
Ils ſuivent ſon exemple, & vivent comme lui ;
Et leur Mariage ordinaire
Se fait avec celles d'autruy.
Hé, comment un Homme de Guerre,
Qui court tous les coins de la terre,
Errant tantôt cy, tantôt là,
Pourroit-il ſe borner à ſon petit ménage ?
Il ne faut pas croire cela.
Voulez-vous qu'une Epouſe en tous lieux l'accompagne ?
Non, leur methode vaut bien mieux.
Selon le changement des lieux,
Ils ont Femme de Ville, & Femme de Campagne.
Mais ſi vôtre ardeur eſt ſi forte,
Que vous vouliez paſſer par deſſus ces égards,
Que de chagrins de toutes parts !
Vous craignez que la Gloire un peu trop ne l'emporte :
Vous courez, quoy que loin, tous les mêmes hazards ;

Vous tremblez aux faux bruits que ſans ceſſe on rapporte ;
Et puis un vilain coup, que l'on ne prévoit pas,
Viendra lui ſequeſtrer ou la cuiſſe ou le bras.
Et dans ce terrible équipage,
Quand on n'eſt plus propre aux combats
On ne l'eſt guere en mariage.
En voulez vous faire un Galant ?
C'eſt encor pis vingt fois. Pour tarir une bourſe,
Un Guerrier a toûjours un merveilleux talent,
Et de ſpertes qu'il faît la Belle eſt la reſſourte.
Aprés l'effet des petits ſoins,
Le Cavalier aura l'ame chagrine.
La Dame du chagrin veut ſçavoir l'origine.
Il voudra le cacher, on le feindra du moins.
L'Amante s'en plaint, & s'obſtine.
Alors on fait ſçavoir tous ſes petits beſoins.
On aura perdu ſon Bagage ;
Il faut refaire un Equipege ;
Peut-on voir un Amant chagrin !
Il a beſoin d'argent, on en offre à la fin.
L'Amant s'en fâche, & le refuſe :
On le fléchit tout doucement.
Il l'accepte en faiſant une fort tendre excuſe,
Et voila tout le payement.
Je vous parle peut-étre un peu trop franchement
Mais j'ay peur qu'on ne vous abuſe.

IPSIPHILE.

Hé, Madame, quittez le ſoin de mon repos.
Et me laiſſez Jaſon : cedez-moy ce Heros.
Lui ſeul me rend heureuſe, & je vous le demande.

MEDEE.

Quoy, vous me demandez Jaſon !
Voyez un peu le bel Oiſon !
Oh, la fortune n'eſt pas grande.
Vous vous coeffez d'un tel magot ?

Laid, ventru, mal bâti, petit comme un nabot ?
Je vous aurois cru plus friande.
Pourtant ſi vous l'aimez, tant mieux.
Vous allez voir paſſer ſon Triomphe en ces lieux.
S'il ſuffit pour guerir l'ardeur qui vous poſſede,
De tout mon cœur je vous le cede.

SCENE DU TRIOMPHE ET DU RECIT DU COMBAT.

LA REINE, IPSIPHILE, LYCURGUE, *& pluſieurs Dames aux Balcons, regardant Jaſon qui vient en triomphe ſur un Char ſuivi de pluſieurs Argonautes à Cheval.*

JASON *à la Reine.*

MAdame.... Madame.... Cela préſuppoſé, je vous aime. Ce Crocheteur de gloire, ce Jaſon triomphant, eſt tellement chargé d'Exploits, qu'il en fourniroit en un beſoin à tous les Sergens de la Ville. Comme les Harangues, & les Folies ne ſçauroient jamais être trop cour-

tes, cela êtant, je finis la mienne, vous priant de deſcendre ici-bas le plutôt que vous pourrez, parce que les Jàſons ne ſont pas accoûtumez de parler de bas en haut. (*Pendant que la Reine deſcend du Balcon, Arlequin deſcend de ſon Char, & tombe. Les Argonautes, qui ſont Scaramouche & Paſquariel, font faire des Courbettes à leurs Chevaux, dont Arlequin a peur. Il leur ordonne de ſe retirer, & d'aller à l'Ecurie faire manger de l'avoine à leurs Chevaux, & de ſe reſſouvenir de ne la pas manger eux-mêmes. Les Argonautes ſe retirent, & on voit arriver la Reine.*)

LA REINE.

Invito Giaſone, é grande la fama delle voſtre prodezze; ma per grande che ſia, è molto meno del vero. Sarei alquanto voglioſa, ſe non le foſſe d'incommodo, d ſapere dalla propria bocca di Giaſone il racconto dell' ultimo ſuo Combatto Navale;

Onde ferimmi già l'orecchie il grido:
Ma al racónto d'altrui poco mi fido.

JASON.

Madama, giache la voſtra Reginitudine è curioſa de ſaver el racomo del Combatto Naval, ghe farò el recit della Vittoria che hò remportà. Une Tempête horrible ayant fait danſer toute la nuit mes Vaiſſeaux, ce Bal finit *alla punto del Giorno.*

La pointe du Jour, Madame, c'eſt comme qui diroit, lorſque le Soleil *mette la teſta alla feneſtra dell' Oriente*, pour voir s'il fait jour, afin de ſe lever. Mon grand talent c'eſt de me rendre intelligible. Le Soleil donc étant levé, le Roſſignol avec ſon doux ramage, nous invite tont à fumer une Pipe de Tabac. Deux heures aprés, je découvris la Flote des Ennemis, qui étoit compoſée de trois cens Voiles, ſans les Chariots & les Fourgous. D'abord qu'ils me virent, ils ſe rangerent en bataille, en forme de Croiſſant; & moy je me rangeay en pleine Lune. Mais comme le vent m'avoit poſté prés de terre, & qu'un Fort des Ennemis qui étoit ſur une Montagne, m'incommodoit beaucoup avec ſon Canon, je détachay quatre Fregates qui monterent tête baiſſée dans le Fort, & s'en rendirent les maîtres. Le ſignal de la bataille étant donnée, la Cavalerie commença à eſcarmoucher.

LA REINE.

Come la Cavalleria ſopra il Mare ?

ARLEQUIN.

Oüi, Madame, c'étoit des Chevaux Marins que j'avois mis ſur les aîles. Les deux Flotes ſe mélerent; & ce fut pour lors, Madame, qu'il y eut beaucoup de coups de poing donnez. Le Combat fut

ſi horrible, que la Mer rouge en pâlit. Je coulay à fond dans cette occaſion ſoixante gros Vaiſſeaux, quarante Fregattes, trente-deux Flutes, & vingt-cinq Flageolets. On vint à l'abordage. Le premier homme qui entra dans mon Vaiſſeau, je lui tire un coup de piſtolet à travers le viſage, qui vous lui jette les deux meilleurs yeux hors de la tête. Tous les autres effarouchez de ce premier coup, degringolerent ſans tambour, apprehendant que je ne fiſſe des Quinze-Vingt de tout le reſte de l'Armée. Le grand Amiral tint bon : mais par bonheur un bœuf de ma ſuite, qui étoit ſur mon Vaiſſeau pour ma proviſion, effarouché du bruit du Canon, donna un coup de corne dans le ventre du grand Amiral, qui lui fit ſortir les trippes. Ma Cuiſiniere habile, ſans perdre de tems, les prit, & en fit un Boudin, que je vous apporte, Madame, *per marca della mia Vittoria.*

Un Page preſente un Baſſin à Jaſon, où ſont pluſieurs rouleaux de papier blanc en guiſe de Boudin. Jaſon prend le Baſſin, & le preſente à la Reine.

LA REINE.

Rendo infinite grazie e del preſente, e della memoria conſervata di mi. Ma atteſo

teso che tal cibo non è di mio gusto. Potrà Giasone disporne in favor d'altro soggetto. Solo d'una cosa mi dolgo, che in Heroe così famoso, in Semideo così degno, si ritrovi macchia d'infideltà, ne o d'ingratitudine. Hisifile amòvvi; o Giasone, e fu da voi corrisposta. Come dunque ora la sdegnate?

Non convienst ad Heroe gangiar di Dama.
Tropo l'Infidelta macchia la fama.

JASON.

Que voulez-vous, Madame, que je fasse d'Ipsiphyle : Est-elle capable de venir avec moy à l'Armée, de graisser mes Bottes, d'étriller mon Cheval, d'aller au fourage, de planter le Piquet, de faire boüillir la Timbale? (*Vers Ipsiphyle.*) Madame Ipsiphyle, seurement vous me scandalisez; *e posso dirve; quel che Seneca disse a Lucrezia Romana*, en pareille occasion: Mon cœur n'est pas fait pour toy, mon cœur n'est pas fait pour toy. C'est dans l'Histo're Romaine, au moins.

IPSIPHYLE *en s'en allant.*

Ha Ingrato!

JASON.

Vrayment, vrayment, j'en ay bien fait soupirer d'autres.

LICURGUE *qui eſt amoureux d'Ipſiphyle.*

In verità, Signor Giaſone, ſiete poco corteſe verſo le Dame che vi amano, ed io non comprendo come ſe no trovi che vi ſeguino ancora. Veramente un bel viſò per far innamorare!

JASON.

Qu'appellez-vous, Monſieur ? Mon viſage eſt plus beau que le vôtre ; *e quando un core foſſe di marmo, o di rocca, biſogna* qu'il ſe rende à mes attraits. J'ay un ſecret pour faire courir aprés moy toutes les Belles.

LICURGUE.

E' dunque per incanto ?

JASON.

Naturellement.

LICURGUE.

E come ?

JASON.

In queſta maniera. Je n'ay qu'à faire une viſite à une Belle, & lui plier ſa Toilette ; vous la voyez d'abord qui court aprés moy comme tous les diables. (*Licurgue en riant s'en va d'un côté, & Arlequin rentre de l'autre.*)

SCENE
DE JASON ET DE MEDE'E.

MEDE'E.

INgrat il est donc vray que certaine Inconnuë,
De ton digne minois feruë,
Vient ici tout exprés s'assurer de ta foy,
Et pretend triompher de moy,
Sans craindre les transports dont mon ame est émuë ?
Là ? ne ressens-tu pas quelque secrette horreur ?
Oses-tu commettre un tel crime ?
Sçais-tu bien ce que peut une femme en fureur,
Et Sorciere sorcierissime ?
Quoy ? tu n'as pas un brin ni d'amour ni de peur ?
Tu ne me répons rien. Veux-tu parler ?

JASON

Madame,
Pour être redoutable, il suffit d'être Femme.
Je crains plus ce nom seul que tout vôtre pouvoir,
Mais encor faut-il bien se faire un peu valoir.
Les mouvemens jaloux qu'une Rivale excite,
Font en quelque façon une fausse au merite ;
Et le cœur d'un Heros si beau, si gros, si gras,
Devoit bien vous coûter quelque peu d'embarras.

MEDE'E.

Ah, ah, j'en suis d'avis ! J'aime cet artifice.
Il faut que tes rigueurs me causent la jauniſſe ?
Prens plutôt le parti d'appaiſer mon courroux,
Si tu ne veux bien-tôt. . . .

JASON.

Ah, Madame, tout doux.
Pardonnez à Jason ce petit stratagême.

Approchez seulement pour connoître que j'aime.
Vous sentirez l'effet de toute vos beautez.
Mille soupirs pour vous sortent de tous côtez.
Daignez vous adoucir, moderez votre haine.

MEDE'E, *portant la main sur son nez.*

Toy-même, en soupirant, moderon haleine,
Fais un peu des soupirs d'une meilleure odeur.

JASON.

Helas! c'est un effet & d'amour & de peur.
Tous deux les font sortir par un chemin contraire:
Mon amour par devant, & ma peur par derriere.

MEDE'E.

Quoy? tu prétens par cet amour venteux
Eteindre ma colere, ou rallumer mes feux?
Non, je veux des preuves plus claires.
Je te veux voir pleurer auparavant.

JASON.

Mes larmes pourront donc rétablir mes affaires?
Et bien, répandons-en, elles sont necessaires.
Ah, que sçavoir pleurer est un heureux talent!
Ca cruelle, pleurons. Ta rigueur sans seconde
Vaut, pour faire pleurer, tous les oignons du monde.
Pleurons donc. Mais cherchons quelque agreable ton. (*Il pleure de differentes manieres.*)
Fy, cela ne vaut rien... encor moins... passe... Bon.
Et bien, Tigresse, as-tu quelque chose à me dire?

MEDE'E.

Oüi! tu ne pleures que pour rire.
Tiens. Pour me bien prouver que ce n'est pas un jeu,
Il faudroit te tuer un peu.

JASON.

Ne faut-il que cela? Ce n'est pas une affaire.
Ca donc, tuons-nous pour te plaire.
Que le bruit de ma mort étonne l'Univers.

Pourtant ce n'eſt gueres à la mode.
Les Amans d'apreſent ont certaine methode
De ne ſe plus tuer qu'en vers.

MEDE'E.

Non, non, c'eſt tout de bon, & je veux que tu meure.
Helas! meurs ſeulement pour un petit quart-d'heure,
Et ſois ſeur aprés d'être aimé.

JASON *prenant ſon Epée, & ſe l'appuyant au cœur du côté du pommeau.*

Tiens, c'en eſt fait: Allons, Jaſon: ferme, courage.

Medée veut l'arrêter, pour lui faire prendre l'épée du côté de la pointe.

Non, laiſſez-moy, pendant que je ſuis animé.

MEDE'E *lui ôtant ſon épée, & la lui redonnant par la pointe.*

Attens, tiens, c'eſt par là. Tu n'en ſçais pas l'uſage.

JASON.

Excuſez mon apprentiſſage.
Je n'y ſuis pas encore accoutumé.

MEDE'E.

Vîte, dépêche, toſt.

JASON.

Oh, ne vous en déplaiſe,
Laiſſez les gens ſe tuer à leur aiſe.

MEDE'E *en riant.*

Ha, ha, ha, ha!

JASON.

Tu ris? Tais-toy donc, ſi tu veux;
Il faut, pour ſe tuer, un peu de ſerieux.
Allons, la choſe eſt reſoluë.
Sans barguigner, c'en eſt fait, je me tuë.
Là, fort, zeſte. (*Il fait gliſſer la pointe de l'épée entre ſes jambes, & tombe deſſus, comme s'il s'étoit percé.*

MEDE'E.

Vraiment, je croy qu'il a raiſon,
Etes-vous mort, Monſieur Jaſon ?
Dieux ! qu'ay-je fait ? quelle diſgrace ?
Cher Jaſon, es-tu mort ?

JASON.

Mort, s'il en fut jamais.

MEDE'E.

Helas ! reviens que je t'embraſſe.
Pardonne-moy. Reviens, je t'en prie.

JASON.

Oh, de grace ;
Laiſſez vivre les morts en paix.

MEDE'E.

Ciel ! quelle fatale avanture !
Oüi, je confeſſe que j'ay tort.
Je t'aime.

JASON.

Aſſurément ?

MEDE'E.

Reviens. Je te le jure.

JASON.

Hé bien, ceſſons donc d'être mort.
Or ſus, je veux que l'on me flatte.

MEDE'E.

Oüi, je t'aime, mon Cœur.

JASON.

Bien fort ?

MEDE'E.

Bien fort.

JASON.

Qu'on me donne la patte.
Amans qui vous plaignez, j'ay trouvé vôtre fait.
Tuez-vous. Rien n'eſt tel pour fléchir une ingrate.
Mais tuez-vous comme j'ay fait.

SCENE
DE JASON, DE MEDE'E, & d'IPSIPHILE qui ſurvient.

MEDE'E.

SI bien donc qu'à la fin, indomptable Jaſon,
Vous croirez, à ma barbe, emporter la Toiſon ?
Et déja vôtre bras, en dépit de mes charmes,
Croit vaincre les Taureaux, les Dragons, les Gendarmes ?
Mais c'eſt à mon avis être bien effronté.
Tu ne t'es pas encore aſſez bien conſulté.
Non, mon Cher, défais-toy de tant de confiance.
Jaſon ſe trouvera plus poltron qu'il ne penſe.

JASON.

Madame, je l'auray malgré vous & vos dents,
Ce ſera mon bijou. J'en ay fait des ſermens.
Quoy que vôtre riguenr me gourmande & m'accable,
Je n'en démondray pas, ventrebleu, pour un diable,
Allons, j'en veux découdre.

MEDE'E.

Ah Jaſon, mon mignon!

JASON.

Laiſſez-moy.

MEDE'E.

Je t'en prie.

JASON.

Oh non, vous dis-je, non;

IPSIPHILE *ſurvenant & arrêtant Jaſon par le bras*

Doux objet de mes vœux.

JASON *ſurpris de ſe voir entre Iſiphile & Medée.*

Qu'entens-je ? áh je m'engage !
Ca, mon cœur, tenons bon : allons, prenons courage,
Evitons de ces yeux la cruelle douceur.
Au meurtre, on m'aſſaſſine, au voleur, áu voleur
Plus fendant qu'un Gaſcon, & plus vaillant qu'un Suiſſe :
Je feray des Taureaux & boudin & ſauciſſe.
Quel dégât ! quel horreur, lors que mon coutelas
Va fendre ces Coquins comme des échalas !
Lors que bouleverſant barrieres, paliſſades ;
Je vais faire aux Dragons cornes & petarades !
Lors que pulveriſant les plus vaillans Heros,
Je feray du tabac des cendres de leurs os !
Lors qu'on ne verra plus que côtes enfoncées,
Que gigants décharnez, qu'échines fracaſſées !
Quel haricot morbleu de jambes & de bras !
Et que mes coups de poing vont cauſer de trépas !
Ma colere animant mes deux bras homicides,
Va faire de Colcos un Hôtel d'Invalides.
Par la mort, par la ſang, j'y perdray mon Latin,
Ou j'auray la Toiſon. C'eſt l'ordre du Deſtin.
Je me mocque des rats.

MEDE'E.

Tu ne crains point mes charmes ?

IPSIPHILE.

Ah Jaſon, arrêtez, voyez couler mes larmes.
Rendez-moy vôtre cœur, ou je meurs de ſoucy.
J'en eſpere une part.

MEDE'E.

J'en eſpere une auſſi. Explique-toy, Jaſon, regle nôtre fortune.

JASON.

Comment? vous en voulez une part à chacune?
Vous prenez donc mon cœur pour un Gâteau des Rois?
Oh non pas, s'il vous plaît: C'eſt pour une autre fois.

IPSIPHILE.

Dans quel funeſte état ma fortune eſt reduite!
Je ſuis un inconſtant, qui me fuit, qui m'évite.
Laiſſe aller la Toiſon, & me rends ton amour,
Jaſon, ou ton départ me va priver du jour.

JASON.

Hé bien ſoit, archiſoit: quelque choſe qu'on faſſe,
La Toiſon, malgré vous, appartient à ma race.

MEDE'E *à part.*

Pour rallumer ſa flamme, & ſoulager mon cœur,
Tâchons de ramener l'Ingrat par la douceur.
haut Jaſon, change d'avis, aime-moy, je t'en prie.
Je ſuis jeune, paſſable, & peut-être jolie.
Je veux être à tes vœux plus douce qu'un mouton,
Et tu peux me gagner, ſans combattre un Dragon.
Songe bien qu'un Dragon a peu de complaiſance:
Qu'étant ſi gros, ſi gras, de ſi tendre apparence,
Tu te verras croqué de quatre coups de dents.
Aime-moy. Tu le peux, ſans craindre d'accidents.
Qu'en dis-tu, mon Amour?

JASON.

Je fremis, je friſſonne,
A droite, à gauche, hélas! l'amitié me talonne.
Je ſens remplir d'amour le creux de mon cerveau.
Mon jabot eſt gonflé, je creve dans ma peau.

On m'a deſarſonné : le grand Diable s'en mêle ;
Et mon cœur contre lui ne bat plus que d'une aîle.
Ouf ! ah, je n'en puis plus. La Toiſon, ſes beaux yeux,
Mes exploits, mon honneur, mes plaiſirs ; ah, grands Dieux !
De mes perplexitez la machine flottante ;
Cà, là, du Nord au Sud la victoire éclatante,
Parmi tant de lauriers, la gloire, ſes appas,
Car.. d'autant... oüi..: d'ailleurs... je puis..; je ne puis pas.
De mes affreux malheurs la Tragi-comedie...
Vous voyez bien par là que j'aime à la folie.
Je rengaîne mon fier, & quitte mon courroux.
Coupez, taillez, rognez, me voila tout à vous,
Je ſuis à vos deſirs entiérement conforme.

MEDE'E.

Je triomphe.

IPSIPHILE.

Ah l'ingrat !

JASON.

Attendez-moy ſous l'Orme,

SCENE DES ITEM.

MEDE'E, JASON.

MEDE'E *tenant la Toiſon d'Or, & fuyant devant lui.*

NOn tu ne l'auras pas ; non, te dis-je tu ne l'auras pas.

JASON.

Ah Medée, ſans rancune.

MEDE'E.

A moins que tu ne m'épouſes, point de Toiſon.

JASON.

Quoy, tu te rebelles contre mon bras Dragonicide, Taureaunicide, Gendarmicide, & autres choſes en idée ? Ne ſuffit-il pas que j'aye gagné la Toiſon, pour.....

MEDE'E.

Point de quartier ſans la Nôce. Il faut paſſer par là, ou par la fenêtre. Ce n'eſt pas ici le tems de barguigner : Me veux-tu, ne me veux-tu pas ?

JASON.

Puiſque tu en es logée là, il vaut autant

ſauter le bâton. Mais comme le marché eſt un peu longuet, il eſt bon de ſçavoir à peu prés tes allures,& de quel bois tu prétens te chauffer : ça marchandons ric à ric. Chacun y eſt pour ſon compte, une fois.

MEDE'E.

Oh de bon cœur. Explique ta chance.

JASON.

Item, il ne faut pas te mettre ſur le pied des Femmes d'aujourd'hui ; & tu comptes ſans ton Hôte, ſi tu me prens pour un Surtout de galanterie. Item, point de Brocard : de Brocard d'or, s'entend. Item, jamais de Crêtes. Tous ces tas de Rubans qui parent la tête des Femmes, gâtent ſouvent la tête des Maris.

MEDE'E.

Ce n'eſt pas mal debuter. Et bien, aprés ?

JASON.

Item, point de grands Laquais. Car tous les grands Laquais de Madame, ſont d'une dangereuſe ſuite pour Monſieur.

MEDE'E.

Courage.

JASON.

Item, point de Matelotte au moulin de Javelle.... Tu ris. Tais-toy donc. Diable, ce n'eſt pas toûjours le Poiſſon qui mene les gens en ce Païs-là. Item, point de promenades ſans moy. point de repas,

clandeſtins: point de fricaſſées à Boulogne, aux Pelerins, au grand Turc, & à mille autres endroits où les amis du Mari tâchent à devenir les amis de la Femme. Franchement les Femmes qui vont au Cabaret, n'y vont point pour des prunes.

MEDE'E.

Eſt-ce qu'on n'oſeroit manger un morceau avec ſes amis ?

JASON.

Mon Dieu ! ces ſortes de morceaux-là ſont toûjours indigeſtes ; & le plus ſûr, c'eſt de revenir manger chez ſoy aux heures Bourgeoiſes. Item, point d'accointance avec les gens de Robe.

MEDE'E.

Comment ; les gens de Robe t'effarouchent ? Je te l'aurois pardonné quand on les prenoit pour des Meſtres de Camp, & qu'ils portoient des Epées, des Cravattes, & des Ringraves. Mais preſentement qu'on les a fixez au Rabat & au Manteau ; ma foy des gens en cet équipage-là n'appetiſſent gueres les Femmes.

JASON.

Item. . . .

MEDE'E.

Encore ?

JASON.

Diable, c'eſt un grand Item, celui-ci,

Point de cotterie, point de commerce, point de frequentation avec les gens d'affaires.

MEDE'E.

Tu ne veux donc voir que des gueux !

JASON.

Je ne veux point connoître des gens qui amorcent les Femmes avec l'argent, & qui offrent à point nommé tout ce que les Maris refuſent. Malepeſte, de quelque âge que ſoit un Financier, il eſt plus dangereux que quinze hommes d'épée.

MEDE'E.

Quoy ? tu prendrois de l'ombrage d'un homme d'affaires ? Tu ne ſçais donc pas que ce ſont des duppes Bannales que les Femmes amuſent avec des Cartes, & qui ne ſe font de merite & de reputation auprés d'elles, qu'à proportion de l'argent qu'ils perdent au jeu ?

JASON.

Tant pis.

MEDE'E.

Tant mieux.

JASON.

Tant pis, vous dis-je. Diable, rien n'eſt plus pernicieux pour le repos du ménage, qu'un homme qui a de l'argent à perdre. On commence d'abord par être de moitié avec une jeune Femme. Si elle perd, on paye pour elle : quand elle gagne elle em-

poche tout ; & ce ſeroit un grand miracle, ſi ces Meſſieurs étoient long-tems de moitié avec la Femme, ſans être auſſi de moitié avec le Mary.

MEDE'E.

Or ſus, je m'en vais faire des Item à mon tour.

JASON.

A ton aiſe.

MEDE'E.

Item, point de défiance. Car de l'air dont je te vois, tu ſerois jaloux comme un Italien.

JASON.

Ma foy, c'eſt un mal bien univerſel.

MEDE'E.

Item, point de jolies Servantes. Cela tire à conſequence, &....

JASON.

Mais....

MEDE'E.

Point de mais là-deſſus. Item, jamais d'ivrognerie, jamais de Cormier, jamais d'Alliance, ny de bons Enfans.

JASON.

Il faut donc crever de ſoif pour t'épouſer ?

MEDE'E.

Point du tout. Amene tes connoiſſances chez nous. L'ordinaire ſera bien petit, s'il

n'y a dequoy regaler deux ou trois de tes amis. Tu ſonges ? prends ton parti. Tu as fais tes conditions : voila les miennes. A ce prix, je ſuis à toy avec la Toiſon.

JASON.

Marché fait. Touche là ; je te veux apprendre une nouvelle. La Reine a marié Ipſiphile à Licurgue. Ainſi nous allons être tous contens. Or ſus, quand partirons-nous pour aller en Grece.

MEDE'E.

Doucement. On ne ſe met point en chemin le jour de ſes Nôces. Avant que de partir, je te veux donner un plat de mon métier. (*Ici Medée frappe la terre de ſa Baguette. Le Theatre s'ouvre & repreſente un Jardin avec des Caſcades magnifiques, & quantité de figures ſur des piedeſtaux dorez.*)

JASON.

Diable ! voila une belle Magie, celle-là !

MEDE'E.

Tu vois, Jaſon, que je mets tout en uſage pour te plaire, & que je n'ay pas toûjours des Diables à ma queue. Quoy que Magicienne, j'entens raiſon, oüi, quand il le faut.

JASON.

Malepeſte, le beau debut ! Sans vous

offenſer, prenez un peu vôtre Baguette, & nous montrez toutes vos raretez piece à piece.

MEDE'E.

Il n'eſt rien que je ne faſſe pour te divertir ; à condition que tu me traiteras en honnête Femme, au moins.

JASON.

Oh, cela s'en va ſans dire.

MEDE'E.

Tout ce que tu vois là de ſtatuës, ce ſont des gens que j'ay changez en pierre, pour m'avoir fâchée.

JASON.

Ouf ! ſur ce pied-là je n'ay qu'à charrier droit.

MEDE'E.

Vois-tu ce viſage couleur de pain d'épice ? C'eſt un Medecin qui ſaignoit dans le Pourpre, & qui m'ordonnoit l'Emetique pour un mal de Dents.

JASON.

Fy, au Diable ! il falloit donc que ce fût quelque ignorant ?

MEDE'E.

Bon ! Eſt-ce qu'il y en a d'autres ?

JASON.

Et ce Haut-de-Chauſſe à la Candale ?

MEDE'E.

C'eſt un homme à la mode.

JASON.

Comment, un homme à la mode ? Un bon Mary ?

MEDE'E.

Non, un Banqueroutier, qui m'a emporté cinquante mille francs.

JASON.

Hé pourquoy tourmenter une ſi louable Profeſſion ? Il n'y a plus que ce Métier-là de ſûr pour faire fortune. Tout franc, vous n'avez point de conſcience. Et ce grand Chapeau, ma Mie, quel mal vous a-t-il fait ?

MEDE'E.

Le mal que peut faire un Comédien Italien. Il m'a renduë malade, à force de me faire rire.

JASON.

Comment appellez-vous ce Marouſle-là ?

MEDE'E.

C'eſt le Docteur Balouard.

JASON.

Quoy, c'eſt là le Docteur des Italiens ? Le plaiſant Bouffon ! N'eſt-ce point auſſi que vous le châtiez pour s'être mêlé de parler François : Heu, hou, j'ay oüi ramager quelque choſe là-deſſus, Et ce Vertugadin, par où vous a-t-il fâchée ?

MEDE'E.

Par où ? Il en eſt quitte à bon marché.

JASON.

Comment donc ?

MEDE'E.

C'eſt un Comedien de Campagne, qui m'a ennuyée avec ſes grands rolles.

JASON.

Oh pour celui-là, mon cœur, je vous demande quartier. Comment Diable ! un Comedien de Campagne. Je m'en ſuis mêlé autrefois. Hé, ce ſont de ſi bonnes gens, qui joüent de ſi belles choſes ! Ma foy, vous lui ferez grace en faveur de nôtre mariage. Petrifier de grands Acteurs ! Encore pour ces Farceurs d'Italiens, patience: Mais un Comedien de campagne. ho, cela eſt contre les bonnes mœurs.

MEDE'E.

D'où vient que tu t'intereſſes tant pour eux ?

JASON.

Et mais, c'eſt que ce ſont d'habiles gens qui charment tout le monde, & qu'on ne ſçauroit entendre ſans admiration.

MEDE'E.

Puiſque tu les aimes, à ta priere je lui fais grace, & à l'autre auſſi.

JASON.

Pour ce Tabarin là, au moins je n'y prens point de part.

MEDE'E.

Oh, il faut que l'amniſtie ſoit generale,

JASON.

Et fy ! vous mocquez-vous de faire grace à des Italiens ? ce ſont des Miſerables qui amuſent toute une Ville, montez ſur des Treteaux & trois Planches, & qui ont l'effronterie de copier le Carrouzel avec un Cheval d'oſier, & quatre bougies allumées au bout d'une Baguette.

SCENE DES COMEDIENS.

Ici les deux Comediens François & Italien, qui êtoient petrifiez, deſcendent de leurs piedeſtaux.

LE COMEDIEN FRANÇOIS, *faiſant pluſieurs reverences à Jaſon.*

SEigneur. . . .

JASON.

Ah, tréve de Seigneur ! je ſuis l'antipode de la ceremonie.

L'ITALIEN.

Signor, la voſtra bonta.

JASON.

Quoy ! les Italiens ſe mêlent auſſi de complimenter ?

LE FRANÇOIS.

Magnanime Seigneur, à qui je dois la vie...

JASON.

Ne vous ay-je pas dit que la ceremonie... Tenez. Pour tous remercimens, donnez-moy cinq ou ſix de ces Vers pompeux délayez dans le bons ſens. & que l'ame ſavoure comme un précis de raiſon. Et... là.... de ces Vers.... enfin de ces beaux Vers qui nous mettent en reputation.

L'ITALIEN.

Signore, ſe Voſignoria vole, ancora io le dirò de' gran verſi.

JASON.

Vous, de grands Vers ? Vous êtes des plaiſans fallots ! C'eſt bien à vous, ma foy, à debiter de bonnes choſes ! à moins que ce ne ſoit pour les eſtropier, ou les rendre ridicules. Je ne ſçay ſi ma memoire me trompe ; mais je penſe avoir leu quelque part dans une Gazette de Hollande, qu'un certain mauvais Plaiſant de vôtre Troupe, nommé Artir.... Arpir.... Arquir....

L'ITALIEN.

Arlichino.

JASON.

Juſtement, Arlequin. On dit que cet

Animal-là s'eſt mêlé dans je ne ſçay quelle farce, de tourner en ridicule un Empereur Romain nommé Titus. C'eſt bien à lui, ma foy, de berner un homme de cette qualité-là ! Voyez, je vous prie, le bel employ, de railler Berenice, qui a fait pleurer toute la France, & qui fera rire doreſnavant les Halles & la Friperie ! Voila de ces ſortes de choſes qui font ſaigner le cœur. (*Au Comedien François.*) A propos, Monſieur, revenons à ces beaux Vers François, je vous prie.

LE FRANÇOIS *declamant.*

Du grand flambeau des Cieux la clarté vagabonde....

JASON.

Ah, que cela debute bien ! Du grand flambeau des Cieux !

Aprés, Monſieur, aprés ?

LE FRANÇOIS.

Du Grand flambeau des Cieux la clarté vagabonde,
De ſes rayons dorez perçoit l'émail de l'onde....

JASON.

Il n'y a point là de verbiage. Ce ſont des choſes & des meilleures.

LE FRANÇOIS.

Du convexe azuré, lançant ſes premiers traits,

Peignit les flots errans de ſes brillans attraits.

JASON.

Ah jernie ! Voila ce qu'on appelle des Vers ! (*vers l'Italien.*) Que dites-vous à cela, vous autres Bâteleurs ?

LE FRANÇOIS.

Lors que la foudroyante & terrible Hypolite,
Reine du Thermedon, redoutable au Cocite....

JASON.

Il y a bien du beau là-dedans !

LE FRANÇOIS.

Faiſoit trembler l'Affrique, & le Pole des Cieux,
En jettant la frayeur juſqu'au Trône des Dieux.

JASON.

Cette moelle de Vers !

LE FRANÇOIS.

Sa Nephretique ardeur, malgré tous les obſtacles
Enfantoit par ſes coups l'horiſon des miracles.

JASON.

Ah morbleu, il n'y a pas moyen de tenir là contre. *Enfantoit par ſes coups l'horiſon des miracles !* Avec ces grands Vers là, on creve de monde chez vous ?

LE FRANÇOIS.

Nous n'avons pas une ame ; & il ſemble....

JASON.

Quoy, le ſerieux ne vous amene pas toute la France ?

LE FRANÇOIS.

Oh que non, Monſeigneur, ; on fuit tous les endroits où l'on parle raiſon.

JASON.

Hé bien, ſi le ſerieux ennuye le monde, que ne joüez-vous des pieces Comiques ? Il y a aſſez de gens qui ne cherchent qu'à rire.

LE FRANÇOIS.

Helas ! nous ne repreſentons autre choſe.

JASON.

Oüi, mais, ce ſont peut-être de vieilles pieces ?

LE FRANÇOIS.

Pardonnez-moy, Seigneur, nous ne mettons que des nouveautez ſur le Theâtre.

JASON.

Et avec cela ?

LE FRANÇOIS.

Et avec tout cela, nous ne gagnons rien.

JASON.

Vous ne joüez donc que pour l'honneur ?

LE

LE FRANÇOIS.

Nous ne joüons que pour nous tenir en haleine.

JASON.

Quel dommage !

LE FRANÇOIS.

Nous ne faisons plus rien depuis que les Italiens ont donné Protée, le Banqueroutier, l'Empereur dans la Lune. ...

JASON.

Et fy ! ce ne sont que des Farces & des Enfilades de Quolibets.

LE FRANÇOIS.

Et avec ces Farces & ces Enfilades de Quolibets, ils attirent tout le monde chez eux ; & ils n'ont point de place pour les Femmes. ...

JASON.

Quoy, les femmes vont voir les Italiens ! Oh, il faut que je prie Medée de petrifier ces canailles-là.

LE FRANÇOIS.

Helas, Seigneur, quand ils seroient de pierre, je crois qu'ils feroient encore rire.

JASON.

Les femmes les vont voir ! *O tempora ! ô mores !*

MEDE'E.

Vrayment, vrayment, c'est bien dans un jour de nôces qu'il faut parler Latin,

Ça, ça, ſongeons à terminer la Fête par un diverſiſſement de ma façon. Or ſus, aprés avoir animé des Statuës, je vais animer des Caſcades. (*Icy Medée frappe de ſa Baguette, les Caſcades joüent, & toutes les autres Statuës deſcendent de leurs Piédeſtaux, & forment une entrée de Ballet. On y parodie la Chaconne d'Amadis. Arlequin y danſe, & contrefait Monſieur Pecour.*

C'eſt celui qui compoſe les Ballets à l'Opera. Il a été le plus leger Danſeur de ſon tems, & perſonne ne lui a jamais diſputé le bon air, la viteſſe de la jambe, la diverſité des pas, & la juſteſſe de l'oreille. Il eſt d'une imagination prodigieuſe pour l'invention, & il n'y a point de caractere qu'il ne rende ſenſible.

Tout ce qui ſuit ſe chante ſur l'air de la Chaconne.

MEDE'E.

Le burleſque Jaſon
A conquis la Toiſon.
Il eſt tout fier de cette victoire:
Tout retentit du bruit de ſa gloire:
Mais le plus grand de ſes Exploits,
C'eſt de parler François.

LE CHOEUR *repete:*

Mais le plus grand de ſes Exploits, *&c.*

Ce qui donna lieu à ces deux derniers vers,

ce fut que les Comediens François s'étoient plaints au Roy, il n'y avoit pas long-tems, de ce que les Comediens Italiens parloient François dans leurs Piéces, & que le Roy leur avoit répondu : Parlez Italien, vous autres.

JASON.

Brave, & charmant,
J'étois seur de vaincre & plaire :
Guerrier, Amant,
J'ay de quoy me satisfaire ;
Et Medée à son tour
Me va faire la Cour.

MEDE'E.

Lorsque pour toy je fais voir ma puissance,
Ton traître cœur est sans reconnoissance :
Mais souviens-toy
Que c'est de moy
Que tu dois attendre la loy.

On danse.

MEDE'E *aprés qu'on a dansé.*

S'il songeoit un moment à me plaire,
Je n'aurois plus pour lui de colere.
Je veux à mes genoux l'entendre soupirer.
Ou le Diable à la fin pourra bien s'en mêler.

JASON.

Afin de l'appaiser,
Il faudra l'épouser.

On danse.

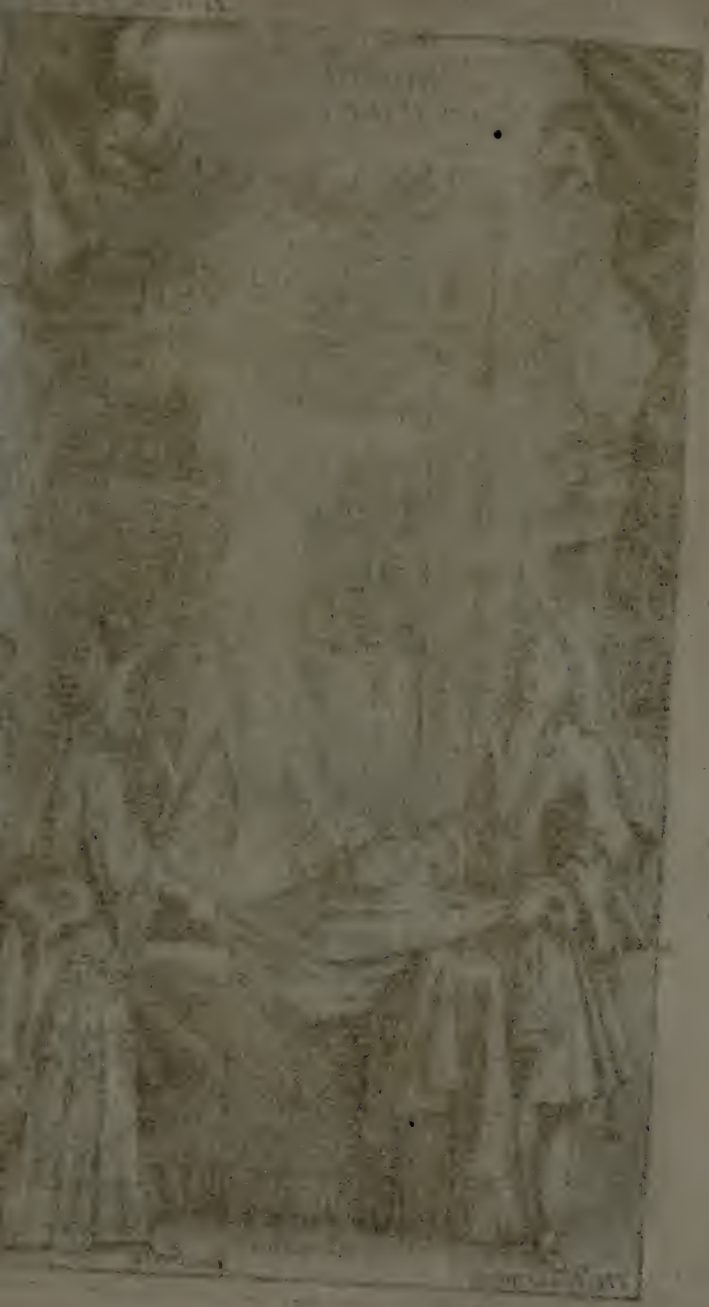
MEDE'E.

Si l'on prend tant de plaiſir
A voir ce Mariage ;
Jaſon & Medée en auront tout l'avantage ;
Et ſuivant leur deſir,
S'ils font rire aujourd'hui,
Ils pourront à leur tour rire aux dépens d'autrui.

ARLEQUIN CHEVALIER DU SOLEIL.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Mise au Theâtre par Monsieur D*** & representée pour la premiere fois par les Comediens Italiens du Roy dans leur Hôtel de Bourgogne, le vingt-sixiéme jour de Fevrier 1685.



ARLEQUIN
CHEVALIER DU SOLEIL
M.r Galonnier
Colombine
Isabelle

SCENES FRANÇOISES D'ARLEQUIN CHEVALIER DU SOLEIL.

SCENE D'ARLEQUIN ET DE PASQUARIEL.

CEtte Scene n'auroit point été imprimée, si d'autres que moy ne l'avoient déja donnée au Public toute tronquée. C'est une de ces Scenes Italiennes, dont le merite est inseparable de l'action. Vous en allez juger vous-même.

PASQUARIEL *voyant Arleguin embaraſſé de trouver une bonne profession pour vivre, lui dit :*

Fais toy Medecin. Si la Fortune te rit, tu seras bien-tôt riche. C'est un mêtier des plus lucratifs. Vois le Docteur, combien il gagne depuis qu'il est en vogue pour la Goute. Il a amaſſé plus de deux

cent mille francs ; & ſi il n'en ſçait pas plus que toy.

ARLEQUIN.

Il faut donc qu'il en ſçache bien peu, car je n'en ſçay rien.

PASQUARIEL.

Cela ne t'empêchera pas d'être habile Medecin.

ARLEQUIN.

Parbleu, tu te mocques ! Je ne ſçay ni lire ni écrire.

PASQUARIEL.

N'importe, te dis-je. Ce n'eſt pas la ſcience qui fait le Medecin heureux. C'eſt l'effronterie & le jargon.

ARLEQUIN.

Si cela eſt, j'auray bien-tôt caroſſe. Je ſuis effronté comme un Diable ; & pour le jargon, le plus ſouvent je ne m'entends pas moy-même. Mais encore faudroit-il ſçavoir les manieres dont les Medecins en uſent ; & comment eſt-ce qu'ils font avec leurs malades.

PASQUARIEL.

Je m'en vas te montrer tout cela dans le moment. On commence par avoir une Mule, & on ſe promene deſſus par tout Paris. D'abord un homme vient, qui dit : Monſieur le Medecin, je vous prie de venir juſques chez mon Parent qui eſt

malade.... Volontiers Monsieur. L'homme marche devant, & le Medecin le suit sur sa Mule. (*Icy Pasquariel contrefait l'homme qui marche, & dit à Arlequin qui le suit en trottant :* Que faites vous là ?)

ARLEQUIN.

Je fais la Mule.

PASQUARIEL.

On arrive au logis du Malade. L'homme frappe ; on vient ouvrir ; le Medecin descend de dessus sa Mule, & ils montent tous deux l'Escalier.

ARLEQUIN.

Et la Mule, monte-t-elle aussi l'Escalier ?

PASQUARIEL.

Hé non, la Mule reste à la porte. C'est l'Homme & le Medecin qui montent l'Escalier. Les voila dans l'Antichambre du Malade. L'homme dit au Medecin : Suivez-moy, Monsieur, je vais voir si mon Parent dort. (*Icy Pasquariel fait semblant de marcher fort doucement, allonge un bras, & fait comme s'il ouvroit le rideau du lit.*)

ARLEQUIN.

D'où vient que vous marchez si doucement ?

PASQUARIEL.

C'est à cause du Malade. Nous voila

dans sa Chambre, & tout auprés de son Lit.

ARLEQUIN.

Auprés de son lit ? Prenez donc garde de renverser le pot de Chambre.

PASQUARIEL.

Monsieur, le Malade ne dort point, vous pouvez vous approcher. Aussi-tôt le Medecin se met sur le Fauteuil auprés du Lit, & dit au Malade : Montrez-moy vôtre langue. *(Pasquariel tire la langue contrefaisant le Malade, & dit :* Ah, Monsieur, je suis bien mal.)

ARLEQUIN *voyant cela.*

Ah la vilaine maladie !

PASQUARIEL.

Voila une langue bien seiche, & bien échauffée.

ARLEQUIN.

Il faut la faire mettre à la Glace.

PASQUARIEL.

Voyons le poux ? *(Il fait comme s'il tâtoit le poux au malade.*) Voila un poux qui va diablement vîte.

ARLEQUIN.

Cela me surprend, car d'ordinaire les poux vont bien doucement.

PASQUARIEL.

Tâtons le ventre: *(Il fait semblant de tâter le ventre.*) Voila un yentre bien dur.

ARLEQUIN.

Il a peut-être avalé du fer.

PASQUARIEL.

Vîte, qu'on m'apporte les matieres ?

ARLEQUIN.

Et quelles matieres, Monsieur ?

PASQUARIEL.

Les matieres du Malade ; ne sçavez-vous pas ?

ARLEQUIN.

Ah, oüi, oüi. (*Arlequin s'éloigne, & puis revient, tenant son petit Chapeau sur une main, en guise d'un Bassin, & ayant son autre main devant le nez.*) Tenez Monsieur, voila les matieres.

PASQUARIEL *feignant de regarder dans le Bassin.*

Les matieres sont loüables.

ARLEQUIN.

Voila de belles matieres à loüer, vrayment !

PASQUARIEL.

Qu'on me donne du papier, une plume, & de l'encre. (*Il fait comme s'il écrivoit.*) Recipe ce soir un Lavement, demain matin une Saignée, & demain au Soir une Medecine. (*Tout ceci se figure par Pasquariel, comme si on donnoit veritablement un Lavement, si on faisoit une Saignée, & qu'on avalât une Medecine.*)

Aprés on prend congé du Malade, & on s'en va en disant : Monsieur, demain je viendray vous voir à pareille heure, & j'espere dans peu vous tirer tout-à-fait d'affaire. Aussi-tôt l'Homme qui vous a introduit vous reconduit, & vous met dans la main un demi-Loüis d'or. Vous remontez sur vôtre Mule, & vous vous en allez.

ARLEQUIN.

Je trouve cela fort aisé. Il n'y a qu'une chose qui m'embarasse.

PASQUARIEL.

Et quoy ?

ARLEQUIN.

C'est de connoître le poux. Je ne suis point stilé à cela, je ne pourray jamais deviner quand il y aura de la fiévre.

PASQUARIEL.

Je m'en vais te l'apprendre. Quand le poux est égal, c'est-à-dire qu'il fait, tac, tac, tac, il n'y a point de fiévre. Mais quand il est interrompu, & qu'il va vîte, en faisant ti, ta, ta ; ti, ta, ta ; ti, ta, ta, il y a de la fiévre.

ARLEQUIN.

Voila qui est joly, tac, tac, tac, point de fiévre, ti, ta, ta ; ti, ta, ta ; ti, ta, ta, de la fiévre : La fiévre fait comme un Cheval quand il galoppe, ti, ta, ta. . . .

PASQUARIEL.

Te voila auſſi ſçavant que les Maîtres, allons nous-en.

ARLEQUIN *en s'en allant.*

Ti, ta, ta; ti, ta, ta. Je ſuis pour le tî, ta, ta.

SCENE

SUR LES GARÇONS MARCHANDS.

ISABELLE, COLOMBINE.

COLOMBINE.

AVez-vous veu les habits que vous apportoit la Revendeuſe? Il y en a un que vous aurez à bon compte.

ISABELLE.

Moy, prendre le reſte d'un autre.

COLOMBINE.

Cela eſt facheux: mais vous dépendez d'un Pere qui aime l'argent plus qu'il ne vous aime, & qui a la goutte aux mains toutes les fois qu'il en faut donner.

ISABELLE.

A mon âge, n'avoir point d'étoffe à la mode ! J'en suis si honteuse quelquefois, que je n'oserois me montrer.

COLOMBINE.

Ah ! ce chagrin-là est juste, & si vous en sentiez moins, je ne croirois pas que vous fussiez fille.

ISABELLE.

Je la suis toute entiere de ce côté-là, & je croy que l'on ne me regarde pas quand je ne suis pas faite comme une autre.

COLOMBINE.

Vous n'êtes pourtant pas trop mal tournée.

ISABELLE.

Je me défierois moins de moy, si quand je viens le matin à ma Toilette, je trouvois un habit neuf.

COLOMBINE.

Un habit neuf ? Attendez je pourray bien....

ISABELLE.

Hé quoy, Colombine ?

COLOMBINE.

J'ay pitié de vous. Laissez-moy faire. Vôtre Pere n'est pas homme à se mettre en peine des habits que vous aurez pourveu qu'ils ne lui coutent rien.

ISABELLE.

Il eſt vray : mais ſi pour en avoir il faloit expoſer ma gloire. . . .

COLOMBINE.

Le pas pourroit être un peu gliſſant, ſi l'affaire ſe conduiſoit par un autre : mais Dieu mercy, je ne paſſe pas pour bête, & je pretends menager les choſes, de maniere que la médiſance même ne pourra y trouver à mordre. A dire le vray, je ne comprens pas certains Maris, qui permettent à leurs Femmes des ſuperfluitez d'ajuſtemens magnifiques, qu'ils n'ont point payez. Elles les ont gagnez au jeu, ou bien le Marchand leur a fait credit, Bagatelle. En argent, ou autrement, c'eſt toûjours aux dépens du Mary.

ISABELLE.

Comment pretends-tu.

COLOMBINE.

Mon Dieu ! vous payerez quand vous pourrez. Je ne vous demande preſentement que trois ou quatre coups d'œil. Là-deſſus je vous fais prêter tout ce que vous voudrez d'Etoffe, & par des gens ſans conſequence, quoy que ce ſoit gens à bonne fortune ; leſquels ſe plaiſent dans leurs intrigues galantes, & ſi on ne les ſoupçonne pas.

ISABELLE.

Hé qui ſont donc ces Meſſieurs ?

COLOMBINE.

Ces Meſſieurs ſont des Marquis de Boutique, des Heros de Magaſin, & les Favoris de ces fieres Coquettes, qui voulant changer tous les jours d'habit, ont à tous momens affaire à eux. Enfin, ces Meſſieurs ſont les beaux Garçons Marchands de la ruë aux Fers, de la ruë S. Honoré, & d'autres lieux de Paris, où les Boutiques ſont remplies de gens de qualité.

ISABELLE.

J'aurois eu de la peine à le deviner.

COLOMBINE.

Comme ils ont un continuel commerce avec tout ce qu'il y a de plus poli, de plus galand, & de plus ſpirituel à la Cour & à la Ville, ce qu'ils ſont a le bon goût ; & on peut les regarder comme des copies des meilleurs Originaux. Ils ne reſpirent que l'air muſqué ; ils n'entendent que les paroles qui ont le beau tour, & ne voyent que les manieres du plus pur uſage du Monde choiſi. Ce n'eſt pas que quelquefois il n'entre beaucoup de ridicule dans tout cela : mais ce ridicule plaît, pourveu qu'il ſoit à la mode ; & le plus habile, ſans cet air là, paſſeroit pour un Pedant en galanterie. De plus, ces Amans à petit

bruit, ſont les Miroirs à la mode. Vous les voyez d'une propreté qui n'a point d'égale, & les injures de l'air ne cauſent aucun deſordre à leurs Perruques. Ils ſont dans leurs Magaſins comme dans des Trônes de Brocard d'or. Ils déployent leurs Etoffes avec des mains blanches, des airs gracieux, des yeux languiſſans; & regardent la Dame bien plus que les Etoffes.

ISABELLE.

J'en ay veu qui me ſembloient fort contens de leurs Perſonnes.

COLOMBINE.

Il y en a dont l'eſprit n'eſt pas moins agreable que la Perſonne, & qui étant doux & inſinuants, viennent à bout de perſuader tout ce qu'ils veulent. Chaque Dame s'accoûtume à quelqu'un d'eux, & le demande toûjours en entrant chez le Marchand. S'il eſt en Ville, elle s'en retourne ſans vouloir rien acheter. Elle croit qu'il n'y a que lui qui lui puiſſe apprendre les Modes nouvelles; celles qui doivent durer ou paſſer vîte, & celles qui n'ont point encore paru, & où l'on travaille.

ISABELLE.

Mais pour tirer de lui ce grand ſecret de l'état Marchand, il faut qu'elle lui faſſe beaucoup de careſſes.

COLOMBINE.

Bon ! Et qu'eſt-ce que cela coûte ! Une femme entêtée des Modes nouvelles feroit encore plus. Pour empêcher qu'on n'en parle, elle eſt la premiere à dire qu'elle eſt des Amies de Monſieur Morinaux, ou tel nom qu'il vous plaira ; & tournant cela d'un air plaiſant & ſpirituel, elle l'embraſſeroit devant tout le monde, qu'on n'en diroit rien. Cependant comme quelques-uns de ces Meſſieurs ſont aſſez bien-faits, il eſt de certaines femmes d'un grand goût, qui s'enflament tout de bon, & qu'un ſemblable commerce accommode d'autant plus, qu'on eſt fort long-tems à découvrir les intrigues qu'on fait rouler ſur ces ſortes de gens.

ISABELLE.

Laiſſons cela. Tu en ſçais beaucoup ſur cette matiere.

COLOMBINE.

J'ay demeuré chez des Dames qui ſe trouvoient bien de cette ſorte d'amour; & méme chez un gros Marchand, où j'ay veu tout le manege de ces beaux Pilliers de Magaſin. Si quelque jolie perſonne vient pour acheter, ils trouvent moyen de faire durer la converſation, en évitant de vendre d'abord. Ils diſent que dans peu de jours il leur doit arriver quelque choſe

de plus beau, & qu'on lui portera au logis ; & allant chez elle pour la voir plus à loisir, ils lui font bon marché, ou credit, & vont même jusques à lui offrir gratis ce qu'elle souhaitte, selon qu'ils remarquent qu'elle a de penchant à être reconnoissante. Ils sçavent enfin tâter le terrain, & s'y accommoder.

ISABELLE.

S'il étoit tout comme tu dis, Magazin d'Etoffe & Magazin donnant, ce seroit là une bonne chose ; & cela feroit grand plaisir aux Coquettes mal-aisées.

COLOMBINE.

Il faut bien qu'il y en ait quelqu'un de plus rustique, pour donner du relief à la Galanterie des autres. Ces beaux Mignons de Comptoir ont encore un avantage à quoy l'on ne pense pas. C'est qu'ils ont la clef de la plûpart des intrigues de Paris. L'Amant vient avec la Dame, & ils les voyent acheter des Etoffes. L'Amant n'attend point que la Dame ouvre sa Bourse. Il a de l'argent tout prêt, qu'elle lui rendra chez elle ; & on devine aisément ce que cela signifie. S'il faut porter les Etoffes au logis, & que les Galands ayent leurs raisons pour ne s'y pas rencontrer, les industrieuses Amantes n'ont pas les mêmes pour cacher leur passion, & elles

déferent inconsidérement à une Suivant
ou à quelque Amie qui se trouve che
elles : Voila qui plaira à Monsieur un te
voila les couleurs qu'il aime, voila qui e
de son goût : Ces manieres font devin
le commerce. Et si l'Amant est presen
& qu'il rechigne de voir quelquefois
Dame qui veut prendre une Etoffe tro
chere, le beau Marchand profite de ce ch
grin, qui met les Amans en broüillerie
offre tel credit que l'on veut dans ur
autre occasion, & sur tout quand la Dan
est belle, & qu'il connoît que l'Amar
a de la peine à fournir. Enfin il découvr
jusques aux Grisettes mêmes qui vienne
achetter chez eux avec leurs Amans. L'
mour ne peut se cacher ; il fait que l'o
est liberal. Il n'y a pas jusques aux Mou
quetaires & Gardes du Corps qui ne do
nent quand ils aiment.

ISABELLE.

Il faut que tu ayes quelque Amant c
Magasin, pour sçavoir tout cela, & a
avoir tant appris.

COLOMBINE.

Vous dites peut-être plus vray q
vous ne croyez. Il y a huit ou dix jou
qu'ayant besoin d'une bagatelle, j'entr
dans une Boutique, où un certain Mo
sieur Galonnier m'échut en partage. C'e

un grand Garçon assez bien tourné, qui dit de fort jolis mots, & que je croy fort content de sa personne. La maniere dont il commença à me regarder, m'ayant fait connoître qu'il me trouvoit à son gré, je pris pour lui de certains airs flateurs, qui l'obligerent à se radoucir pour moy. Outre le bon marché qu'il me fit, ce fut presque malgré lui que je payay. Tout étoit à mon service, je n'avois qu'à prendre. Je prétends vous l'amener ici ; & deux ou trois mots gracieux que vous mêlerez à ce que je diray, feront vôtre affaire:

ISABELLE.

Mais prens bien garde....

COLOMBINE.

J'ay dans ma tête le tour qu'il faut donner à la chose. Comptez sur moy, & les Etoffes sont à vous.

SCENE DE LA TIRADE.

LE DOCTEUR, UN JEUNE MEDECIN.

LE DOCTEUR.

QU'y a-t-il, Monsieur ?

LE MEDECIN.

Si les Arbres ne semblent élever leurs branches vers le Soleil, que pour lui rendre hommage des bienfaits qu'ils ont reçus de sa chaleur ; ne vous étonnez pas, Monsieur, si je vous offre les prémices de mon esprit, en reconnoissance du fruit que j'ay tiré de la lecture de vos Ouvrages. La Faculté,& tout ce que nous avons de gens sçavans en l'Art de la Medecine, avoüent qu'il y a sur la Terre un grand nombre de Plantes capables de guerir les maux les plus inveterez, lesquelles neanmoins n'ont point de rang parmi nos Simples, parce que nous en ignorons la vertu. J'en suis une, Monsieur, de ces Plantes inutiles, qui n'a point encore de rang considerable. Mais si j'ay passé jus-

qu'à presens pour une Herbe inutile, parce que l'on n'a de foy qu'aux vieux Medecins, ce n'est pas à moy qu'il s'en faut prendre ; c'est à l'ignorance du Public, qui croit que les Medecins ne sont bons que lors que les autres hommes ne valent plus rien, & qu'on ne fait d'état d'une Consultation, que lors que Messieurs les Consultans composent un Trio de Siécles ; & un Malade n'aura point de foy pour sa guerison, qu'il ne voye au chevet de son lit, deux fois par jour, une de ces vieilles Emplâtres, collée sur son fauteuil. Cependant quel secours peut-on tirer de ces Cervelles, que l'âge desseche, à qui la memoire & le bon sens défaillent ? de ces vieux Gouteux, qui sont plus malades que les malades qu'ils traitent ; & qui d'une main tremblante écrivent leur Ordonnance ? Mais comment diable lire l'écriture d'un tel caractere ? Et c'est ce qui fait qu'on ne doit pas s'étonner si es Apotiquaires font si souvent des *qui ro quo*.

LE DOCTEUR.

Vous exercez donc la Medecine, Monieur ?

LE MEDECIN,

Oüi Monsieur, je l'exerce, & de pur mour : je saigne, je purge, je sonde,

je biſtouriſe, je ſcie, je ventouſe, je rogne, je déchique, je romps, je fends, je briſe, j'arrache, je déchire, je coupe, je diſloque, j'écarte, je taille, je tranche & je ſuis ſans quartier.

LE DOCTEUR.

Vous êtes la Foudre de la Medecine.

LE MEDECIN.

Je ſuis la Foudre & la Terreur des maladies. J'extermine les Fievres, les Friſſons, la Gale, la Gratelle, la Rougeole, la Peſte, la Teigne, la Goute, l'Apoplexie, l'Ereſipele, le Rhumatiſme, la Pleureſie, les Catharres, les Coliques venteuſes & non venteuſes; ſans épargner cette groſſe & petite maladie, qui portent le même nom. Enfin je fais une ſi cruelle guerre aux infirmitez des hommes, que quand je vois des maux qui s'inveterent, & qui s'obſtinent à reſter dans un corps, je tuë juſqu'au malade pour en arracher la maladie.

LE DOCTEUR.

La Cure eſt admirable.

LE MEDECIN.

Je n'en ſçay point d'autres.

LE DOCTEUR.

Or ça, je vous ay donné tout le tems qu'il a fallu pour bien diſcourir; & à la fin je pourray donc vous entretenir?

LE

LE MEDECIN.

J'y consens.

LE DOCTEUR.

Il faut commencer par la Medecine.

LE MEDECIN.

Tres-volontiers.

LE DOCTEUR.

C'est....

LE MEDECIN.

J'écoute.

LE DOCTEUR.

C'est, vous dis-je....

LE MEDECIN.

Je ne suis pas fâché d'apprendre ce que j'ignore.

LE DOCTEUR.

Hé donnez-moy le tems de parler un moment.

LE MEDECIN.

Plûtôt quatre.

LE DOCTEUR.

Je vous disois donc que....

LE MEDECIN.

Apprêtons-nous à bien retenir.

LE DOCTEUR.

Encore?

LE MEDECIN.

Oh, je ne parle plus.

LE DOCTEUR.

Il faut de l'application; & vous ne

pouvez pas écouter en murmurant.

LE MEDECIN.

Oh, de l'application, la Medecine en demande beaucoup.

LE DOCTEUR.

Hé de grace !

LE MEDECIN.

Je n'y ſongeois pas, je vous demande pardon.

LE DOCTEUR.

Dans la Medecine il faut s'appliquer à connoître les ſignes des maladies.

LE MEDECIN.

Les ſignes des maladies ?

LE DOCTEUR.

Oüi, & fort bien.

LE MEDECIN.

Les ſignes des maladies ! qui eſt l'homme qui les connoît mieux que moy ?

LE DOCTEUR.

Je ſçay que. . .

LE MEDECIN.

Les laſſitudes & les peſanteurs du corps, ſigne de maladie.

LE DOCTEUR.

Hé de grace !

LE MEDECIN.

La Jauniſſe, ſigne de maladie. Les Demangeaiſons de la peau, ſigne de maladie. La Gratelle, ſigne de maladie. Les

Clous, signe de maladie. L'Amaigrissement de tout le corps, signe de maladie. Les petits Frissons sans regle, signe de maladie. Les frequentes envies de vomir, signe de maladie. Les Sueurs nocturnes, signe de maladie.

LE DOCTEUR.

Hé souffrez....

LE MEDECIN.

L'Humeur triste, signe de maladie Les frequentes Douleurs de Tête, signe de maladie. Les Eblouissemens, les Vertiges, signes de maladie. Les Teintures de jaune & de noir, signes de maladie. Les Saignemens de nez, signes de maladie. La rougeur des joües, signe de maladie. Leur Secheresse, signe de maladie. Les Baillemens involontaires, signes de maladie.

LE DOCTEUR.

Quoy, je ne pourray pas dire un mot, & vous me tiendrez toûjours en haleine!

LE MEDECIN.

Puanteur d'haleine, signe de maladie. La Langue pâteuse, signe de maladie. Secheresse à la gorge, signe de maladie. Soulevement d'Estomach, signe de maladie. Enflure des Veines, signe de maladie. La perte d'Appetit, signe de maladie. Les Hemorroïdes, signes de maladie. Avoir

le Goût amer, ſigne de maladie. Les Glandes autour des Oreilles, ſigne de maladie. La difficulté de reſpirer, ſigne de maladie. Le Flux de Ventre, ſigne de maladie.

LE DOCTEUR.

Hé que ne t'en prend-il un, morbleu, qui t'emmene hors d'ici ?

LE MEDECIN *perdant haleine.*

Les.... les.... les....

LE DOCTEUR.

Il va crever.

LE MEDECIN.

Les.... les.... les....

LE DOCTEUR.

Je parleray aprés cela tout mon ſaoul.

LE MEDECIN.

Les.... les.... les....

LE DOCTEUR.

Sa Ratte s'enfle, à ce qui me ſemble, Monſieur....

LE MEDECIN.

La Ratte ? Ho ! ceci demande une figure Anatomique. La Ratte eſt ſituée dans l'Hypocondre gauche, ſous le Diaphragme, entre les Côtes & le Ventricule, prés des Reins. De ce côté elle tient au Ventricule, au Peritoine, & à l'Omentum.

LE DOCTEUR.

Je voudrois que tu fusses crevé de bon cœur.

LE MEDECIN.

Le Cœur, est un Muscle composé de Membranes, de Chair, de Tendons, de Fibres, de Veines, d'Arteres, & de Nerfs. Il a un mouvement comme les autres Muscles, mais involontaire : Sa baze est située au milieu du Thorax, entre les Poulmons.

LE DOCTEUR.

Il m'étourdit les oreilles.

LE MEDECIN.

L'Oreille ? La peau qui la couvre est adherente au Cartilage, par le moyen d'une Membrane nerveuse qui la rend tres-sensible.

LE DOCTEUR.

Il me prend envie de lui casser le Nez.

LE MEDECIN.

Le Nez, est divisé en deux Narines par un Cartilage, & communique avec le Cerveau par l'Os cribleux.

LE DOCTEUR.

Je lui sauterois volontiers aux Cheveux.

LE MEDECIN.

Les Cheveux viennent de l'excrement du Sang.

LE DOCTEUR.

Si je prends un bâton, je te rompray les Côtes.

LE MEDECIN.

Les Côtes, sont recourbées, elles ressemblent à des segments de Cercles, & sont situées aux deux côtez de l'Espine ; elles sont plattes, & larges, quand elles approchent du Sternum. Mais....

LE DOCTEUR *le chasse.*

Va-t'en au Diable, j'ay la tête rompuë.

LE MEDECIN *en s'en allant.*

Apprenez, Ignorant, que le derriere de la tête se nomme l'*Occiput*, & c'est où est l'Os Occipital; la Suture, l'amboîte, le sommet ou le haut de la tête sous lequel est la Suture, s'appelle, sagittal, & une partie des deux Os parietaux.

SCENE D'UN GARÇON MARCHAND.

ISABELLE, COLOMBINE, M. GALONNIER.

COLOMBINE.

MOnsieur Galonnier, Madame est une bonne Pratique.

M. GALONNIER.

Je vous ſuis fort obligé, Madame.

ISABELLE.

Tu te moques, Colombine. Monſieur n'eſt point fait pour demeurer dans une Boutique. Il a un air de bon goût, & des qualitez qui ſautent aux yeux quand on le voit.

M. GALONNIER.

On ne reçoit des civilitez que des gens comme vous.

COLOMBINE.

Monſieur Galonnier eſt fort honnête.

ISABELLE.

Il a un air de Naiſſance, qui m'a frappé ſi-tôt que j'ay eu les yeux ſur lui. Cela ne s'efface point, en quelque état que l'on ſe trouve.

M. GALONNIER.

Ah Madame!

COLOMBINE.

Il a l'air de Cour.

ISABELLE.

Aſſurément.

M. GALONNIER.

Madame. . . .

COLOMBINE.

C'eſt le plus bel Eſprit du monde.

ISABELLE.

Il eſt aiſé de connoître que Mr. a l'eſprit fort agréable.

M. GALONNIER.

Madame....

ISABELLE.

Qu'il ne dise qu'un seul mot, ce mot est dit avec une grace merveilleuse.

M. GALONNIER.

Ah point du tout, Madame.

ISABELLE.

Le joly homme que Monsieur Galonnier! Il a des manieres tout engageantes.

M. GALONNIER.

Madame....

ISABELLE.

J'ay remarqué dans la plûpart de vos Magasins, qu'il y a parmi vous autres, beaucoup de gens fort bien-faits.

COLOMBINE.

Bien des Dames les vont voir, & elles n'en disent rien.

M. GALONNIER.

Nous allons bien aussi chez elles.

COLOMBINE.

Et de la belle maniere vous vous faites payer?

ISABELLE.

Laissons cela, Colombine.

COLOMBINE.

Est-ce qu'il ne faut pas payer ce que l'on doit?

M. GALONNIER.

Voulez-vous voir ce que j'ay fait apporter?

ISABELLE.

Voyons. Qu'il eſt bien mis, Colombine ? Il a une propreté arrogante.

M. GALONNIER *montrant dans ſon Coffre....*

En voila une belle par avanture.

ISABELLE.

Mais c'eſt une Etoffe qui n'eſt propre qu'à une femme ; & même je ſuis trompée, ſi Madame de Bellemontre n'en a un habit.

M. GALONNIER.

C'eſt le Marquis de Bonne-Avanture qui lui a donné. Il eſt de ſes Amis.

ISABELLE.

Ho ho ! Monſieur le Marquis eſt donc ſon Amant ? Je ne ſçavois pas qu'elle eût une affaire.

M. GALONNIER.

Nous ſçavons quelquefois bien des choſes.

COLOMBINE.

C'eſt dans leurs Magaſins que l'on fait de belles découvertes.

M. GALONNIER.

Nous ſommes là-deſſus fort reguliers & fort diſcrets.

COLOMBINE.

Qu'eſt-ce que cela ſert d'être ſi modeſte ?

ISABELLE.

Qu'y trouves-tu à redire ? Monſieur

Galonnier fait fort bien d'être modeſte.

M. GALONNIER.

Ah Madame....

ISABELLE.

Voyons, voyons ce Brocard.

M. GALONNIER.

Celui-la vous plaît-il !

ISABELLE.

Non, je trouve quelque choſe dans le deſſein, qui n'eſt pas ſelon mon goût.

M GALONNIER.

En voila un qui eſt fort beau, & je l'aimerois aſſez.

ISABELLE.

Qu'il eſt brillant !

M. GALONNIER.

Apparemment vous l'aimez, Madame ?

ISABELLE.

Voila des nuances qui me charment.

M. GALONNIER.

Puiſque cette Etoffe vous plaît, il faut vous en accommoder.

ISABELLE.

Laiſſez-la moy regarder tout à mon aiſe. Qu'elle eſt riche, & que l'ouvrage en eſt bien conduit ! Pardon, c'eſt aſſez. Repliyez-la.

M. GALONNIER.

Aprés cela, je ne ſçaurois vous montrer plus rien.

ISABELLE.

Aussi aprés l'avoir veuë, je n'en veux voir aucune autre.

COLOMBINE.

Vous avez de l'amitié pour elle ?

ISABELLE.

Tu l'as deviné.

M. GALONNIER.

Pour l'amour de cela, je vous la donneray au prix qu'elle coûte.

ISABELLE.

C'est quelque chose, mais....

COLOMBINE.

Hé quoy ? vous voila bien embaraſſée ! Faites marché comme avec vôtre Maître à Danſer, que vous payerez quand vous ſerez mariée, Religieuſe, ou morte.

ISABELLE.

Tu me fais rougir en parlant ainſi. Ces Etoffes ſont plus réelles que des coups d'Archet.

M. GALONNIER.

Sur ce pied-là, Madame, elle eſt à vôtre ſervice.

ISABELLE.

Je vous remercie, M. Galonnier. Colombine, voila ce que tu m'as attiré !

COLOMBINE.

Ho ! c'eſt que Monſieur eſt de mes amis.

ISABELLE.

Quoy qu'il ne me vende rien, je pretends

auſſi qu'il ſoit des miens. Il eſt civil, & a une ſi belle phiſionomie....

M. GALONNIER.

Rien n'eſt plus honnête que vous.

COLOMBINE.

Elle voudroit bien vôtre Etoffe : Mais franchement....

M. GALONNIER.

Madame n'a qu'à la prendre, elle la payera à ſa volonté.

ISABELLE.

Je voudrois bien pourtant n'avoir de ces ſortes d'obligations à perſonne.

M. GALONNIER.

Madame, prenez-vous la piece toute entiere.

COLOMBINE.

Oüi ; & Madame vous la payera quand elle aura de l'argent.

M. GALONNIER.

Madame la payera comme il lui plaira.

ISABELLE.

Adieu M. Galonnier. J'ay tant de confuſion, que je ne ſçaurois plus me laiſſer voir.

M. GALONNIER *s'en va.*

COLOMBINE.

Ne ſçavois-je pas bien que nous aurions les Etoffes à bon marché? Allons, Madame, les faire accommoder par quelque Tailleur qui ne prenne pas plus que le Marchand.

ISABELLE MEDECIN.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Miſe au Theâtre par Monſieur D*** & repreſentée pour la premiere fois par les Comediens Italiens du Roy dans leur Hôtel de Bourgogne, le dixiéme jour de Septembre 1685.

Tome 1. fol. 279

SCENES FRANÇOISES D'ISABELLE MEDECIN.

SCENE DE CINTHIO, ET D'ISABELLE *tantôt Medecin, & tantôt Fille.*

CINTHIO *seul.*

QUE je trouve ma Valise prête pour partir dans deux heures au plus tard. Maudit soit l'interêt, de m'avoir fait quitter la douceur de Turin, pour venir essuyer les rebuffades d'une Bourgeoise entêtée de son Medecin ! Aprés tout, où est l'avantage d'épouser une Fille avec vingt mille écus ? Il en faudra du moins dépenser la moitié en frais de la Nôce ; car devant qu'une Fille de Paris soit équippée de meubles, d'habits, de carrosse, & de

pierreries, trente mille écus ne vont pas bien loin. Hé morbleu, faut-il qu'un galant homme se rende esclave toute sa vie pour un peu de bien ? Si on balançoit les chagrins que donnent les Femmes riches, avec l'argent qu'on en reçoit, ma foy, un homme bien sage se marieroit plûtôt par inclination que par interêt. Et quoy qu'en puisse dire mon Pere, je me vangeray de Colombine avec la premiere qui aura de la consideration pour moy.

ISABELLE *à part.*

Ah, Ciel ! s'il en veut croire mon cœur, sa vangeance sera bien prochaine.

CINTHIO.

Mais d'où vient qu'une Fille m'observe ? Voyons ce qui peut donner lieu à sa curiosité. . . . Mademoiselle, aimable comme vous êtes, il n'est pas possible de remarquer vôtre inquietude, sans prendre soin de la soulager.

ISABELLE.

Ah, Monsieur, mes chagrins sont de nature à pouvoir être difficilement secourus.

CINTHIO.

Un mal est bien grand, quand il est sans remede.

ISABELLE.

Le remede n'est pas impossible ; mais

les obstacles pour y parvenir sont presque insurmontables.

CINTHIO.

L'aimable Personne ! Si mes services vous sont agreables, disposez de moy, Mademoiselle en toutes rencontres ; je sacrifie ma fortune & ma vie au seul plaisir de vous obliger.

ISABELLE *à part.*

S'il disoit vray, que je serois heureuse ! (*haut.*) Vous vous offrez, Monsieur, de si bonne grace, qu'il est mal-aisé de ne vous pas faire au moins la confidence de mes chagrins. La mort prématurée de mon Pere & de ma Mere m'ayant laissée à la discretion d'un Frere ; au lieu de trouver en lui la douceur que la liaison du sang me faisoit esperer, j'éprouve un Tyran qui me maltraite, & qui tâche de profiter de ma fortune, en me poussant dans un Cloître, par les dégoûts & les ennuis que sa dureté me donne à tous les momens du jour. Croiriez-vous bien, Monsieur, que voila la premiere fois de ma vie que je me suis vuë en liberté d'ouvrir mon cœur à personne ? Encore est-ce un grand hazard de ce que ses Malades le retiennent assez long-tems à la Ville pour me donner occasion de vous parler.

CINTHIO.

Comment ſes Malades ? Il eſt donc Medecin ?

ISABELLE.

Oüi, Monſieur, & ſans vanité des plus fameux, quoy que fort jeune.

CINTHIO.

Je gage que c'eſt le Medecin qui traite la Fille du Docteur Balouard ?

ISABELLE.

Comment jugez-vous cela ?

CINTHIO.

C'eſt qu'il vous reſſemble ſi fort, qu'on ne peut rien voir de plus ſemblable.

ISABELLE.

Ce n'eſt pas une merveille, puis que nous ſommes Jumeaux ; mais grace au Ciel d'humeur fort oppoſée.

CINTHIO *à part.*

Ah ! la jolie Fille ! (*haut.*) Mademoiſelle, il eſt aiſé de finir vos maux. Vous êtes belle, ſage & judicieuſe. En prenant un Mari honnête, riche, & complaiſant, je ſuis perſuadé que vous terminerez une captivité ſi rigoureuſe.

ISABELLE.

Quelque envie que j'aye d'en ſortir, je ne puis m'y reſoudre qu'avec l'agrément de mon Frere.

CINTHIO.

Qu'à cela ne tienne. Je lui en feray volontiers la propoſition, puiſque ma perſonne vous eſt agreable; & ſi vous me donnez vôtre parole. . . .

ISABELLE.

En peut-on manquer à un Liberateur ſi genereux ?

CINTHIO.

Repoſez-vous de tout ſur moy. Je l'attends ici de pied ferme, & je vous rendray bon compte de nôtre Entrevuë.

ISABELLE.

Voila l'heure à peu prés qu'il ſe retire. Vous ne ſerez pas long-tems ſans le rencontrer. *Elle s'en va.*

CINTHIO *ſeul.*

Quel bonheur eſt le mien, de voir ſucceder tant de bonne foy aux mépris de Colombine ! Qu'on diſe ce qu'on voudra, il eſt pourtant des Femmes ſinceres ; & quand le deſtin nous en offre, il faut ma foy les preferer à de l'argent. Ah, le charmant plaiſir d'entamer le cœur d'une jeune Fille, & d'être l'objet de ſes premiers feux ! Je ne penſe pas qu'un Medecin refuſe un homme de ma qualité pour ſon Beau-frere.

ISABELLE *en habit de Medecin.*

Demandez-vous quelque choſe ?

CINTHIO.

Je cherche, Monsieur, l'occasion de vous pouvoir dire deux mots en liberté.

ISABELLE.

Apparemment vous avez quelque maladie secrette.

CINTHIO.

Toute des plus secrettes, & que je ne puis confier qu'à vous même.

ISABELLE.

Vous m'auriez fait plaisir de venir à une autre heure, & je suis si las & si accablé de Malades, que je ne cherche qu'à me reposer.

CINTHIO.

Mon mal n'est pas inveteré. Comme il me vient de prendre sur le champ, sur le champ vous me pouvez guerir.

ISABELLE.

Voyons ce que c'est : mais en peu de paroles, je vous prie.

CINTHIO.

Oui, je ne vous ennuyeray point. Je passe dans une Ruë ; j'apperçois une jeune & aimable Personne ; j'en suis charmé ; je l'accoste....

ISABELLE.

Et il vous en cuit peut-être ?

CINTHIO.

Non, Monsieur. Si quelque chose

m'afflige & me tourmente, c'eſt l'appre-henſion que vous ne faſſiez obſtacle a mon bonheur.

ISABELLE.

Tout au contraire, nous ne cherchons que playes & boſſes.

CINTHIO.

Vôtre ſeul agrément pour m'aſſurer la vie. Mais je me ſens, Monſieur, ſi peu de merite, & Mademoiſelle vôtre Sœur a tant de bonnes qualitez. . . .

ISABELLE.

Vrayment, j'en ſuis bien aiſe ! C'eſt donc ma Sœur qui vous rend malade ?

CINTHIO.

C'eſt elle qui fera toute la felicité de ma vie, ſi je puis parvenir à l'honneur de l'épouſer.

ISABELLE.

Vous l'épouſer ? Oh, ne me croyez pas aſſez ennemi de ma Sœur, pour ſouffrir qu'elle épouſe un homme ſans foy & ſans probité.

CINTHIO.

Dans le deſſein que j'ay, vous pouvez m'outrager à coup ſeur. Mon ſilence ré-pondra aux injures que vous me faites.

ISABELLE.

Eſt-ce vous faire injure, de dire que vous avez manqué de paróle à une Fille

de Lion, nommée Isabelle, parce qu'on vous a flatté d'épouser la Fille du Docteur Balouard avec vingt mille écus ? Seroit-ce point offenser vôtre suffisance, de vous faire remarquer que Colombine a eu pour vous tous les mépris que merite vôtre lâcheté ?

CINTHIO *à part.*

Il en sçait trop.

ISABELLE.

Allez perfide, ma Sœur ne sera la proye ny d'un Coquet Bannal, ny d'un Fourbe intereſſé ; on sçait bien les moyens d'écarter un Avanturier comme vous.

CINTHIO.

Mais du moins. . . .

ISABELLE.

L'explication ne sert à rien, ma Sœur n'eſt point pour vous, & je vous prie de ne plus paroître autour de ma maiſon.

CINTHIO.

Si ma preſence vous fait peine, je sçauray m'éloigner de peur de vous déplaire.

ISABELLE.

Me le promettez-vous. (*Elle s'en va.*)

CINTHIO.

Je vous en donne ma parole. (*Seul.*) Que le Demon prend soin de me perſecuter, & de rendre un compte fidelle des méchans endroits de ma vie ? Quoy ! là

Sœur m'adore, & le Frere à point nommé me reproche des veritez qui ne sont que trop certaines, & trop honteuses ? Ciel ! tu te vanges sur moy de l'avarice de mon Pere, & tu me châties trop cruellement d'un mal que je n'ay point fait.

ISABELLE *en habit de fille.*

Hé bien, ferons-nous heureux ? avez-vous fléchi la mauvaise humeur de mon Frere ?

CINTHIO *à part.*

Cachons-lui ma disgrace le plus adroitement que faire se pourra. (*Haut.*) A vous dire vray, je l'ay bien ébranlé ; mais on ne peut pas vaincre l'emportement d'un homme en une seule entrevuë. Je me flatte pourtant d'en venir à bout.

ISABELLE *à part.*

Il n'aura pas grand peine. (*haut.*) Mais encore, que vous a-t il répondu ?

CINTHIO *a part.*

Ah, le mortel embarras ! (*haut.*) Il m'a demandé quelque-tems pour s'instruire de ma fortune, & pour sçavoir qui je suis.

ISABELLE *à part.*

Traître, il ne le sçait que trop.

CINTHIO.

Ces sortes de perquisitions ne peuvent pas être longues. Pourveu que vous soyez

convaincuë de mon ardeur, je n'ay rien à craindre d'ailleurs.

ISABELLE.

Ah, j'entends mon Frere. Je suis perduë s'il me voit avec vous. *Elle s'en va.*

CINTHIO *seul.*

Quoy ? le Destin s'acharne toûjours sur moy, & je ne puis joüir un moment du bonheur qu'il m'offre ! Gardons, si faire se peut, autant de moderation qu'il en faut pour menager un Esprit bizarre, que ma patience & ma retenuë pourront reduire à la fin.

ISABELLE *revenant en Medecin.*

Quel moyen d'ajoûter foy à votre parole, si vous ne la pouvez tenir pendant un quart-d'heure ? Quoy ? vous me venez de promettre solemnellement de ne plus approcher de ma Maison ; & je vous trouve encore, furetant, & cherchant les occasions de parler à ma Sœur ?

CINTHIO.

Que la Foudre du Ciel me puisse écraser, si....

ISABELLE.

A d'autres. Les sermens n'abusent que les Duppes. Ecoutez, Monsieur le Fanfaron, aprés vous avoir expliqué mes sentimens avec douceur, je vois bien qu'il en faudra

faudra venir à des extrêmitez fâcheuſes, & que tres-aſſeurément. . . .

CINTHIO.

J'oſe vous dire, Monſieur, que jamais Medecin n'a traité un homme de ma condition avec. . . .

ISABELLE.

Oh, ne le prenez pas là. Pour être Medecin, je n'en ay pas le cœur moins bien placé. Sçachez qu'il y a plus de Piſtolets que de Livres dans mon Cabinet, & que ſur le chapitre de ma Sœur, il n'y a ventrebleu point d'homme qui l'oſe regarder, ſans que je lui faſſe ſauter la cervelle.

CINTHIO.

Mais, Monſieur, ce n'eſt qu'à bon deſſein; & pour peu que vous vouluſſiez m'écouter. . . .

ISABELLE.

Je ne veux rien entendre de vôtre part, & s'il vous arrive jamais d'avoir aucun commerce avec elle, comptez que de vous ou de moy, il en demeurera un ſur le carreau. (*Elle s'en va.*)

CINTHIO *ſeul.*

Sa Sœur me l'avoit bien dit, qu'il n'étoit pas traitable. Il faut pourtant que mes ſoins & ma patience me faſſe arriver au but de mes deſirs. Il ne ſera pas dit qu'une Fille bien née conſente de m'épouſer, ſans

que je mette tout en usage pour profiter d'un bien si precieux. Il n'y a point à marchander, il faut deffaire les Pacquets, & la Valise, & voir à quoy tout ceci peut aboutir.

SCENE DE LA DECLARATION D'AMOUR.

ISABELLE *en Medecin.*

COLOMBINE *contrefaisant la Malade.*

ISABELLE.

QUelle surprise, Mademoiselle ! On vient de me dire en entrant, que vous êtes empirée depuis ce matin.

COLOMBINE *dans un grand Fauteuil.*

Ha.... ha...

ISABELLE.

Voila un changement bien subit. Selon toutes nos regles, ces maladies n'ont point d'accés si violent. Sur ce qui me paroît, je suis le plus trompé du monde, si elle n'a quelque Partie Noble attaquée.

COLOMBINE *à part.*

Il dit mieux qu'il ne penſe. (*haut.*) Ah, Monſieur Poupardin, vous m'abandonnez bien cruellement!

ISABELLE.

Ne m'offenſez point, Mademoiſelle. Je vous traitte plus ſoigneuſement que tout le reſte de mes Malades. Vous mocquez-vous: j'en laiſſerois mourir trente, pour avoir le loiſir de vous ſecourir.

COLOMBINE.

Bon Dieu! Comment pourriez-vous me ſecourir? vous ne venez ceans que trois fois par jour, & vous ne m'ordonnez que des Drogues dont je ne tire aucun ſoulagement. Ha....

ISABELLE.

Juſques à preſent je n'a travaillé qu'à corriger par des Potions Anodines certaines humeurs bilieuſes, concentrées dans la capacité du Mezentere, dont l'activité picquante & maligne, opile la Rate ſans relâche, & produit les ſymptomes modernes, que nous appellons Vapeurs.

COLOMBINE.

Ah, Monſieur, j'en ſerois quitte à bon marché ſi je n'avois que la Ratte offenſée. (*à part.*) Eſt-ce qu'il ne m'entend point.

ISABELLE.

Vous ne comptez donc la Ratte pour rien?

COLOMBINE.

A l'égard de ce que je sens, ce n'est qu'une bagatelle.

ISABELLE.

Pour vous tirer d'affaire, il ne faut rien nous cacher. Un Malade guerit à coup seur, quand on travaille sur les veritables principes du mal. Mais du moment que le Medecin tâtonne ou chancelle, ma foy, ses Ordonnances aboutissent toûjours au Cimetiere.

COLOMBINE.

Cela est tellement vray, que je serois enterrée à l'heure que je vous parle, si j'avois continué le regime d'un Asne de Medecin, qui gouverne mon Pere, & qui n'a pour toutes études que son effronterie & son caprice.

ISABELLE.

Vous ne ménagez gueres nôtre Profession, Mademoiselle.

COLOMBINE.

Doit-on ménager un homme qui se mêle d'un métier qu'il ne sçait pas? Depuis deux ans qu'il me traitte, croiriez-vous qu'il ne m'a encore ordonné aucun des remedes qui me peuvent soulager?

ISABELLE.

Vous ne me ferez pas ce reproche, si

je puis connoître vôtre mal à fond.

COLOMBINE *à part.*

Il lui creve les yeux, & il ne s'en apperçoit pas.

ISABELLE.

Commençons, je vous prie, par le témoignage du poux. C'eſt le Calendrier de toutes les Maladies.

COLOMBINE.

Mes yeux vous en apprennent bien autant que mon bras.

ISABELLE.

Vous les avez un peu bouffis : mais la moindre intemperie peut cauſer ce deſordre.

COLOMBINE *à part.*

L'ame d'un Medecin eſt quelque choſe de bien revêche ? Ces gens-là ne s'entendent qu'au commerce de la Caſſe & du Sené. Je ſuis au deſeſpoir. (*Haut.*) Si mes yeux ne vous apprennent rien, du moins la langueur de ma voix devroit.... ha.... ha.... ha....

ISABELLE.

Ces ſortes de cris aigus denotent une cauſe violente. Ne ſeroit-ce point quelque abcés ? Eſt-ce là où vous ſentez la douleur ?

COLOMBINE.

Ha....

ISABELLE.

Voila des redoublemens bien bizarres. Eſt-ce au deffaut des Côtes !

COLOMBINE.

Non. Plus haut.

ISABELLE.

Quoy, là.

COLOMBINE.

Non.

ISABELLE.

Ne ſeroit-ce point quelque palpitation de Cœur ? Voyons.

COLOMBINE.

Ah, Monſieur, vous y êtes ; & je puis dire que vous me rendez la vie. Vôtre main a fait ceſſer mes douleurs tout à coup.

ISABELLE.

Ce n'eſt pas ſans raiſon. Nous liſons dans Hipocrate, que la chaleur temperée de la main eſt ſalutaire en bien des rencontres.

COLOMBINE.

Si vôtre main produit de ſi bons effets ; ſouffrez, Monſieur, que je vous la demande avec empreſſement.

ISABELLE.

La main la premiere venuë en feroit tout autant.

COLOMBINE *à part.*

Est-ce que je ne parle pas bon François ?

ISABELLE.

Le benefice de la friction est determiné par la simple application de la main, & non par la difference de la personne.

COLOMBINE.

Pour celui-là, Monsieur, je vous le nie. Il n'y a pas de Filles au logis qui ne m'ayent rendu plus de cent fois ce bon office, sans que j'en aye éprouvé aucun soulagement.

ISABELLE.

Il faut convenir, que la main de l'homme a de grandes vertus. (*à part.*) Quand ils sont faits comme moy, les Femmes en sont les duppes.

COLOMBINE.

Je vous diray davantage. Quand je ne vous vois point, mon cœur est dans une agitation violente & insupportable : mais du moment que vous paroissiez, tous ces mouvemens se rallentissent, & il semble qu'il vous regarde comme l'auteur de son repos. J'en dis trop pour une Fille.

ISABELLE *à part.*

Si le repos de son cœur dépend de moy, je la tiens mal à son aise. Flatons du moins sa manie. . . . (*Haut.*) Je suis

trop heureux, Mademoiselle, si ma presence interrompt vôtre....

COLOMBINE.

Hé voila ce que je demande. Tous mes maux seroient finis, si j'étois seure de vous avoir toûjours auprés de moy. A ma voix & à mes discours, vous jugez bien que.... que.... ah le penible aveu! que ma passion est honnête & sincere, & que tous mes vœux ne tendent qu'à vous épouser.

ISABELLE *à part.*

Moy? m'épouser? La pauvre Fille, que je la plains! *(haut.)* L'honneur que vous me proposez, Mademoiselle, est au dessus de ce que je pourrois pretendre: mais de grace, songez que vôtre fortune vous offre un meilleur sort: Que nôtre Profession nous applique à toute heure, au soin des Malades: que tres-souvent nous portons chez nous des airs de fiévre; & qu'enfin vous n'êtes point faite pour delasser un Medecin des courses qu'il a faites le long d'une journée.

COLOMBINE.

Il vaut donc mieux que j'obeïsse à mon Pere, & que je me marie avec Cinthio.

ISABELLE.

Ce ne seroit pas là mon compte. A Dieu ne plaise, Mademoiselle, que je vou-

laisse contraindre vôtre inclination ? Ce que je vous represente n'est que pour prevenir les plaintes que vous me pourriez faire dans la suite.

COLOMBINE.

Je ne me plaindray de rien, si je puis parvenir au bonheur que je me propose.

ISABELLE.

Que vous êtes genereuse !

COLOMBINE.

Qu'il est doux de suivre le penchant de son cœur !

ISABELLE.

Que ma surprise est agreable !

COLOMBINE.

Ma joye sera parfaite.

ISABELLE *à part.*

Il y aura pourtant quelque chose à dire.

COLOMBINE.

M'aimerez-vous toûjours ?

ISABELLE.

Toûjours.

COLOMBINE.

Quoy, serieusement, toûjours ?

ISABELLE.

Oüi, ma Belle, toûjours, toûjours, toûjours.

COLOMBINE.

Ne songeons presentement qu'au moyen

de rompre mon Mariage avec Cinthio.

ISABELLE.

J'ay bien autant d'interét que vous à l'empécher. Pour cela, vous n'avez qu'à vous plaindre à vôtre ordinaire. L'on ne vous mariera pas, tant qu'on vous croira malade.

COLOMBINE.

Laiſſez-moy faire. C'eſt le talent des Femmes, d'être malades à point nommé.

ISABELLE.

Si vous joüez bien vôtre rôlle, il ſera facile d'écarter Cinthio. Je lui feray entendre par bonne & vive raiſon; que cette affaire ne vous eſt point avantageuſe. Prenez ſeulement vos airs ſoupirans & douloureux, & vous repoſez ſur moy de tout le reſte.

COLOMBINE.

Il eſt donc vray que vous m'aimez de bonne foy, & que je puis compter ſur vous & ſur vôtre cœur.

ISABELLE.

Quelque choſe qu'il arrive, ce ne ſera pas par là que vous vous plaindrez de moy. (*Elle s'en va.*)

COLOMBINE.

Ah! la grande affaire, qu'une declaration amoureuſe! Je ne m'en ſuis pourtant pas tirée en Novice. (*Elle rentre.*)

SCENE D'ISABELLE ET D'ARLEQUIN.

ISABELLE.

AH, Fortune ennemie, pourquoy m'avoir introduite avec tant de facilité chez le Docteur, pour en être congediée avec tant de chagrin ? Juſte Ciel, falloit-il venir de ſi loin, pour voir mon Amant entre les bras d'une autre ? Amour, tu me ſacrifies, à la veille de mon bonheur ! Ah, traître, pourquoy me laiſſer charmer de Cinthio, ſi tu l'arraches de mon cœur, pour le porter à Colombine qui le mépriſe ?

ARLEQUIN.

Il n'y a pas là de raillerie.

ISABELLE.

Non, Il ne ſera pas dit qu'Iſabelle ſurvive à ſon malheur. Puis que mes premiers feux ſont trompez, deſeſpoir, rage, fureur, déchirez mon ame à vôtre tour, & me rendez la victime. . . .

ARLEQUIN.

Mademoiselle, sans vous interrompre, en avez-vous là pour long-tems ?

ISABELLE.

Pour toute ma vie, & mes déplaisirs ne finiront. . . .

ARLEQUIN.

Cela étant, j'auray bien le loisir de dîner devant que vous ayez fini.

ISABELLE.

Quoy, tu m'abandonnes à ma douleur, Ah, Coquin, si je prends un bâton. . . .

ARLEQUIN.

Pourquoy faire un bâton ? Est-ce qu'on n'oseroit avoir faim à vôtre service ?

ISABELLE.

Ne m'échauffe pas les oreilles,

ARLEQUIN.

Vous êtes bien-heureuse de vivre de soûpirs. Pour moy, tout franc, il faut que je mange. De pere en fils nous avons toûjours mangé dans nôtre famille.

ISABELLE.

Ne te fâche point, tu mangeras tout ton saoul quand je seray mariée.

ARLEQUIN.

Du train que vous y allez, je ferois le Carême bien long. Le beau progrés que vous avez fait, depuis que cette quinte-là vous tient !

ISABELLE.

Tu te méles donc de raisonner ?

ARLEQUIN.

Je me méle de me conserver, & de ne point mourir étique. Depuis trois mois que nous sommes arrivez, me voila transparent comme un chassis ; & avec cela vous êtes méchante comme la grêle : vous ne parlez que de bâton, que d'étrivieres, que de casser le bras, que de fendre la tête. Qui diable croiroit qu'un petit corps pût loger tant de malice ? Il n'y a qu'un mot qui serve, donnez-moy mon congé.

ISABELLE.

Quoy ! tu me voudrois quitter hors de mon Païs, & dans le tems où mon Mariage ne peut reüssir sans toy ?

ARLEQUIN.

Avez-vous le Diable au corps ! avec vôtre Mariage ? Il n'y a que vous au monde, qui prétendiez épouser un homme malgré lui. Ma foy, si Cinthio faisoit le Papillon, je ferois la Chevre ; & en Fille d'esprit, je prendrois parti ailleurs.

ISABELLE.

Ah ! plutôt mourir un million de fois !

ARLEQUIN.

Apparemment, vous n'êtes encore jamais morte ?

ISABELLE.

Non, mais j'en ſuis bien prés.

ARLEQUIN.

Vous êtes encore plus prés des Petites-Maiſons. Hé, ventrebleu, faut-il qu'une Fille comme vous ſe jette à la tête d'un homme ? Il y a tant de gens bien bâtis, qui ſe mettroient en quatre pour vous épouſer.

ISABELLE.

Tu te mocques, Arlequin ?

ARLEQUIN.

Non, la peſte m'étouffe. J'en connois qui vous feroient bravement une paſſe au colet, ſi vous êtiez déplaîtrée de Cinthio.

ISABELLE.

Ont-ils auſſi bonne mine que lui ?

ARLEQUIN.

Ce ſont bien d'autres Compagnons, ma foy. J'en connois un, entr'autres, que vous adoreriez.

ISABELLE.

A-t-il de la taille ?

ARLEQUIN.

Il n'eſt ny grand ny petit. Au ſurplus, c'eſt une encolure d'homme auſſi fine. . . .

ISABELLE.

Et l'eſprit ?

ARLEQUIN.

Diable ! tout du plus fin. C'eſt l'é-

trille des impertinences du tems.

ISABELLE.

A-t-il un employ ?

ARLEQUIN.

Il en a plus de ttente.

ISABELLE.

Paroît-il à la Cour ?

ARLEQUIN.

C'eſt où il triomphe.

ISABELLE.

Eſt-ce un bel homme ?

ARLEQUIN.

Comme vous ſçavez, ce n'eſt pas toûjours le viſage qui charme les Femmes. Cependant à tout prendre, ce ſont des traits ſinguliers. Il n'eſt pas blanc, il n'eſt pas auſſi tout-à-fait noir. C'eſt une eſpece de brun enfoncé, qui vous reviendra, ou je ſuis fort trompé.

ISABELLE.

Il ne faut pas demander s'il eſt Brave ?

ARLEQUIN.

Il n'eſt pas de ces Fanfarons, qui donnent de la pratique au Chirurgien. Mais c'eſt un homme judicieux, qui fait bien ſes parties, & qui ne ſe bat que quand il eſt le plus fort.

ISABELLE.

Arlequin, ſelon tout ce que tu me dis-là, il pourroit bien être mon fait.

ARLEQUIN.

Hé, Monsieur Cinthio, Mademoiselle ?

ISABELLE.

Que tu es bête ! Cinthio n'est pas le seul homme de merite qui soit sur la terre.

ARLEQUIN.

Je le crois.

ISABELLE.

Es-tu familier avec ce Monsieur, dont tu me parles ?

ARLEQUIN.

Comme avec moy-même.

ISABELLE.

Et où pourroit-on le voir ?

ARLEQUIN.

A l'heure que je vous parle, il vous observe à deux pas d'ici. Pour vous faire plaisir, je m'en vais adroitement le faire venir.

ISABELLE.

Ne me vas pas commettre, au moins ?

ARLEQUIN.

Laissez-moy faire, je vous choyeray comme ma fille.

ISABELLE *seule.*

Ce seroit quelque chose de bien bizarre, si pour me depiquer de Cinthio, j'en allois épouser un autre !

ARLEQUIN *faisant semblant d'introduire un homme.*

Hé, venez, Monsieur, venez, nous causerons ici plus agréablement.... Je vous incommoderay peut-être.... Non vous ne sçauriez.... Mademoiselle....

ISABELLE.

Arlequin reprend sa belle humeur.

ARLEQUIN.

Encore un coup, Mademoiselle, je ne suis pas le premier Faquin, que l'Amour a rendu supportable. Je vous presente mon cœur lardé de vos talens, garrotté par vos charmes, & embourbé dans vos attraits. La veuë ne vous en coûtera rien; mais il m'en cuira toute ma vie, si vous ne reciproquez une œillade amoureuse à un pauvre Diable gourmandé de vôtre jeunesse, & qui ne laisse pas au travers de sa livrée, de sentir tout ce que vous valez.

ISABELLE.

A ce que je vois, tu te divertis à mes dépens?

ARLEQUIN.

Helas! si vous sçaviez combien je suis penetré.... Dieu me le pardonne, si vous vous y prenez bien, je crois que je ferois la sottise de vous épouser.

ISABELLE.

Pour le coup, cela passe la raillerie. Qu'on m'apporte un bâton.

ARLEQUIN *faisant semblant de chasser quelqu'un.*

Hé fy, Monsieur ! de quoy vous avisez-vous de chagriner Mademoiselle ? Croyez-moy, retirez-vous, de peur d'accident.... Ah ! que de bruit ! Vous cherchez noise.... Ho par la jernie, vous vous ferez rosser.... (*Revenant vers Isabelle.*) Que voulez-vous, Mademoiselle ? on ne connoît pas le monde à la mine. De la maniere que cet homme-là m'avoit parlé, je pensois, ma foy, que ce fust vôtre fait.

ISABELLE.

Allons, n'en parlons plus.

ARLEQUIN.

Voyez un peu ce visage ! On t'en garde ma foy, des filles de cet âge-là ?

ISABELLE.

Il faut, malgré qu'on en ait, rire de tes sottises.

ARLEQUIN.

Si tu n'avois gagné au pied, nous allions voir un beau carnage !

ISABELLE.

Trop est trop ; tiens voila un Ecu d'or, va manger à ton aise ; mais ne manque

pas dans une heure au plus tard, de me rendre des nouvelles certaines du Mariage de Cinthio.

ARLEQUIN.

Pour un Ecu d'or, vous ne pourrez pas ſçavoir grand' choſe.

ISABELLE.

Veux-tu te dépêcher ? Qu'on a de peine avec les vieux Valets ! Malgré qu'on en ait, il en faut tout ſouffrir.

SCENE DE LA CONSULTATION.

LE DOCTEUR, ISABELLE, & ARLEQUIN *en Medecins.*

COLOMBINE *dans une Chaiſe de commodité.*

ARLEQUIN.

Est-ce-là la Patiente ?

LE DOCTEUR.

Oüi, Monſieur.

ARLEQUIN.

Voila une Demoiſelle d'un aſſez bon rencontre. Interrogeons d'abord le poulx... Il y a là un grand combat entre le Siſtole & le Diaſtole.... Le cœur aſſurément eſt intrigué.... Je vois-là des mouvemens compliquez qui me déplaiſent.... Malepeſte ! que ſon temperament a de rapport à ſa conſtitution ! Diable ! voici tout plein de choſes, qui dénotent qu'elle auroit beſoin de certaines choſes, qui produiroient autre choſe, qui ne ſeroit pas une méchante choſe. Mais la plûpart des Peres ne s'accordent pas toûjours avec nos Ordonnances. Tant y a, voyons un peu ſa langue.... Oh, oh, j'obſerve là une blancheur noirâtre, qui me fait preſumer, que le broüillement des humeurs vient de la corruption de la maſſe qui circule dans les Parties fibreuſes ; en ſorte que les Hypocondres frapez, lancent par repreſſailles ces picotemens aigus qui font les contorſions que nous appellons Apoplectiques. Diable ! voila ce qu'on appelle parler Medecine ; & ſi vous ne me croyez, vôtre fille eſt flambée.

ISABELLE.

Ne ferions-nous pas mieux d'entrer dans le détail du mal, & de conſiderer, ſi vous le trouvez à propos....

ARLEQUIN.

Moy ? Non. Je ne trouve jamais à propos ce qui repugne à nos principes.

ISABELLE.

Hé, Monsieur, je n'ay encore rien dit.

ARLEQUIN.

Hé bien, c'est sur ce que vous direz.

ISABELLE.

Il me semble donc, que Mademoiselle étant extraordinairement melancolique, cette melancolie ne peut être causée que par un suc atrabilaire, qui fait sa residence dans la region de la Ratte.

ARLEQUIN.

Hé fy ! vous mocquez-vous ? Il n'y a pas de Medecin de Montpellier, qui ne raisonne mieux que cela.

ISABELLE.

Cette humeur grossiere & recuite, acquiert par son sejour, des degrez de malignité, qui augmeutent le chagrin de la Femme ; & cela par une effervescence qui se fait dans la Partie affectée.

ARLEQUIN.

Quel jargon ?

ISABELLE.

En avez-vous de meilleur ?

ARLEQUIN.

Tout beau, jeune homme, tout beau.

Apprenez le respect que vous devez à vôtre Ancien. Il vous fait beau voir, ma foy, raisonner sur la Medecine Gothique, & tenir toûjours le Galien & l'Hypocrate aux cheveux ! C'est bien à vous d'entrer en lice avec un Moderne comme moy ! Apprenez, mon ami, que l'Aphorisme des Aphorismes, est d'aller tête baissée aux principes : *Principiis obsta.* Diable ! voila le grand mot. *Principiis.* Malepeste ! c'est-là où il faut s'appliquer.

ISABELLE.

Personne n'en disconvient.

ARLEQUIN.

Cela étant, sçachez que vous êtes trop jeune, pour aller fouiller dans la Ratte des Femmes, comme dans une Carriere à chagrin.

ISABELLE.

Mais pourtant, la region de la melancolie....

ARLEQUIN.

Vous êtes un impertinent, avec vôtre melancolie. Quand une Femme a du chagrin, est-ce sa Ratte qui en est cause ?

ISABELLE.

Qui en doute ?

ARLEQUIN.

Les ignorans comme vous. Ça, parlons un peu raison ; car ce n'est que par

là qu'on se fait entendre. Quand une jeune Mariée n'a qu'une Bergame dans sa chambre, & qu'elle est chagrine d'une Verdure, ou d'une Haute-lice qui lui manque : Est-ce dans la Ratte qu'on la va chercher ?

ISABELLE.

Il n'y a pas de replique à cela.

ARLEQUIN.

Quand un Jaloux tient sa Femme sous la clef, & qu'il lui deffend de voir le monde, est-ce dans la Ratte qu'elle trouvera compagnie ?

ISABELLE.

Non assurément.

ARLEQUIN.

Quand un Avare refuse à sa Femme un Carosse, des Bijoux, & les autres ajustemens indispensables : Est-ce la Ratte ou son Mary qu'elle donne au Diable ?

ISABELLE.

Ho, c'est le Mary surement.

ARLEQUIN.

Cependant, selon vous, le principe du chagrin est dans la Ratte.

ISABELLE.

Je n'en demords point.

ARLEQUIN.

Venez-ça, Monsieur le Medecin. Quand vous allez deux fois par jour chez un

gros Seigneur, & qu'apfés l'avoir tiré d'une longue & dangereuſe Maladie, il ne vous donne pour tout payement que des reverences; vous en prenez-vous à vôtre Ratte du chagrin de ne point toucher d'argent?

ISABELLE.

Nenny, Monſieur.

ARLEQUIN.

Concluons donc, que pour guerir le chagrin, il faut remedier aux veritables cauſes du chagrin; non pas avec de la Caſſe, & de la Rhubarbe, comme vous autres ignorans.

ISABELLE.

Et avec quoy donc?

ARLEQUIN.

Avec choſes proportionnées aux maladies. Si une Femme eſt melancolique pour être mal meublée, un Medecin qui ſçait ſon Métier prend la Plume, & auſſi-tôt: Recipe un lit de Damas, & une Tapiſſerie à perſonnages; & puis l'on ploye l'Ordonnance en quatre, & on la donne en main propre au Mary.

ISABELLE.

Et ſi le Mary ne ſuit point l'Ordonnance?

ARLEQUIN.

En ce cas là, un Femme ſe pourvoit d'ailleurs,

d'ailleurs. Quand les Maris font les bêtes, tant pis pour eux.

LE DOCTEUR.

Mais quand la jalousie d'un Vieillard chagrine une jeune Femme, de quel Baume vous servez-vous pour la guerir.

ARLEQUIN.

Tout du plus souverain. Recipe un Financier, & un homme d'Epée. Un Financier pour donner de l'argent, & un homme d'Epée pour le dépenser.

ISABELLE.

Sur ce pied-là les Apotiquaires ne gagnent rien avec vous ?

ARLEQUIN.

Depuis trente ans que je fais la Medecine, je n'ay pas ordonné le poids de quatre Ecus de Sené, & j'en ay fait dépenser plus de cent mille, en Bals, en Collations & en Serenades.

LE DOCTEUR.

Si vous gueriſſez ſi joyeuſement, vous devez avoir bien des Pratiques ?

ARLEQUIN.

Ma Maiſon ne deſemplit point de Filles qui viennent m'apprendre leurs petits beſoins. Au ſortir de chez moy, elles vont ſe mettre au lit. Les Peres auſſi-tôt m'envoyent querir ; & ſelon l'exigence des cas, j'ordonne les Drogues neceſſaires. A une

melancolique, Recipe des Violons. A celle qu'on tient trop de court, Recipe des Promenades, & de frequentes Visites. A celle qu'un Pere chagrine, Recipe un Mary tout des plus jolis. A celle qui aime le jeu, Recipe trois prises d'Ombre, ou de Lansquenet....

LE DOCTEUR.

Mais revenons à ma Fille, Monsieur, avec quoy la guerirez-vous ?

ARLEQUIN.

Ho, pour les Filles de Docteur, c'est ce qui nous embarasse.

ISABELLE.

Sont-elles plus difficiles à guerir que d'autres ?

ARLEQUIN.

Vraiment, c'est bien autre chose. Quand la Fille d'un Docteur veut être mariée, si le Pere repugne à son choix, il se fait une revolution violente des esprits obeïssans, qui à force d'être gourmandez, causent une... gourmandise dans le cœur de la Fille. Comme je parle à un Docteur, je me rends le plus intelligible que je puis.

LE DOCTEUR.

Ne vous contraignez point, je vous entends de reste.

ARLEQUIN.

Il n'y a que moy au monde qui rende

la Medecine palpable. Je vous disois donc que quand une fois il se fait un dépôt du merite d'un garçon, dans l'imagination d'une fille, pour lors il y a de certaines membranes affectueuses, qui ressentent les picotemens de l'Amour. Diable je n'apprends pas cela à tout le monde. L'Amour est une espece d'alambic, qui degoutte perpetuellement dans l'ame : *Gutta cavat*, & le reste. Quand l'Amour a une fois gangrené l'ame, la raison s'enfuit comme si elle avoit le feu au cul. Pour lors l'esprit éveillé de la Fille, ne songe qu'à prendre le parti que son Pere lui refuse. C'est pourquoy dés aujourd'hui, si faire se peut, *Recipe Matrimoniorum multorum, tantorum ;* autrement ma foy, la Casse & le Sené ne la tireront point d'intrigue. Il ne faut point vous flater. Le vray Sené de la Femme, c'est l'Homme.

LE DOCTEUR.

Monsieur Poupardin m'a pourtant promis qu'une petite Ptisane laxative....

ARLEQUIN.

Monsieur Poupardin n'est qu'un Asne, & vous un Ignorant.

COLOMBINE.

Hé quoy, Messieurs, venez-vous faire ici une Consultation d'injure?

ARLEQUIN.

Voila un plaisant morveux, pour se mêler de guerir une fille !

ISABELLE *à Colombine.*

Vous voyez comme on m'insulte chez vous ?

ARLEQUIN.

Ici, & ailleurs, quand il vous plaira, morbleu, je suis Medecin au poil, & à la plume.

ISABELLE.

Vous êtes un extravagué.

ARLEQUIN.

A moy, Medecin de Beux, à moy Faculté, à moy. (*Le Docteur les separe.*)

SCENE DU DENOUEMENT.

ISABEELLE *en Medecin.* COLOMBINE, ARLEQUIN, CASCARET. LE DOCTEUR, OCTAVE, & CINTHIO, *qui surviennent.*

ISABELLE.

MA Chere, est-il possible que je vous revoye, aprés les emportemens de Mon-

sieur vôtre Pere, qui m'a congedié comme un Assassin ?

COLOMBINE.

Ah Monsieur, que je me sçais bon gré de ma langueur concertée, puisqu'elle vous rapproche de moy ! Vous ne sçavez donc pas, que pendant vôtre absence je me suis plainte de trente maladies, où les autres Medecins n'ont pû rien connoître ; & que mon Pere desesperé de voir tant de Bourreaux dans sa maison, s'est à la fin resolu d'envoyer toutes les Facultez au Diable, & de recourir à vous, comme à celui qui m'a le plus soulagée ? A vous dire vray, je suis fort contente de moy ; il n'y a presque point de jours où je ne me sois mise deux ou trois fois à l'agonie. A moins que de mourir tout-à-fait, il n'est pas possible de mieux contrefaire la malade.

ISABELLE.

Puisque je dois mon retour à vôtre adresse, tâchons de profiter du tems, & de terminer nos ennuis par un Mariage qui nous rende....

ARLEQUIN *à Isabelle.*

Monsieur, Mademoiselle vôtre Sœur est là-bas dans un Carrosse, qui s'impatiente.

ISABELLE.

Ah, ma chere Demoiselle, souffrez

qu'elle ait le bien de vous saluër. Elle m'a entendu dire tant de bien de vous, qu'elle meurt d'envie de vous connoître.

COLOMBINE.

Vous me faites une vraye joye, Monsieur, de me procurer cet honneur-là.

ISABELLE.

Vous voulez bien que je l'aille assurer des bontez que vous avez pour elle. (*Elle s'en va.*)

ARLEQUIN.

Voila toûjours une petite fusée de complimens, sur & tant moins.

COLOMBINE *à Arlequin.*

A ce que je vois, la Sœur de ton Maître s'interesse fort à ce qui le regarde?

ARLEQUIN.

Bon! ce sont deux têtes dans un bonnet.

COLOMBINE.

A-t-elle autant de merite que lui?

ARLEQUIN.

Cela n'est pas tout-à-fait composé de même. Ils ne laissent pourtant pas de valoir chacun leur prix.

COLOMBINE.

L'humeur en est-elle douce comme celle de son frere?

ARLEQUIN.

C'eſt un mouton. Elle ſera par fois une heure toute entiere ſans crier.

COLOMBINE.

Le grand excés !

ARLEQUIN.

Croyez-moy, il faut être bien maître de ſes paſſions, pour ſe tenir ſi long-tems en repos.

COLOMBINE.

Ne la marie-t-on point ?

ARLEQUIN.

Si on l'en vouloit croire, ce ſeroit une affaire bien-tôt toiſée : mais il n'y a encore rien qui ſe gâte. . . . Tenez la voila.

ISABELLE *en habit de fille.*

Quel bonheur pour moy, Mademoiſelle, de vous pouvoir marquer combien je vous honore !

COLOMBINE.

Oh pour cela, Mademoiſelle, j'ay bien de la confuſion que vous m'ayez prevenuë ; mais depuis fort long-tems ma maladie me fait malgré moy garder la chambre ; & ſans les ſoins obligeans de Mr vôtre Frere, je crois que de mes jours je n'aurois rendu viſite à perſonne. Caſcaret un Fauteüil.

ARLEQUIN.

Voyons un peu comme la fuſée ſe démêlera.

ISABELLE.

Mais ne vous incommode-je point ?

COLOMBINE.

Une Fille de vôtre air, & de vos manieres, fait toûjours un honneur sensible.

ARLEQUIN.

Quand ce seroit la Fille d'un Docteur, elle ne parleroit pas mieux.

COLOMBINE.

Oserois-je vous dire que je remarque une grande ressemblance entre Monsieur vôtre Frere, & vous ?

ISABELLE.

Jamais Jumeaux ne furent si semblables.

ARLEQUIN.

Sans leurs habits, j'en serois quelquefois la duppe.

COLOMBINE.

D'où vient qu'il n'est pas rentré avec vous ?

ISABELLE.

Dans le tems que je suis descenduë de Carosse, son Tailleur l'a retenu là-bas pour lui faire voir ses habits de Nôces, & pour....

COLOMBINE.

Comment ses habits de Nôces ?

ISABELLE.

Vous ne sçavez pas que mon Frere épouse Mademoiselle Leonore ?

COLOMBINE.

Quoy il épouse ma Cousine ?

ISABELLE.

Il n'y a rien de plus certain, il l'a rencontrée ceans, il lui en a conté, & finalement je crois que demain à pareille heure il pourra bien être vôtre Cousin.

COLOMBINE.

Seroit-il bien assez lâche....

ISABELLE.

Vous mocquez-vous, Mademoiselle ? c'est une Fille fort belle, & fort riche.

COLOMBINE.

Ah, le Traitre ! Epouser ma Cousine, aprés m'avoir juré si solemnellement.... Non.... sa perfidie.... Mais.... d'où vient.... pourtant..., Mon trouble, & ma douleur.... Ah Mademoiselle, je n'en puis plus.... Je vois bien que mon mal me reprend... Ah ! grands Dieux !

ISABELLE.

Elle se trouve fort mal. Je cours vîtement appeller mon Frere. Arlequin tiens-toy auprés d'elle, jusqu'à ce qu'il soit venu.

ARLEQUIN.

Une bonne Commission, vraiment, de

faire ſentinelle auprés d'une fille pâmée ! S'il ne vient bien-tôt, je me donne au Diable ſi je ne quitte la Malade, l'Infirmerie, & tout ce qui s'enſuit.... La pauvre fille !

COLOMBINE *en ſe levant avec fureur.*

Me quitter pour un autre, aprés les ſermens qu'il m'a faits !

ARLEQUIN.

Fy ! cela n'eſt pas bien. Laiſſez-moy faire, je lui laveray tantôt la tête d'un diable d'air.

COLOMBINE.

Dans ma maiſon engager ma Couſine, pendant que mon cœur s'explique pour lui avec tant de paſſion & de ſincerité !

ARLEQUIN.

Il a tort, vous dis-je. Mais c'eſt que la frequentation des Femmes rend les Hommes ſi Coquets, que c'eſt pitié. Si Dieu n'y met la main, ce ſera encore bien pis.

ISABELLE *en habit de Medecin.*

Hé bien, Mademoiſelle, que vous ſemble de ma Sœur ? Vous a-t-elle marqué avec combien d'empreſſement elle s'intereſſe à ma joye ?

COLOMBINE.

Traître, elle m'a appris avec combien

de perfidie tu me donnois ta foy, pendant que tu destinois toute ta tendresse à Leonore.

ARLEQUIN.

Ne lui en faites point de façon. Vôtre Sœur lui a tout dit.

COLOMBINE.

Ame de bouë ! le bien de ma Cousine l'a emporté sur la sincerité de mes feux.

ARLEQUIN.

Avoüez-lui de bonne grace, elle vous pardonnera.

ISABELLE.

Ne condamnez point, ma chere Demoiselle, le stratagême d'un cœur veritablement amoureux, qui a voulu éprouver le vôtre, par la confidence concertée que ma Sœur vous a faite.

COLOMBINE.

Lâche, veux-tu me pousser à bout par des retours si grossiers, & si indignes d'un....

ISABELLE.

Non, ma Belle, j'atteste le Ciel, & veux que pour jamais il me confonde, si tout ce que ma Sœur vous a dit, n'est un jeu prémedité pour découvrir le fond de vôtre ame, & pour sçavoir si vous m'aimez autant que je vous aime.

COLOMBINE.

Quoy ? le Tailleur & les habits de Nôces....

ARLEQUIN.

Vous êtes bien aisée à effaroucher. Et que Diable, est-ce que vous ne voyez pas qu'il tâche d'essayer vôtre bonne foy ? Dame, si vous croyez que mon Maître se marie comme les autres ; nenni au moins. Il est bien-aise de sonder le guay, & de sçavoir si la femme qu'il épouse sera pour lui, ou pour ses Voisins. Malepeste ! on ne sçauroit trop prendre de précaution là-dessus.

COLOMBINE *à Isabelle.*

Pourquoy en prendre avec moy, aprés toutes les avances que j'ay faites ? Mon cœur iroit-il au devant du vôtre, s'il ne se sentoit pas autant de perseverance qu'il en faut pour soûtenir une passion forte, & raisonnable ? Quand j'ay pris le parti de vous aimer, je n'ay consulté que ma tendresse ; & je n'écouteray que mon devoir quand il faudra vous persuader que je vous aime uniquement.

ARLEQUIN *parlant à son Maître.*

Qui la force à dire cela? Tout franc, je lui crois l'ame bonne. Tenez, Mr à vôtre place je n'en ferois point à deux fois. On a beau dire, les bons Mariages se font sur le champ.

ISABELLE.

Pour moy, je ne differeray jamais un bien si cher.

COLOMBINE.

Je n'arriveray jamais assez tôt au bonheur que je me propose.

ARLEQUIN.

Allons, embrassez-vous.

ISABELLE, COLOMBINE *ensemble.*

Ah, de bon cœur.

ARLEQUIN.

Là donc, voila ce que j'appelle entrer en matiere.

LE DOCTEUR *arrivant.*

Comment, Monsieur le Medecin, deshonorer ma maison, & suborner ma Fille? Allons, qu'on me jette cet homme-là par les fenêtres.

ISABELLE.

Ah, Monsieur, épargnez la vie d'une Fille, que l'amour a déguisée, & qui n'est devenuë Medecin que pour empêcher Cinthio d'épouser Mademoiselle Colombine.

COLOMBINE.

Quoy serieusement, vous n'êtes point Medecin?

ISABELLE.

Non, Mademoiselle, je n'en sçais pas assez pour vous guerir.

LE DOCTEUR.

Et qui épousera donc ma Fille ?

OCTAVE.

Moy, si vous me faites l'honneur de me la donner.

ARLEQUIN.

Le grand miracle ! j'en ferois bien autant.

CINTHIO.

Monsieur le Docteur, puisque Mademoiselle se declare en ma faveur, si vous m'en voulez croire, nous ferons deux Nôces à la fois ?

ARLEQUIN.

Ma foy, plus on est de foux, plus on rit.

LE DOCTEUR.

Je vois bien que les plus courtes folies sont les meilleures. Allons sortons d'affaire avec honneur.

ARLEQUIN.

Vous l'avois-je pas bien dit : *Principiis obsta.* Messieurs, quand vos Filles seront malades, *Recipe Matrimoniorum multorum.* Diable ! c'est le grand secret pour se mettre en seureté.

COLOMBINE AVOCAT POUR ET CONTRE.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Mise au Theâtre par Monsieur D *** & representée pour la premiere fois par les Comediens Italiens du Roy dans leur Hôtel de Bourgogne, le huitiéme jour de Juin 1685.

ACTEURS.

LE DOCTEUR.
ISABELLE *Fille du Docteur.*
CINTHIO *Amant d'Isabelle.*
COLOMBINE *Amante d'Arlequin.*
PASQUARIEL, *Parent de Colombine.*
ARLEQUIN, *faux Marquis, Amant d'Isabelle.*
SCARAMOUCHE, *Valet d'Arlequin.*
PIERROT, *Garçon Cabaretier.*
Un Perruquier.
Un Chapelier.
Un Tailleur.
Deux Mores.
Plusieurs Archers.
Un Geolier.

La Scene est à Paris, tantôt chez le Docteur, & tantôt dans un Cabaret.

fol. 329

Arlequin Colombine

Tome I

COLOMBINE AVOCAT POUR ET CONTRE.

ACTE I.

SCENE I.

Le Theâtre repreſente la Chambre d'Iſabelle.

CINTHIO, ISABELLE.

CINTHIO.

E Voi ſpoſerete que moſtro ?

ISABELLE.

Si, ſpoſerò quel demone.

CINTHIO.

E chi vi obliga a queſto ?

ISABELLE.

Il debito di figlia obediente.

CINTHIO.

Siete dunque riſoluta ? e l'amor mio ? la voſtra fede ?

ISABELLE.

Doletevi delle Stelle ; è decreto del Cielo, che fa forza al mio volere.

CINTHIO.

Il Saggio domina gli Astri.

ISABELLE.

L'Astro predominante al mio arbitrio vien secondato da un Padre, che comanda.

CINTHIO.

Un vero amore non riceve leggi da chi che sia.

ISABELLE.

Si', ed anco, chi che sia, non puol fare ch'io non vi ami ; sarà sempre vostro il core, ma sarà del Marchese Sbrufadelli la mano così mi sforza il Fato.

CINTHIO.

Mentirà il pronostico. Vado di questo passo a ritrouar il Marchese ; e con questo mio ferro saprò far le mie vendette. (Il met la main sur son Epée.) *O cesserà di palpitarmi il core, o vittima ei cadrà del mio furore.* (Il s'en va.)

ISABELLE.

Arresta, Cinthio, ascolta. Ah fatalità della mia Stella. (Elle le suit.)

SCENE II.

On ouvre la Ferme, & le Theâtre repre-
sente la Chambre d'Arlequin.

SCARAMOUCHE. ARLEQUIN *en Robe de Chambre.*

SCARAMOUCHE.

MA, caro Signor Marcheſe, è poſſibile che vi ſiete ſcordato la voſtra naſcità, i voſtri Parenti, e la voſtra Innamorata? Quoy? parce que vôtre Oncle le Cabaretier eſt mort, & qu'il vous a laiſſé cent mille écus, vous oubliez que vous êtes le fils d'un Cordonnier? Que vôtre Pere eſt encore en vie, & que vous avez promis foy de mariage à Colombine, que vous avez laiſſée à Veniſe; pour épouſer la fille du Docteur à cauſe qu'elle eſt fort riche? Ma foy, j'apprehende qu'à la fin tout ne ſe decouvre, & que vous ne ſoyez la victime de vos airs fanfarons.

ARLEQUIN.

Ouais! Voila un Maraut, qui fait bien le Precepteur! Ecoutez, mon Ami, je vous ay dit cent fois, que je ne trouvois pas bon que vous vous mêlaſſiez de faire

des remontrances. Si je n'ay point de naissance, j'ay du bien ; & à present, qui est riche est Noble, & qui est Noble n'est pas obligé d'executer ses promesses ; les Marquis ne sont point esclaves de leur parole, ce seroit trop Bourgeois.

SCARAMOUCHE.

Oüi ; mais la promesse de Mariage que vous avez faite à Colombine, vous sçavez qu'elle est toute écrite de vôtre main.

ARLEQUIN.

Là-dessus j'ay consulté un Procureur de mes amis, homme de conscience, qui m'a fort assuré que je n'étois pas en âge de faire des promesses. Ainsi j'ay l'esprit en repos de ce côté-là.

SCARAMOUCHE.

Vous épouserez donc Isabelle ?

ARLEQUIN.

Oüi morbleu, malgré toute la cabale, je l'épouseray, ou.... elle m'épousera ; elle a trente mille écus en mariage.

SCARAMOUCHE.

Enfin, Monsieur, ce que je vous en dis, n'est que par amitié, & par crainte qu'il ne vous arrive quelque fâcheux accident. Mais à propos d'Isabelle, elle a envoyé ici un de ses Laquais pour vous dire que vous songeassiez à lui envoyer

vôtre Portrait, & la Moresse que vous lui avés promis.

ARLEQUIN.

En sortant, je donneray ordre à tout. Qu'on m'habille vîtement.

SCARAMOUCHE.

Vôtre Tailleur, vôtre Perruquier, & vôtre Chapelier sont là-dedans. Vous plaît-il qu'on les fasse entrer ?

ARLEQUIN.

Oüi, faites-les entrer, & que mon Tailleur me vienne tailler.

SCENE III.

LE TAILLEUR, LE CORDONNIER, LE CHAPELIER, ARLEQUIN, SCARAMOUCHE.

LE TAILLEUR.

JE vous apporte, Monsieur, l'habit que vous m'avés commandé. (*Il tire de sa Toilette un habit fait de cuir doré, avec des manches rondes d'une grandeur extraordinaire.*)

ARLEQUIN *regardant l'habit.*

N'est-ce pas-là du Brocard de la Ruë Saint-Antoine ?

LE TAILLEUR.

Oüi, Monsieur. Essayons-le, s'il vous plaît.

ARLEQUIN.

Voyons auparavant la manche. (*Aprés l'avoir regardée.*) Hé fi, Monsieur le Tailleur, voila une manche estropiée.

LE TAILLEUR.

Et d'où vient, Monsieur ?

ARLEQUIN.

Elle est trop petite de moitié.

LE TAILLEUR.

Petite, Monsieur ? Vous n'y pensez pas. Il est entré trois aunes d'étoffe aux deux manches. Mettez-le sur vous. (*Arlequin ôte sa Robe de chambre, & paroît en chemise & en caleçon. Le Tailleur veut l'habiller, mais il en est empêché par Scaramouche.*)

SCARAMOUCHE.

Attendez, s'il vous plaît, c'est à moy à habiller Monsieur ; je suis son Valet de chambre.

LE TAILLEUR.

Si vous êtes son Valet de chambre, je suis son Tailleur, & pour le present ce sera moy qui l'habilleray.

SCARAMOUCHE.

Monsieur le Piquepoux, vous vous ferez rosser.

LE TAILLEUR.

Monsieur le Pot de chambre, vous vous ferez battre.

SCARAMOUCHE.

Ah, par la sangbleu, nous verrons. (*Ils se chamaillent.*)

ARLEQUIN *ayant peur, & courant d'un côté & d'autre.*

Hé, hé, hé, Marauts?

LE TAILLEUR *à Arlequin.*

Monsieur; si vous n'y donnez ordre, à la fin vôtre Valet de chambre deviendra aussi impertinent que vous.

ARLEQUIN.

Taisez-vous, insolent. (*Il leve le bras pour le battre. Dans ce tems-là le Tailleur veut l'habiller; Arlequin ne le veut pas, & s'en va. Le Tailleur court aprés Arlequin s'assied sur un fauteuil, leve les bras & les jambes pour empêcher qu'on ne l'approche, & dans le moment on lui met le Just'aucorps, la Culotte, la Perruque & le Chapeau, & il s'enfuit tout habillé. Scaramouche & les autres le suivent.*

SCENE IV.

Le Theâtre change, represente une Place Publique.

COLOMBINE, PASQUARIEL, *tous deux habillez à l'Espagnole.*

COLOMBINE.

Non ti dolere, Pasquarello, poiche le fatiche cesseranno, e non mancherà la ricompensa. Lascia ch'io sola mi dolga d'una fortuna ribelle, che mi perseguita, e mi dispera; tu vedi che hò abandonata la Patria, e i Parenti, per quell' Infame d' Arlicchino, che sotto fede di sposo, mi tradisce, e mi abandonna. Ma non sono Colombina, se con le mie persecuzioni, non mi fo mantener la parola. Hò appresso di me la scrittura che mi fece questo Scelerato; a suo tempo saprò valermene: Voglio esser l'ombra indivisibile del suo corpo, il tormento degli occhi suoi, l'Inquietudine del suo riposo, in fine Colombina sarà il flagello d' Arlicchino.

PASQUARIEL.

Mi dispiace, cara Colombina, della tua disgracia, e t'assicuro che tentarò l'impossibile

sibile per renderti consolata. Una sol cosa vorrei sapere, come, e in qual maniera, ti sei innamorata d'un Animale simile ad Arlicchino, che non hà ne spirito, ne belleza, ne statura, ne ciera di Galantuomo.

COLOMBINE.

Te lo dirò. Un giorno che andavo a spasso, m'incontrai in Arlicchino, che era a sedere appresso d'una Fruttiera, che aveva un Ciodron di Castagne. Il gormando ne mangiò una quantità grande, io m'arrestai nell'atto dell'ammirazione, vedendo con che grazia divorava quelle Castagne: m'accostai, e finsi voler comprar dell' insalata, per meglio vederlo; a pena fui à lui vicina, che le Castagne fecero il loro effetto, facendogli esalare una grandissima ventosità. Allora dissi: Se è così grande in voi il vento delle Castagne, e che sarà quello dei vostri sospiri, se mai sarete innamorato? E nel medesimo tempo, quel vente accese il mio foco. L'amai, mi corrispose; mi promise d'essermi marito, e me ne fece una scrittura. Morì un suo Zio, che gli lasciò il valsente di cento mila scudi; questo animale è venuto qui, si fà credere un Marchese, e vuol sposar Isabella figlia del Dottor Baluardo. Si è scordato di me; ma io disperata l'hò seguito, mi sono introdotta in casa del Dottore, che si è in-

namorato di me ; ho ſcoperto il tutto ad Iſabella , che mi hà promeſſo aiuto ; ho trovato il modo d'introdurmi por una ſtrada ſotterranea che paſſa dalla cava del Dottore a quella d'Allicchino , e facilmente da quella potrò entrare in camera ſua , ſenza ch' egli ſe ne accorga , e con il tuo ſoccorſo venir à capo d'ogni mio diſegno.

PASQUARIEL.

Mi piace il racconto , e godo della buona entratura che hai col Dottore. Penſo al qualche furberia che forſi ti vendicherà dell' infidelità d'Arlicchino. Dimmi, non ſai tu parlar qualche linguaggio ſtraniero ?

COLOMBINE.

Si , sò parlar Franceſe , Spagnola , Provenzale , Franco.

PASQUARIEL.

Baſta così ; vedo venir genie : ritirati , e laſciami la cura del reſto.

SCENE V.

ARLEQUIN, PASQUARIEL.

ARLEQUIN *à la Cantonade.*

DItes à mon Maréchal qu'il me vienne faire le poil. Eſt-il ſous le Ciel un

homme plus heureux que moy ! J'herite de cent mille écus, & je suis à la veille d'épouser une fille jeune, belle, bien faite, & qui en a trente mille en mariage ! Mais quel homme est-ce là ?

PASQUARIEL.

Por vida mia, esta Ciutad es muy linda.

ARLEQUIN *le contrefait.*

PASQUARIEL *continuant.*

Me dica vste Seignor, me conosce vste a mi ?

ARLEQUIN.

Si je vous connois ?

PASQUARIEL.

Si Seignor.

ARLEQUIN.

Oüi, Monsieur, je vous connois, je vous ai veu dans un jeu de Cartes. Vous êtes le Valet de Trefles.

PASQUARIEL.

Vste non me conosce, io soi el Seignor Capitano Don Cuerno de Cornazan, ombre d'honor por vida mia.

ARLEQUIN.

Vous êtes le Capitaine Dom Corne ? Oh, allez, allez, vôtre famille est connuë par toute la terre.

PASQUARIEL.

Vste non ha giammi sentido parlar della Morea ?

ARLEQUIN.

Oh ! que pardonnez-moy ! J'ay entendu parler de la Morée plus de cent fois. J'y ay même été.

PASQUARIEL.

E ben, Seignor, io ſoy....

ARLEQUIN.

Vous êtes la Morée?

PASQUARIEL.

Io ſoy que ſiendo al ſervizio de los Seigniores Venezianos. Oy prendido la Morea. Ah que ſi vous me voyez *(il tire l'épée)* *con queſta mia ſpada in mano, e tic, & tac.* (Il fait comme s'il vouloit couper le viſage à Arlequin.) *e con las Moſquetadas e pif, e paf.* (Il fait comme s'il tiroit des coups de fuſils.) *e la Pique a la manos, & ziſte & zeſte.* (Il fait comme s'il lui donnoit un coup de Pique dans le ventre.)

ARLEQUIN *qui à chaque fois a tremblé ; croyant avoir reçu ce dernier coup, dit :*

Ah je ſuis mort, Ah, Coquin, vous m'avez percé le goſier de part en part, *Che il Diavol ti porta, ti e tutti i to' pif, & paf, & tic, & tac.*

PASQUARIEL.

Queſto non es nada, Seignor ; ma mi

pare che Vosignoria parla Italiano, la non sarebbe gia Italiana?

ARLEQUIN.

Pardoneme, Signor, son Italian d'Italia.

PASQUARIEL.

E diche Paese d'Italia?

ARLEQUIN.

Du Païs de la Tapisserie de Bergame.

PASQUARIEL.

O! Io sono stato molto tempo a Bergamo. Bella Città! Sono stato ancora à Roma.

ARLEQUIN.

Il y a bien des Romains à Rome, n'est-ce pas?

PASQUARIEL.

Oüi assurément. *Sono stato à Fiorenza, Fiorenza la Bella.*

ARLEQUIN.

Comment se portent les Saucissons de Florence? y en a-t-il toûjours beaucoup?

PASQUARIEL.

Toutes les Boutiques *dei Pizzicaroli* en sont pleines. *Di Fiorenza, son passato à Bologna.*

ARLEQUIN.

Ah! belle Ville que Boulogne?

PASQUARIEL.

Certo, Bologna la Grassa.

ARLEQUIN.

Et y avez vous bien mangé des Savonettes à Boulogne ?

PASQUARIEL.

Mangé des Savonettes ? On ne les mange pas, Monsieur, elles ne servent qu'à faire la barbe, & à degraisser les mains.

ARLEQUIN.

Ho quand j'y étois, je les mangeois moy ; & cela me servoit pour me degraisser les boyaux.

PASQUARIEL.

Di Bologna poi sono stato à Venezia.

ARLEQUIN.

Venezia Bella, ch' è fondata in mare. Et y fa-t-il toûjours beaucoup de Carosses à Venise ?

PASQUARIEL.

Des Carosses ? Il n'y en a jamais eu. Vous voulez dire des Gondoles ?

ARLEQUIN.

Et oüi des Gondoles. Vous m'avoüerez que c'est quelque chose de beau à voir, qu'une Gondole dans un Carosse !

PASQUARIEL.

Oüi assurément, mais ordinairement les Gondoles ne vont point en Carosse, elles servent de Carosse.

ARLEQUIN.

N'est-ce pas ce que je vous dis ! Les

Gondoles ſervent aux Caroſſes; oh Diable ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je le ſçais. J'y ay été à Veniſe, & long-tems même. Dites-moy, n'y parloit-on de rien quand vous en êtes ſorti ?

PASQUARIEL.

Pardonnez-moy. On y parloit d'un certain accident arrivé à une nommée Colombine.

ARLEQUIN *à part.*

Hoime ! (vers Paſquariel) & qu'eſt-ce que cet accident ?

PASQUARIEL.

C'eſt que *queſta Colombina eſſendoſi innamorata d'un certo Arlicchino, che ſotto fede di ſpoſo l'hà ingannata, e ſe n'è fuggito via, hà fatto la piu heroica azzione del mondo.*

ARLEQUIN.

Et qu'a-t-elle fait ?

PASQUARIEL.

L'è ſortita fuori delle porte della Città, e alla prima riviera ch'ella hà incontrato, la s'è ſpogliata, e gettando le ſue veſti a terra, hà cominciato ad eſclamare in queſta maniera : Come, ingrato Arlicchino, tu mi abandoni, tu mi laſci, tu corri in braccio ad altro oggeto ? Queſta è dunque la fede promeſſa ? i giuramenti oſſervati ? Ed io ſopraviverò à tanta ſciagura ? Nò, che.

non sarà vera ; questa Riviera sarà testimonio della mia disperazione.

ARLEQUIN.

Elle disoit donc tout cela à la Riviere ?

PASQUARIEL.

Oüi, Monsieur.

ARLEQUIN.

Et la Riviere, que répondoit-elle ?

PASQUARIEL.

Scriverò a caratteri di morte su queste Rive la mia fede, e la tua inconstanza. Et dans le même-tems...

ARLEQUIN.

Elle s'est jettée dans la Riviere, & elle s'est noyée ?

PASQUARIEL.

Je ne sçais pas bien le reste de l'histoire. Mais si vous en êtes curieux, *mia Muxer Donna Anna vela dirà.*

ARLEQUIN.

Don Agna vôtre Femme la sçait donc ? Et est-elle loin d'ici ?

PASQUARIEL.

Non Signor, adesso la faccio venire. Donna Anna, venga. Il y a un Gentilhomme qui voudroit bien parler à vous.

SCENE VI.

COLOMBINE, ARLEQUIN, PASQUARIEL.

COLOMBINE.

Quiere hablar con migo eſte Cavallero ? Guardes Dios á vſte Sennor mi, valgame el Cielo que es eſto ? Tiene cara de mona ; venga, venga.

ARLEQUIN. *à Paſquariel.*

Monſieur, quel langage parle-t-elle-là ?

PASQUARIEL.

Elle parle Eſpagnol.

ARLEQUIN.

Et que Diable ne me l'avez-vous dit d'abord ? je lui aurois répondu. J'entends l'Eſpagnol à merveilles.

PASQUARIEL.

Hé bien, ſi vous l'entendez, parlez-lui ; il en eſt encore tems.

ARLEQUIN *à Colombine.*

Las Chocolatas...

PASQUARIEL.

Qu'eſt-ce à dire, Monſieur, le Chocolate ?

ARLEQUIN.

Oüi, Monſieur ; cela vient d'Eſpagne.

COLOMBINE.

Puedo yo attreverme en toccarlo ? muerdes pequenno Diablitto ? muerdes ? muerdes ?

ARLEQUIN.

Nò, non modo, nò, je ne mords point.

COLOMBINE.

Gratioſo es por vida mia ; nunca ay viſto hidalgo mas buffon. (Elle rit.)

ARLEQUIN.

Qu'appellez-vous bouffon ? Je vous donneray ma foy ſur les oreilles. Quelle impertinente eſt-ce là ?

COLOMBINE.

Nò os alborotes amigo, ſi nò tu viera cara demona.

ARLEQUIN.

Je ne cherche point l'aumône, je ſuis un Gentilhomme riche & de qualité.

COLOMBINE.

Sois caſado ombre ?

ARLEQUIN.

Je ne ſuis point une Ombre, je ſuis un corps palpable & maniable.

COLOMBINE.

Pues non m'entiende, ſoys tonto ? ſoys necio ?

ARLEQUIN.

Je ne connois ny la Tante, ny la Niéce, ni toute la parenté.

COLOMBINE *lui faisant signe d'aprocher.*

Venga a ca, venga a ca, a ca.

ARLEQUIN.

Hé fi, Madame, vous n'y songez pas. Faloit-il venir de si loin pour cela ? Voila qui est de la derniere vilenie. On m'a dit, Madame, que vous me donneriez des nouvelles d'une nommée Colombine avec un certain Arlequin.

COLOMBINE.

Despues que a quel vellacco de Arlicchino rebel de el amor menos preciò las finezas de Colombina, y pagò su amor con el oluido, supo que el Ingrato passò in Francia, para accasarse con otra, al momento desesperandose la pobre Mozuela diò gridos al Cielo, llorò sus desdichas, e arascando se la cara, y cayendo en tragico desmayo la noche y el dia dixo sospirando y moriendo, dixo.... dixo...

ARLEQUIN.

Et que dit-elle ?

COLOMBINE *se faisant connoître.*

Perfido, traditore, m'avrai negli occhi, se non m'hai nel core. Et s'en va.

ARLEQUIN *épouvanté.*

Misericorde, *aiuto, Spiriti, Diavoli, Demoni, Fantasme.*

SCARAMOUCHE *arrivant.*

Qu'est-ce ? qu'avez-vous, Monsieur,

ARLEQUIN.

Ah, mon pauvre Scaramouche ! Colombine eſt ici ; je la viens de voir en Eſpagnole ; elle m'a parlé, *Perfido, traditore.* . . . Je vais la ſuivre de loin, pour voir où elle va ; viens avec moy. (*Il s'en va.*)

SCENE VII.

SCARAMOUCHE, CINTHIO.

SCARAMOUCHE.

Colombina à Pariggi ! Mon Maître a chopiné. Colombine eſt à Veniſe. Mais que me veut ce Gentilhomme là ? Il y a un quart-d'heure qu'il m'examine.

CINTHIO *s'approchant de Scaramouche.*

Come vi chiamate ?

SCARAMOUCHE.

Comment je m'appelle ?

CINTHIO.

Si. Il voſtro nome qual è ?

SCARAMOUCHE.

Il mio nome, Signor, è Scaramuzza Memeo Squaquara, Tammera Catammera, e figlio di Cocumaro & de Madonna Papara trent'ova, e junze, e dunze, e tiracunze, e

tacchete ſtacchete, minoffa ſcatoffa, ſolfana befana caiorca, per ſervire à Voſignoria.

CINTHIO.

O chel bel nome ! In verità non ſi puol far di piu. (*Il tire ſa bourſe.*) Tenez, voila pour Scaramouche. Voici pour Memeo Squaquara. *Ecco per Tambera e Catambera.* (*A chaque nom il lui donne un écu.*) Et le ſurplus de la bourſe, pour le reſtant de vôtre nom. *Il lui donne toute la bourſe.*)

SCARAMOUCHE *à part.*

C'eſt quelqu'un qui va à la chaſſe aux noms. (*vers Cinthio*) Monſieur, j'ay encore d'autres noms dans ma famille, auſſi beaux & auſſi longs que le mien. Si vous en avez à faire, vous n'avés qu'à parler.

CINTHIO.

Nò, mi baſta ſolo del veſtro. Io mi diletto un poco di Nomanzia, e dal voſtro nome conoſco che voi ſiete un uomo piacevole, e che fate ſervizio volontieri. Non è coſi ?

SCARAMOUCHE.

Vous l'avés deviné. Il n'y a pas d'homme plus ſerviable que moy. Si la nature m'avoit fait femme, j'aurois été la plus complaiſante creature du monde.

CINTHIO.

Vedete quella porta ? Là ſtà il Dottor Baluardo. Queſta è una Lettera ; a voi la

dono, per rimetterla in mano propria d'Isabella sua figlia.

SCARAMOUCHE *aprés avoir un peu revé.*

Come si chiama Vosignoria ?

CINTHIO.

Io ? mi chiamo Cinthio del Sole.

SCARAMOUCHE.

Cinthio del Sole ? ah le beau nom ! le charmant nom ! Voila pour Cinthio del Sole. (*Il lui rend sa bourse.*)

CINTHIO.

Come ?

SCARAMOUCHE.

Et voici vôtre Lettre. (*Il lui rend sa Lettre.*) Il y a long-tems, Monsieur, que j'ay quitté ce mêtier-là. (*& s'en va.*)

CINTHIO.

Ma sentite, vi donarò. (Il le suit.)

SCENE VIII.

La Ferme s'ouvre, & le Theâtre represente la Chambre d'Isabelle.

LE DOCTEUR, ISABELLE

LE DOCTEUR.

COs'at Isabella, a te ved tutta malinconica. Parle-moy librement, dis-moy ouvertement ta pensée.

ISABELLE.

Signor Padre, non è dato a figlia ben nata, il contradire ai voleri d'un Padre affettuoso. Ma se mi date licenza di parlare, vi dirò che il Marchese Sbrufadelli non mi par uomo di nascita. Le sue maniere non son punto di persona nobile; e s'io non m'inganno, sono plebei i suoi Natali; perciò stimerei prudenza il non precipitar le nostre Nozze.

LE DOCTEUR.

Senti, Isabella; a non bisogna giudicar d'un uomo dalle apparence. Il Marchese Sbrufadelli è ricco; & si ses manieres te paroissent poliſſonnes, c'eſt que tu ne frequentes pas le grand Monde. Tous les Jeunes Gens de qualité n'en ont pas d'autres. *Ma questo non impedirà ch'a non m'informi a pieno della sua qualità, avanti di conchiuder affatto il Matrimonio.*

ISABELLE.

Se voleste dar fede a Colombina, ella vi ragguagliarebbe del tutto.

LE DOCTEUR.

Colombina lo ama, e al che và del so interesse, ch' al to' matrimoni se rompa. Ma lassami fa a mi, che avanti la fin del giorno, saprò beniſſimo ogni cosa. A vad' in piazza. S'al vegniſſe per azardo, fais-lui toûjours bonne mine. *Adio.* (*Il sort.*)

ISABELLE *seule.*

Misera condizione, che soggiace una povera figlia a maritarsi contro il suo gusto, solo per sodisfare all' interesse, o alla vanità ! Poteva ben la natura.... Ma parmi sentir gente.

SCENE IX.

ARLEQUIN *en Marquis.* ISABELLE.

ARLEQUIN *en entrant.*

Dove è la Signora Isabella ? Est-elle dans sa Chambre ?

ISABELLE.

Egli è, il Marchese.

ARLEQUIN *appercevant Isabelle, fait plusieurs Reverences ridicules.*

ISABELLE.

Ah Marquis ! quel relâchement de visite ! Ha pour cela on aime bien peu, quand on deserte pendant trois jours.

ARLEQUIN.

Le diable m'emporte si je sçay comme cela s'est fait ! Ce qui est de vray, c'est qu'on m'a trouvé à redire à la Cour. Vous jugez bien que sur ce pied-là, on prend d'abord le parti de faire atteler six Barbes

à une Chaise ; & on se rend au petit Coché à toutes jambes.

ISABELLE.

Mais, Marquis, que pensez-vous de la Cour ?

ARLEQUIN.

C'est un étrange terrain. Un fat en ce Païs-là avale bien des couleuvres.

ISABELLE.

Et à quoy vous divertissez-vous à ce charmant Versailles ?

ARLEQUIN.

Ma foy, depuis que les duels sont défendus, j'ay bien des heures de reste.

ISABELLE.

N'y dit-on rien de nouveau ?

ARLEQUIN.

Pardonnez-moy. On y parle d'y faire bâtir une sale de deux cens toises de large, pour faire le Carouzel à l'abry du Soleil & de la Pluye.

ISABELLE.

Deux cens toises de large !

ARLEQUIN.

Bon ! l'embarras n'est qu'à trouver des Poutres de cette longueur-là. A propos, vous sçavez bien qu'on a créé une Charge en ma faveur ; & une Charge d'épée, comme vous pouvez croire. Entre nous, j'ay toûjours cru que la Cour feroit quelque chose

pour moy. Ce n'eſt mardy point avec un peigne ny avec une tabatiere qu'on parvient en ce païs-là : il y faut de cela. (*Il ſe touche le front.*)

ISABELLE.

Ah, quelle cruauté, Marquis, de ne pas mander à vos amis la juſtice qu'on vous rend !

ARLEQUIN.

A moins que d'être Fanfaron, on ne s'aviſe gueres d'écrire à ſes amis ; ce que la Gazette dit à tout le monde.

ISABELLE.

Et bien, Marquis, quelle eſt cette Charge ?

ARLEQUIN.

Ho, pour le coup, vous ne ſerez pas une ſimple Marquiſe ; & ſur ce pied-là vous irez du pair avec....

ISABELLE.

Hé, ne me faites point languir.

ARLEQUIN.

Puiſque vous voulez le ſçavoir ; on me donne la Charge de Colonel General du Regiment de Limoges.

ISABELLE.

Mais, Marquis, il me ſemble que la paix barre un peu les fonctions d'un Colonel.

ARLEQUIN.

Bon ! la paix fait le beau de ma Charge.

C'eſt moy qui picque tous les Limouſins qui travaillent aux murailles du grand parc à Verſailles.

ISABELLE.

Ah, Marquis, la jolie Charge ! Avec cela on donne dans le page à bon titre.

ARLEQUIN.

Cela mene à tout.

UN LAQUAIS *entrant.*

Mademoiſelle, on demande à vous parler.

ISABELLE.

Ho pour cela, Champagne, il n'y a pas moyen de tenir contre vos impertinences. Je vous ay dit des fois ſans nombre que je ne reçois point de viſites quand Monſieur le Marquis eſt ceans.

ARLEQUIN.

Ah, Mademoiſelle, vous me gonflez d'honneur. Quelle preference !

LE LAQUAIS.

Ce n'eſt pas une viſite, Mademoiſelle; c'eſt une Fille de Chambre qui demande à vous ſervir.

ISABELLE.

Vous verrez que ce ſera cette jeune enfant que la Comteſſe de Megret veut mettre à mon ſervice. Qu'on la faſſe entrer.

ARLEQUIN.

Adieu. Je vais vous laiſſer faire vôtre marché en repos. *Il veut s'en aller.*

ISABELLE *l'arrêtant.*

Non pas, s'il vous plaît. Vous me feriez un vray chagrin de vous en aller ; & je pretends bien que vous m'aiderez à sortir d'intrigue.

SCENE X.

ISABELLE, ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN *regardant Colombine.*

VOila un fort bon petit air.

COLOMBINE.

Si quelque chose me peut consoler de ma mauvaise fortune, c'est l'espoir d'entrer auprés d'une Damoiselle aussi sage & aussi raisonnable que vous.

ARLEQUIN *à part.*

Elle n'est mardy point sotte.

COLOMBINE.

Madame la Comtesse de Megret, vous aura pû dire, Mademoiselle, que j'ay combattu long-tems contre la honte d'entrer en condition, & que ma repugnance a cedé à l'honneur de vous rendre mes services.

ISABELLE.

Le joly tour d'esprit !

ARLEQUIN.

Celui du visage n'est pas moins drole.

ISABELLE.

Mon enfant, jeune & délicate comme vous êtes, j'apprehende qu'il n'y ait ici trop d'ouvrage pour vous. Il faut me coëffer, m'habiller, raccommoder mes points, & par-dessus tout cela, nous avons quantité de linge à blanchir.

ARLEQUIN *bas à Colombine.*

Viens-t'en chez moy : je n'ay que trois chemises.

COLOMBINE *à Isabelle.*

Mon âge & mon temperament ne me dispenseront jamais de faire tout ce que vous me commanderez, Mademoiselle.

ISABELLE.

Cette fille-là me charme. Qu'en dites-vous, Monsieur le Colonel ?

ARLEQUIN.

Hé, elle paroît avoir assez bonne volonté. (*Bas à Isabelle.*) Voulez-vous que je vous parle franchement ? Ce n'est point la vôtre fait : ce n'est qu'un enfant. Voila justement une amusette pour mon Valet de Chambre, ou pour mon Maître d'Hôtel. Quand ces gueux-là sont une fois amoureux, Dieu sçait le train.

COLOMBINE *à part.*

Lâche Coquin !

ARLEQUIN *à Isabelle.*

Prenez moy une bonne grosse fille, laide & forte : Vous en serez mille fois mieux servie. (*Se tournant vers Colombine.*) Je lui parle en vôtre faveur.

COLOMBINE.

Les gens de qualité sont toûjours obligeans. (*A part.*) Le Maraut !

ISABELLE.

Vous avez beau dire : cette fille-là est tout-à-fait à mon gré, & je vais prier mon Pere de trouver bon que je la prenne. *Elle s'en va ; & quand elle est à la Cantonade, elle se retourne du côté du Marquis qu'elle a laissé seul avec Colombine, & dit :* Marquis, pendant mon absence, au moins, n'allez pas faire le folâtre, ny vous émanciper.

ARLEQUIN.

Quel outrage, ma Princesse ! mon cœur deût-il être sensible à la joye, du moment qu'il vous perd de veuë ? *à Colombine, Isabelle étant sortie.* Ecoute, ma Fille, veux-tu me croire ? ne te fourre pas dans cette peste de maison-ci ; tu y creverois en trois jours.

COLOMBINE.

Ah, Monsieur, on ne choisit point dans l'extrêmité où je me trouve. Puisqu'on m'a adressée ceans, il faut que j'y demeure.

ARLEQUIN.

Que tu es folle ! Vien-t-en demeurer chez moy . tu y seras adorée.

COLOMBINE.

Voila-t il pas de mes adoreurs ? Une fille seroit bien chanceuse de prêter l'oreille à un homme qui se va marier !

ARLEQUIN.

C'est quand il y fait bon, ma Mie. Aussi-tôt que j'auray touché mon mariage, je te meuble ma chambre d'un bout à l'autre : Je te donne un petit laquais, & je t'habille, il faut sçavoir. Va, va, ne refuse point ta fortune. De tout ce qu'il y a de Marquis en France, sans vanité, je suis un des plus donnans.

COLOMBINE.

Folle qui s'y fie. Depuis l'histoire arrivée à une nommée Colombine, il pleuveroit des hommes que je ne voudrois pas en avoir ramassé un.

ARLEQUIN.

Comment donc ?

COLOMBINE.

On m'a raconté que cette pauvre creature s'étant prise d'amitié pour un nommé Ar. . . Ar. . . Arlequin.

ARLEQUIN.

Quel bête est-ce que cet Arlequin ?

COLOMBINE.

On dit que c'eſt un Marouſle, un Cancre, un Miſerable qui devroit baiſer les pas par où elle a paſſé.

ARLEQUIN.

Tu te mocques ?

COLOMBINE.

Nenny, nenny, Monſieur : il n'y a point là de plaiſanterie. Ce Coquin-là malgré ſes ſermens & ſes promeſſes, a quitté Colombine, & depuis peu de jours s'eſt mis ſur le pied d'un Marquis d'un bel air.

ARLEQUIN *à part.*

Ouf !

COLOMBINE.

On dit qu'il eſt à la veille d'épouſer la fille d'un Bourgeois qui a plus de trente mille écus.

ARLEQUIN.

Eſt-il poſſible ?

COLOMBINE.

Il eſt ſi bien poſſible, que la pauvre Colombine en eſt morte de douleur. Voyez aprés cela ſi on peut ſe fier à la parole des hommes ?

ARLEQUIN.

Franchement, il y a de grands ſcelerats dans le monde. Mais eſt-elle bien morte auſſi ?

COLOMBINE.

COLOMBINE.

Il n'eſt que trop vray.

ARLEQUIN *à part.*

Tant mieux, (*à Colombine.*) Ecoutez. Dans cet hiſtoire-là, il y a du pour & du contre, oüi. Tout ce que je puis vous dire moy, c'eſt qu'un homme eſt un fat, quand il ne prefere pas ſon bien à ſon plaiſir. Puis qu'il n'aimoit plus Colombine, n'a-t-il pas bien fait de ſe pourvoir ailleurs? En amour comme en autre choſe, les volontez ſont libres.

COLOMBINE *ſe faiſant connoître à Arlequin.*

Perfido, traditore, m'avrei negli occhi ſe non m'hai nel core. Et s'en va.

ARLEQUIN.

Hoime! aiuto! ſpiriti, Demoni, larue.

Dans ce tems Scaramouche arrive; Arlequin lui dit qu'il vient de voir encore Colombine. Scaramouche dit qu'il perd l'eſprit, & que cela eſt impoſſible. Au moment arrive Paſquariel dans un ſac, & il ſe roule juſques ſur les pieds d'Arlequin, qui le voyant, dit: (C'eſt un ſac de Charbon qui va au Marché.) *Scaramouche dit que c'eſt un Balot qui va à la Doüanne. Arlequin veut regarder par l'embouchure du ſac, ce qu'il y a dedans; Paſquariel auſſi-tôt en*

sort avec trois têtes, contrefaisant le Diable, & épouvante Arlequin & Scaramouche qui tombent à la renverse de peur, & le premier Acte finit.

ACTE II.

SCENE I.

PASQUARIEL *seul, avec une Enseigne de Cabaret à la main.*

JE feray tant de fourberies à ce coquin d'Arlequin, qu'il en mourra de peur, ou qu'il sortira de cette Ville. J'ay sçu qu'il cherchoit à acheter une Moresse, pour en faire present à Isabelle. J'ay averti Colombine de ce qu'elle devoit faire. Mais le voici justement qui vient. Mettons vîtement cette Enseigne à cette porte. (*Il pend au dessus d'une porte l'Enseigne qu'il avoit à la main.*)

SCENE II.

ARLEQUIN, PASQUARIEL.

ARLEQUIN.

UN homme avec trois têtes, je l'ay vu. Cela n'eſt pas naturel, & il faut qu'il y ait quelque Diable qui m'en veuille.

PASQUARIEL *faiſant ſemblant de ſortir de la porte, où il a pendu l'Enſeigne.*

Servitor, Signor Alfiere, Signor Luegotenente, Signor Capitano, e tuta la Compagnia. Ah ! les braves gens ! point façonniers, vivant familierement avec tout le monde, faiſant bonne chere, & beuvant de bon vin ! Il eſt vray auſſi qu'il n'y a pas une meilleure Auberge dans tout Paris. Il n'y en pas non plus de ſi frequentée, c'eſt un monde : on y voit de toutes ſortes de Nations, des Italiens, des Eſpagnols, des Allemands, des Turcs, des....

ARLEQUIN *qui a écouté attentivement.* Monſieur, je ſuis vôtre Serviteur. Je vous entends parler de beaucoup de gens qui ſont logez dans ce Cabaret-là, & entre autres des Turcs ?

PASQUARIEL.

Oüi, Monſieur, des Turcs ; il y en a pluſieurs.

ARLEQUIN.

Et n'y a-t-il point parmi eux quelques Turquoiſes ?

PASQUARIEL.

Qu'appellez-vous, Monſieur, des Turquoiſes ?

ARLEQUIN.

C'eſt-à-dire des Turcs femmes.

PASQUARIEL.

Oh oüi, Monſieur, il y en a. Chaque Turc a pluſieurs Eſclaves qui le ſervent.

ARLEQUIN.

Et n'a-t-il point quelque Eſclaveſſe.

PASQUARIEL.

Oüi, Monſieur, de toutes ſortes, des hommes, des femmes, des gens qui ne ſont ni hommes, ni femmes.

ARLEQUIN.

Des gens qui ne ſont ni hommes ni femmes ! Ce ſont donc des monſtres ?

PASQUARIEL.

Vous l'avez dit. Ce ſont certaines gens qui ne ſont ny mâles, ny femelles, & qu'on appelle des Eunuques. Ils ont auſſi quantité de Mores, ronges, noirs, bleus.

ARLEQUIN.

Gridelins, jaunes. Tu te mocques

de moy ? Des Mores rouges !

PASQUARIEL.

Et oüi, Monſieur, habillez de rouge.

ARLEQUIN.

Ah, parlez donc. Et parmi tout cela n'ont-ils point de Moreſſes ?

PASQUARIEL.

Oüi, Monſieur, ils ont deux Moreſſes blanches, les plus jolies du monde.

ARLEQUIN.

Voila ce qu'il me faut ; mais je les voudrois noires.

PASQUARIEL.

Elles le ſont, Monſieur. Eſt ce que vous voudriez en acheter quelqu'une ?

ARLEQUIN.

Oüi, Monſieur. Mais comme je ne me connois pas en cette marchandiſe-là ; pour n'y être pas trompé, ne pourriez-vous point me dire combien cela ſe vend l'aune ?

PASQUARIEL *en riant.*

Allez, allez, ce ſont d'honnêtes gens qui ne vous ſurferont point. Vous pouvez leur aller parler en toute confiance. *Il s'en va.*

SCENE III.

ARLEQUIN. COLOMBINE *en Gasconne.*

ARLEQUIN *seul.*

JE suis ravi d'avoir trouvé l'occasion d'acheter la Moresse qu'Isabelle me demande. J'en veux avoir une à quelque prix que ce soit. Frappons au Cabaret. Hola hé ? *Il frappe.*

COLOMBINE *en dedans.*

Cau picquo a qui ? (Elle sort.) *Parlats, moun boun Monsur, diurias beni louja a mén lougis, que sarés sen comparaisou milious per lou liey, & per la taulo, qu'a qui ontes sias loujat, que n'es qu'uno pesouliero, ou un honeste home come bous non por entra sen dire : Quabalisquo !*

ARLEQUIN *la contrefaisant.*

Quabalisquo ! Ie bous assure que je boudrés bien benir loger chez bous : mais n'entendant pas le François de bostre Pays, j'aurois peur de faire quelque qui pro quo en parlant à bous autres.

COLOMBINE.

Hay pauro ! Lou parla del nostro Pays d'Adieusias es tant a la modo al jourdieu, que n'y a pas un home de qualitat, que nou

lou parle, ou de mens que nou l'entende.

ARLEQUIN.

Non l'entendo, en verité, je ne l'entends pas. Mais, dites-moy, avez-vous dans vôtre Auberge des gens de qualité ?

COLOMBINE.

Toutis mous hoſtes ſoun de gens de la miliono condiſiu del Royaume. Jujas ſi Mouſſu lou Marquis de Mournic, & Mouſſurs lous Barous de Launiac & Ranaiac, toutis Couſis, ne ſoun pas gens de qualitat ?

ARLEQUIN.

Ha ; je vous crois fort bien en *gnic* & en *gnac*. Mais n'avez-vous point chez vous quelque Coeffe, quelque...

COLOMBINE.

Per lou preſent n'ai pas din mon hoſtau d'autro Fenno loujado, qu'une joube Fillo, qu'es tant paulido, que s'apello Colombino.

ARLEQUIN *à part.*

Hoime ! (à Colombine.) Et qu'eſt-ce que cette Colombine ? la connoiſſez-vous !

COLOMBINE.

Pequaire ! A quello pauro goujatto es uno Fillo, qu'es eſtado vilenomen abuſado per un bauch noummat Arlequin, que le aviè proumes publiquament de l'eſpouſa ; & toutis mous hoſtes l'aimon tant, que lian proumes de la ſervy de tou lour cor din ſoun gran

deſaſtro, a cauſo qu'es pla doucetto, & pla complaſento.

ARLEQUIN.

Je vous entends. C'eſt-à-dire que ſi vous teniez cet Arlequin-là, vous lui donneriez d'un plat de vôtre Païs, en le regalant d'une ſalade de Gaſcon.

COLOMBINE.

A quo ly ſario pla ſegur deſtre pres, & penjat coumo un lairou.

ARLEQUIN.

Lairi, lairou... Je l'avertiray cet Arlequin-là; car c'eſt un de mes amis, & je ſerois fâché qu'il lui arrivât malheur,

COLOMBINE *ſe faiſant connoître.*

Perfido, traditore, m'avrai negli occhi, ſe non m'hai nel core. (*Elle s'en va d'un côté, & Arlequin s'en va de l'autre, en criant* A moy, à l'aide!

SCENE IV.

CINTHIO, LE DOCTEUR.

CINTHIO.

MA, Signor Dottor, tre parole, e non piu.

LE DOCTEUR.

Guardè ben a quel ch'a diſi.

CINTHIO.

Vi giuro di non dirvi che tre parole, o quattro al piu.

LE DOCTEUR.

A vel permet, parle.

CINTHIO.

Iſabella per mia Moglie. Queſte non ſon che quattro parole.

LE DOCTEUR.

Beniſſim; a ve' voi reſponder anca mi con quattro parole: A non voi darvela. Serviteur Patron. Il s'en va.

CINTHIO.

Ma, Signor Doctor, aſcoltate...

LE DOCTEUR.

Non ghe piu da far ben.

CINTHIO.

Patienza, o anima innamorata! Il le ſuit.

SCENE V.

ARLEQUIN. COLOMBINE, & PASQUARIEL *en Mores, ſuivis de deux autres Mores joüant de la Flute.*

ARLEQUIN.

COlombine l'Hôteſſe du Cabaret!

Ha pauverette mi ! Elle me suit par tout ; elle a été cause que je n'ay pas parlé à ces Marchands Turcs, pour avoir une Moresse. Mais je crois que les voici.

PASQUARIEL *avec une Guitarre, aprés avoir dancé autour d'Arlequin, au son de sa Guitarre, & des Flutes des deux Mores qui l'accompagnent, chante :*

E Mi stare Mercanta Turca,
Che bolire vendere Sclava.

ARLEQUIN *aprés avoir dancé avec eux, répond aussi en chantant.*

E mi stare Marchesa ricca,
Che volere comprare Schiava.

PASQUARIEL, COLOMBINE, *& les autres Mores dancent encore autour d'Arlequin ; puis se laissent tomber sur leurs jambes, & s'assoyent par terre. Arlequin les voyant ainsi, les regarde, & dit :* Je m'en vais prendre une Chaise aussi. *Il s'assied par terre au milieu d'eux, & auprés de Colombine.*

COLOMBINE *à Arlequin.*

Bon giorno, Paparuta, bon giorno, Signora. Ti star Coccìolet ?

ARLEQUIN.

Je suis un Cochon de lait ? Vous en

avez menty, *son Gentiluomo*, & *non son* pas Cochon de lait.

COLOMBINE.

Mi non dir questa. Cocciolet in Morisco vol dir Gentilomina.

ARLEQUIN.

Cocciolet vol dir Gentilomina? Oh si cela est, vous avez raison, je suis un Cochon de lait. Mais, dis-moy, *di che Paesa star ti?*

COLOMBINE.

Mi star del Paesa di Monomotapa.

ARLEQUIN *en riant.*

Pa ta pa ta pa! tu es donc du païs des Tambours?

COLOMBINE *rit.*

Ha, ha, ha! Pa ta pa ta pa! Ti star Gentilomina buffona. Ti far rider mi. Monomotapa star Paesa in Affrica. Ti non esser stato in Affrica?

ARLEQUIN.

Pardonnez-moy, j'ay été en Afrique quatre ans, & je n'en suis revenu que parce qu'il y faisoit un froid de diable. Mais que sçais-tu faire? *Che saper far ti?*

COLOMBINE.

Che sabir far mi? Mi sabir danzar, mi sabir mangiar, mi sabir cucir, mi sabir dormir, mi sabir blanchir, sabir blanchir.

ARLEQUIN.

Tu ſçais blanchir ? Hé fy, tu te mocques. Si tu ſçavois blanchir, tu te blanchirois toy-même, te voila noire comme un Charbon. Mais parles donc ? Qui eſt cet homme-là ? *Chi ſtar quel omina ?* (*Il montre Paſquariel.*)

COLOMBINE.

Quel omina ſtar mi Patrona ?

ARLEQUIN.

Oüi, comment s'appelle-t-il ? *Come chiamar tua Padrona ?*

COLOMBINE.

Mi Patrono chiamara Hallimoroid.

ARLEQUIN.

Il a les Hemorroïdes ? méchant mal ! Et n'as-tu point quelque frere ? je l'acheterois volontiers pour me ſervir.

COLOMBINE.

Si Signora, mi abir dua a tuo ſervizio, a tuo ſervizio. (*Elle lui fait les cornes.*)

ARLEQUIN.

Gardez-les pour un autre, je n'en ay que faire. Ton âge ? Quel âge *aver ti ?*

COLOMBINE.

Mi dir a ti. Mi non ſabir contar alla maniere de tu Paeſa ; mi contar alla maniera Moriſca. Bolir che mi contar in Moriſca ?

ARLEQUIN.

Oüi, je le veux bien, compte en Morisque ?

COLOMBINE *arrachant les poils de la barbe d'Arlequin.*

Sturta, burgia, curgia ; mi abir quindici anna, quindici anna.

ARLEQUIN *se levant.*

Va compter au Diable. Si elle avoit quarante ans, je n'aurois plus de barbe.

COLOMBINE *se levant.*

Se ti bolir, mi contar anna de mi Fratella.

ARLEQUIN.

Non, non, en voila assez, ne comptez jamais de vôtre vie devant moy.

PASQUARIEL *se leve, & dit à Arlequin.*

Parla Signora, abir trovata Sclava de tu gusta ? Bolir comprarla ? mi far bon mercata.

ARLEQUIN.

Ho ça, combien en voulez-vous, sans me surfaire ?

PASQUARIEL.

Sans vous surfaire : *Ti mi donar ducento scuta, ducento scuta.*

ARLEQUIN.

Deux cens écus ? vous vous mocquez. Cette marchandise-là n'est pas si rare ; on

en trouve autant qu'on veut sur le Pont-Neuf, & par tout.

PASQUARIEL.

Hé bien, combien *bolir donar?*

ARLEQUIN.

Je vous en donneray trente sols.

PASQUARIEL.

Allez acheter des tripes; vous n'auriez pas une Poupée pour cela.

SCENE VI.

CINTHIO & les mêmes.

CINTHIO *passe devant Arlequin, le regarde sous le nez, & aprés l'avoir examiné de la tête aux pieds, le prend par une manche de son just au corps, en disant:*

Est-ce la mode?

ARLEQUIN *faisant le brave.*

Oüi Monsieur, la mode. Qu'en avez-vous à faire? voila qui est bien plaisant ma foy! Oüi, Monsieur, la mode.

CINTHIO *d'un sang froid.*

Ne vous appellez-vous point le Marquis de Sbrufadelli?

ARLEQUIN.

Oüi Monsieur, le Marquis de Sbrufadelli c'est mon nom ; qu'en voulez-vous dire ?

CINTHIO *toûjours d'un sang froid.*

Et vous devez épouser Isabelle, fille du Docteur ?

ARLEQUIN *élevant toûjours la voix.*

Assurément ; & qui que ce soit ne m'en empêchera. Je suis de qualité, & j'ay du cœur, morbleu.

CINTHIO *d'un air negligeant, se mettant à rire, & lui jettant la manche de son just'aucorps au nez.*

Ha, ha, ha ! la belle figure !

ARLEQUIN *enfonçant son Chapeau d'une main, & mettant l'autre sur la garde de son Epée.*

Comment, jernie ? à un homme comme moy ? Par la mort, par....

CINTHIO *d'un ton ferme.*

Que voulez-vous faire de cette Epée-là ?

ARLEQUIN *d'un ton radouci.*

Je la veux vendre, Monsieur. La voulez-vous acheter ?

CINTHIO *mettant l'Epée à la main.*

Il y a long-tems que je te cherche. Allons, morbleu, l'Epée à la main ; ou je te tuë.

COLOMBINE *saute sur l'Epée d'Arlequin, la lui arrache, & se bat contre Cinthio, qui s'en va disant :* Je n'aurois point d'honneur à me battre contre une femme.

ARLEQUIN *tout joyeux de l'action que la Moresse vient de faire, court à Pasquariel.*

Ah Monsieur, la brave Moresse que vous avez-là ! elle vient de me sauver la vie. Il n'y a rien au monde que je ne donne pour l'avoir. Tenez.... je vous en bailleray quarante sols.

COLOMBINE *se devoilant prend Arlequin par le bras, & lui presentant la pointe de l'Epée dans le ventre, dit :*

Perfido, traditore, m'avrai negli occhi, se non m'hai nel core ; (Et s'en va avec Pasquariel & les deux Mores, qui s'en retournant passent devant Arlequin en joüant de leurs Flutes.)

ARLEQUIN.

Hé, allez vous-en au Diable avec vos Fanfares. *Et s'en va.*

SCENE VII.

Le Theâtre repreſente la Chambre d'Arlequin.

SCARAMOUCHE, PASQUARIEL.

On y voit Scaramouche, qui aprés avoir raccommodé tout ce qu'il y a dans la Chambre, prend ſa Guitare, s'aſſied ſur un Fauteüil, & en joüe en attendant que ſon Maître arrive. Paſquariel vient tout doucement derriere lui, & par-deſſus ſes épaules bat la meſure; ce qui épouvante terriblement Scaramouche. En un mot, c'eſt ici où cet Incomparable Scaramouche, qui a été l'ornement du Theâtre, & le modele des plus Illuſtres Comediens de ſon tems, qui avoient appris de lui cet Art ſi difficile, & ſi neceſſaire aux perſonnes de leur caractere, de remuer les paſſions, & de les ſçavoir bien peindre ſur le viſage; c'eſt ici, dis-je, où il faiſoit pâmer de rire pendant un gros quart-d'heure, dans une Scene d'épouvantes, où il ne proferoit pas un ſeul mot. Il faut convenir auſſi, que cet excellent Acteur poſſedoit à un ſi haut degré de perfection ce merveilleux talent, qu'il touchoit plus de

cœurs par les seules simplicitez d'une pure nature, que n'en touchent d'ordinaire les Orateurs les plus habiles par les charmes de la Rhetorique la plus persuasive. Ce qui fit dire un jour à un grand Prince qui le voyoit joüer à Rome, Scaramuccia non parla, e dice gran cose: *Scaramouche ne parle point, & il dit les plus belles choses du monde. Et pour lui marquer l'estime qu'il faisoit de lui, la Comedie étant finie il le manda, & lui fit present du Carosse à six Chevaux dans lequel il l'avoit envoyé querir. Il a toûjours été les delices de tous les Princes qui l'ont connu; & nôtre Invincible Monarque ne s'est jamais lassé de lui faire quelque grace. J'ose même me persuader que s'il n'étoit pas mort, la Troupe Italienne seroit encore sur pied. Que ceux donc qui ont parlé si indignement de lui, & qui se sont servi de son nom, pour donner du debit à une infinité de fades quolibets & de mauvaises plaisanteries, rougissent, & viennent, la torche au poing, faire reparation aux Manes d'un si grand Homme, s'ils veulent éviter le châtiment que leurs impostures meritent, & devant Dieu & devant les Hommes. Il n'est rien de plus impie, que de deterrer un homme pour le couvrir de calomnie.*

SCENE VIII.

SCARAMOUCHE, PIERROT, ARLEQUIN.

SCARAMOUCHE *aprés la Scene des épouvantes, crie :*

MIsericorde ! à l'aide ! au secours ! à moy, quelqu'un : Mon Maître ! *Signor Marchese !*

ARLEQUIN *entrant.*

Qu'est-ce ? qu'y a-t-il ? es-tu fol ? parle.

SCARAMOUCHE.

Ah, Monsieur, je viens de voir le Diable, il battoit la mesure sur mes épaules, il marchoit les pieds en l'air, & le ventre par terre, le. . . .

ARLEQUIN.

Le Vin de Bourgogne, le Cabaret, la debauche qui te brouillent la veuë, & qui te font voir toutes ces choses ! Est-il possible que tu t'enyvreras toûjours ?

SCARAMOUCHE.

Ah Signor ! haime ! (Il saute de peur.)

ARLEQUIN *en tremblant.*

Qu'est-ce qu'il y a ?

SCARAMOUCHE.

Ah rien, rien, Monsieur. Je croyois voir le Diable à côté de vous, & ce n'est que la manche de vôtre just'aucorps.

ARLEQUIN *toûjours tremblant.*

Ne parlons donc plus de Diables. Je n'ay pas peur moy; mais c'est que je n'aime point d'en entendre parler. Apporte-moy mon Miroir, je veux voir comme je suis fait. J'attends le Peintre qui doit venir finir mon Portrait.

SCARAMOUCHE *donne un Miroir à Arlequin.*

ARLEQUIN *se mirant, voit Colombine dans le Miroir.*

Scaramuzza? Scarammuzza? Ah, ah, ah! *Colombina nel* Miroir!

SCARAMOUCHE.

Voyons. (*Scaramouche se mire, & apperçoit dans le Miroir un Masque de Demon que Pasquariel qui est derriere lui y presente.*) Ah, Monsieur, c'est le Diable qui est dans le Miroir, & non pas Colombine.

ARLEQUIN.

Et Colombine, & le Diable, n'est-ce pas la même chose? Remporte le Miroir, & appelle Pierrot. *Scaramouche s'en va. Arlequin appelle.* Pierrot? Pierrot?

PIERROT *vient sans rien dire, & se campe à côté d'Arlequin, qui ne le voyant pas, rappelle encore de toute sa force :* Pierrot ? *A quoy Pierrot répond d'un grand sens froid :* Me voila.

ARLEQUIN.

Vîte le Peintre ?

PIERROT *va, & revient.*

Lequel, Monsieur ?

ARLEQUIN.

Lequel ? Le même.

PIERROT *va, & revient.*

Faut-il le mettre à la glace ?

ARLEQUIN.

Le Peintre à la glace !

PIERROT *en riant.*

Ah ! c'est le Peintre que vous demandez ? Je croyois que vous demandiez Pinte. Il est là-dedans, Monsieur. Il dit qu'il a quelque chose à barbouiller ; n'est-ce point vous ?

ARLEQUIN.

Barbouiller ! quel animal ! Ce n'est pas cela. C'est qu'il m'a débauché, & il faut qu'il m'acheve. Faites-le entrer.

PIERRIOT.

Le voila.

PASQUARIEL *entre. Il a une surveste toute pleine de couleurs. Il mar-*

che tout de travers avec des bequilles, & les yeux presque fermez.

ARLEQUIN *le voyant.*

C'est le Peintre des Invalides ! Il est Paralitique, il me va peindre tout de travers.

PASQUARIEL *veut ôter son chapeau pour saluer Arlequin ; & comme il tremble, & qu'il ne peut se soutenir, il tombe sur Arlequin, en disant :* Serviteur à Voſignorie.

ARLEQUIN.

Ah ! je suis estropié. Pierrot, aide-moy à le relever. (*Au Peintre, aprés l'avoir relevé.*) Sans complimens, Monsieur, allez-vous-en auparavant mourir, & vous reviendrez aprés achever mon Portrait.

PASQUARIEL *s'assied sur une chaise, met de grandissimes lunettes sur son nez, & aprés avoir mêlé quelques couleurs sur sa palette avec un fort grand pinceau, il barbouille tout le visage de Pierrot, qui le regardoit faire.*

PIERROT *en pleurant, le visage tout noirci de couleurs.*

Hé morbleu prenez donc garde, Monsieur, je ne suis pas le Tableau, moy. (*Il s'en va.*)

ARLEQUIN *en colere.*

Il a raison. Prenez un peu mieux garde

à ce que vous faites. Je vous trouve bien plaisant, de barbouiller comme cela mon Secretaire !

PASQUARIEL *regarde attentivement Arlequin sans lui répondre, & puis se laissant tomber sur ses deux genoux, il marche en cette posture vers Arlequin, avec le pinceau à la main. Arlequin qui le voit venir vers lui, lui demande :* Qu'allez-vous faire ? *Pasquariel répond ;* Je vais peindre Vosignorie.

ARLEQUIN.

Tournez-vous donc du côté de mon Tableau.

PASQUARIEL *se voulant tourner vîte du côté du Tableau qui est à sa droite, tombe étendu par terre.*

ARLEQUIN.

Ah ! voila un Peintre cassé ! Il me faudra payer un Peintre. Pierrot avoit bien raison de dire que c'est un Peintre à la glace.

PASQUARIEL *se relève, & voulant prendre congé pour s'en aller, aprés avoir bien balancé sur ses jambes, se laisse cheoir sur Arlequin, qui tombe par terre, & Pasquariel tombe sur lui.*

ARLEQUIN *se relevant.*

Ah, maudit Peintre ! en voulant fai-

re une Copie, vous avez estropié l'Original.

PASQUARIEL *se releve & s'en va.*

ARLEQUIN.

Allez, allez, mon ami. Tout droit à l'Hôpital General, à l'Hôpital General. A-t-on jamais vu un Peintre de la sorte! Je m'en vais envoyer à Isabelle mon Portrait tel qu'il est; il ne me paroît pas trop mal. *(Il se tourne vers le Portrait, & voit la tête de Colombine à la place de la sienne.) Ah! poveretto mi!* La tête de Colombine dans le Portrait! *haime! ah, ah!* *(Il se retourne du côté du Portrait, & le revoyant dans son premier état, il dit:)* Ouais! est-ce que j'ay la berluë? Il me sembloit de voir Colombine dans le Portrait. L'imagination! *(Il regarde encore le Portrait, & y revoit la tête de Colombine.)*

COLOMBINE *dans le Portrait.*

Perfido, traditore, m'avrai negli occhi, se non m'hai nel core. Et s'en va.

ARLEQUIN *en s'enfuyant.*

Misericorde! à l'aide! au secours! le Diable, le Diable.

Ceux qui n'ont point veu representer cette Comedie, seront en peine de sçavoir comment Colombine se trouve dans le Portrait; je vais leur apprendre. Le Portrait d'Arlequin

lequin est un Portrait en pied, au naturel, la tête duquel est coupée, de maniere qu'en la poussant par derriere, elle se leve. Ainsi Colombine, qui par le moyen de la cave du Docteur, comme j'ay déja dit dans une autre Scene où l'on explique le sujet, peut entrer à toute heure chez Arlequin sans qu'il s'en apperçoive, vient doucement par derriere le tableau, & passe sa tête à la place de celle du Portrait.

SCENES IX. & X.

ISABELLE, LE DOCTEUR, & CINTHIO, PASQUARIEL.

Isabelle fait voir au Docteur la Promesse de Mariage qu'Arlequin a fait à Colombine. Le Docteur jure qu'il s'en vangera, & qu'il le fera pendre. Dans le moment Cinthio arrive; on lui raconte la chose; il dit que le Juge est son Oncle, & que si on veut lui donner Isabelle en mariage, il sollicitera contre Arlequin. Le Docteur y consent, & ils sortent pour aller chez le Juge. Pasquariel qui a tout écouté derriere, se desespere, disant que si Arle-

quin est pendu, il ne pourra jamais épouser Colombine sa parente. Dans le moment arrive Arlequin.

SCENE XI.

ARLEQUIN, PASQUARIEL,

ARLEQUIN.

COlombine dans le Tableau ! Il n'en faut point douter, Colombine est un Diable. Je gagerois qu'elle étoit aussi le Peintre. Mais que me veut cet homme-là ?

PASQUARIEL *passe devant Arlequin, & l'examine de tous cotez.*

ARLEQUIN.

Voyons un peu où tout ceci aboutira.

PASQUARIEL *s'approche d'Arlequin, dit :*

Sçavez-vous danser ?

ARLEQUIN.

Non, Monsieur ?

PASQUARIEL.

Je connois un homme qui vous montrera bien vîte, & vous fera faire des cabrioles de cette hauteur. *(Il leve sa main au dessus de sa tête.)*

ARLEQUIN.

Je ne suis pas curieux ; & quand je

danſe, je danſe toûjours à rets de chauſſée.

PASQUARIEL *regardant Arlequin d'un air piteux.*

Le pauvre homme ! le pauvre homme ! Vous vous appellez le Marquis de Sbrufadelli ?

ARLEQUIN.

Oüi, Monſieur, pourquoy ? Que ſignifient toutes les contorſions que vous faites ?

PASQUARIEL.

Je viens d'entendre le Docteur, Iſabelle, & Cinthio, qui ont conjuré vôtre mort. Ils avoient entre les mains un certain papier ; ils diſoient que c'eſt une promeſſe que vous avez faite à une certaine Co.... Coulourine... Co.... Colombine, qui eſt de Veniſe, & qui loge à preſent chez le Docteur. Ils diſoient auſſi, que vous n'êtes point Marquis, & que vous êtes un Marouſle, fils d'un Cordonnier, & neveu d'un Cabaretier, dont vous avez herité de cent mille écus ; & ils ſont allé declarer tout cela à la Juſtice, pour faire decreter contre vous, & vous faire pendre. Ah ! Meſſieurs, arrêtez. *(Il fait comme s'il voyoit venir quelqu'un, & pouſſe rudement Arlequin.*

ARLEQUIN.

Eſt-ce la Charete qui vient ?

PASQUARIEL.

Non, non, ce n'eſt rien, Monſieur, remettez-vous. Quel dommage de pendre un Gentilhomme ſi bien-fait !

ARLEQUIN.

Mais, Monſieur, puiſque vous avez la bonté de vous intereſſer dans ce qui me regarde, ne pourriez-vous point m'enſeigner quelque moyen pour me tirer de ce bourbier-là ? Je ſuis riche & genereux, & ſi vous me rendez ſervice, vous pouvez compter ſur... une piece de trente ſols.

PASQUARIEL.

Je ne ſuis pas intereſſé, Monſieur, & jamais l'argent ne m'a gouverné. Mais je connois un Docteur qui vous mettroit hors d'embarras à coup ſeur. La queſtion eſt de ſçavoir s'il voudroit bien ſe charger de vôtre affaire.

ARLEQUIN.

Il faut l'en prier, Monſieur, menez-moy chez lui. Demeure-t-il loin ?

PASQUARIEL.

Tenez, Monſieur, voila ſa Chambre. (*Il lui montre un côté du Theatre.*)

ARLEQUIN.

Voila une fenêtre ſan vitres ; c'eſt-là ſans doute la Nichoire d'un homme de lettres.

PASQUARIEL.

Ah ! que vous êtes heureux, Monsieur ! Le voici lui-même qui vient.

SCENE XII.

ARLEQUIN, PASQUARIEL, COLOMBINE *en Docteur.*

ARLEQUIN *fait plusieurs reverences à Colombine.*

COLOMBINE *à Arlequin.*

A Qui en voulez-vous ?

ARLEQUIN.

Je cherche un certain....

COLOMBINE.

Doucement. Si vous voulez parler, parlez congruement, ou ne parlez point. Vous dites que vous cherchez un certain. Chercher est un Verbe inquiet ; & certain est un mot reposé. Ainsi par une diction barbare, vous confondez l'activité & le repos. Cela s'appelle en bonne Ecole *Contrarium in objecto.*

ARLEQUIN.

Diable ! voici un habile homme, un bel esprit, tout-à-fait. Ne sçauriez-vous me dire ?

COLOMBINE.

En deux mots deux sottises. De toutes les constructions la plus vicieuse est celle qui commence par un tems supposé, ou par une interrogation douteuse ? Premiere sottise. La seconde, plus sottise encore que la premiere, est l'irreverence contre ma capacité. Ne sçauriez-vous me dire ? Quel soufflet à un homme de lettres ! Comme s'il m'étoit permis, à moy, d'ignorer quelque chose ! à moy qui suis le mignon des Muses, le favori de la Grammaire, le rival d'Aristote ! à moy l'Epitome ! à moy l'Enciclopedie ! à moy enfin le Microcosme de toutes les sciences !

ARLEQUIN.

N'est-ce point là quelque Porc-epic de l'Université ? Faites-moy la grace de me dire si vous êtes Docteur ?

COLOMBINE.

Si je n'étois que Docteur, je ne serois pas grand'chose.

ARLEQUIN.

Vous ressembleriez à bien d'autres.

COLOMBINE.

Docteur, à proprement parler, n'est qu'un mot de parade, ou une belle enseigne à un méchant Cabaret. Ce n'est point le nom de Docteur, qui rend les gens doctes : mais il marque seulement qu'on le

devroit être. Quand Averroës s'en explique, il dit qu'un Docteur pour l'ordinaire eſt une eſpece de macreuſe, qui paroît chair, & qui n'eſt que poiſſon.

ARLEQUIN.

Comment donc faire pour n'y être point trompé ?

COLOMBINE.

Il en faut juger comme des lapins.

ARLEQUIN

A cauſe de leur fourrure peut-être ? Quelle chienne de comparaiſon !

COLOMBINE.

Je la tiens d'Anaxagore, que nous appellons le gouffre de l'eſprit, & le magazin du bon ſens. Ce grand homme prétend que pour juger ſainement d'un lapin, il faut que le nez en decide. Quand il ſent le geneſt & le ſerpolet, il eſt de vraye garenne, quand il ne ſent que le chou, c'eſt un clapié. *A pari :* Quand on porte un Docteur au nez de la raiſon, s'il a le fumet des belles lettres, c'eſt un vray Docteur : mais quand il ne ſent que l'école & l'argument, il ne paſſe parmi nous que pour un clapié. Voyons ce qui vous amene.

ARLEQUIN.

Monſieur, comme vous êtes un Docteur de vraye garenne, je vous prie de

me donner vôtre avis sur mon affaire.

COLOMBINE.

De quelle nature est vôtre affaire ? Est-elle de Fait ? est-elle de Droit ?

ARLEQUIN.

Il s'agit de deux mariages.

COLOMBINE.

De deux mariages ! L'épouventable affaire !

ARLEQUIN.

Je n'ay pourtant jamais été marié.

COLOMBINE.

Le Ciel vous a regardé d'un bon œil. L'homme qui se marie, est appellé par Demostene l'ennemi de son repos, l'artisan de son malheur, & le bourreau de sa liberté : *jugulator libertatis.*

ARLEQUIN.

Mais. . . .

COLOMBINE.

On regarde un fiancé comme un aveugle qui touche le precipice du bout de son bâton, sans en être effrayé. De quelque côté qu'il se tourne, sa perte est infaillible : *undique angustiæ.* S'il prend une vieille, elle est avare, laide & insupportable. S'il prend une jeune, elle est étourdie, prodigue & coquette. S'il épouse une belle, il épouse une folle. S'il se marie pour du bien, sa fortune fait son supplice, &

une riche laide a toûjours lieu de croire qu'on l'a épousée, *non propter opus, sed propter opes.*

ARLEQUIN.

On m'accuse d'avoir deux femmes.

COLOMBINE.

Quel aveuglement de sacrifier sa raison à son plaisir & à son interêt !

ARLEQUIN.

Et où Diable me suis-je fourré ?

COLOMBINE.

Comment s'assurer dans un naufrage perpetuel ? *Juxta serpentem nemo somnos securus capit.* Quel antidote contre la fureur des femmes ? Quel remede contre leur vengeance, qui s'installe sans misericorde sur la tête des pauvres maris ? Si on s'en plaint, on est bizarre : si on le souffre, on est deshonoré.

ARLEQUIN.

Quand tous les diables y seroient, Monsieur, il faut que je me marie.

COLOMBINE.

Non auditur perire volens. Quoy que vous vouliez absolument faire une sottise, c'est à moy à châtier par mes conseils une resolution si temeraire, & en éloigner le danger en vous le faisant connoître.

ARLEQUIN.

Je ne cours aucun risque, Monsieur.

La fille que je recherche, est une jeune enfant qui n'est jamais sortie de dessous l'aîle du pere & de la mere, & qui n'a jamais veu un homme en face.

COLOMBINE.

Tant pis, diable, tant pis. Une fille sans experience, est de tous les écueils le plus dangereux. Le pere & la mere, à force d'y surveiller, vous la livrent sage : mais elle n'est pas plûtôt mariée, qu'elle se dédommage de la severité de sa famille ; & pour peu qu'elle hante le monde, & qu'elle ait de pente à la galanterie, *vires acquirit eundo*. C'est un filet à sa source, & un torrent dans son progrés.

ARLEQUIN.

Il s'agit d'une nommée Colombine, qui me persecute, & qui.....

COLOMBINE.

Oh, s'il ne s'agit plus de mariage, parlez.

ARLEQUIN.

Il s'en agit, Monsieur, & il ne s'en agit pas.

COLOMBINE.

S'il ne s'en agit point, parlez : mais s'il s'en agit, ne parlez pas.

ARLEQUIN.

A l'égard d'Isabelle que j'aime & que je veux épouser, il s'agit tout à fait de mariage.

COLOMBINE.

C'eſt de cela que je vous deffends de me parler.

ARLEQUIN.

Mais à l'égard de Colombine qui m'aime, & que je n'épouſeray jamais. ..

COLOMBINE.

Oh là-deſſus parlez tout à vôtre aiſe.

ARLEQUIN.

Graces au Ciel, à la fin on nous écoutera.

COLOMBINE.

Dites-moy, je vous prie, cette Colombine, eſt-ce une des deux femmes que vous avez épouſées?

ARLEQUIN.

Le Ciel m'en preſerve. C'eſt une creature que j'ay aimée à la verité : mais dés qu'on m'a parlé d'Iſabelle avec trente mille écus....

COLOMBINE.

Dés ce moment-là, vous n'en avez plus voulu?

ARLEQUIN.

En ma place, Monſieur le Docteur, en auriez-vous fait moins? Les Docteurs ſont auſſi âpres à l'argent que d'autres. Colombine eſt jolie ; Iſabelle eſt riche. Mais à preſent un homme de qualité entre l'utile & le plaiſant ne balance guere.

COLOMBINE.

Il ne manque donc que de l'argent à Colombine pour être vôtre femme ?

ARLEQUIN.

Vous l'avez dit. Entre nous le grand ressort du mariage, c'est l'argent ; & une riche laide en efface toûjours une belle.

COLOMBINE.

Il est vray : *Auri sacra fames.* Cependant nous tenons parmi nous comme une maxime certaine, que l'égalité des mariages les rend heureux : *Si qua voles nubere, nube pari.* Or si vous me demandez mon conseil, il est bon de sçavoir les choses à fond. Aviez-vous engagé vôtre parole à Colombine ? vous êtiez-vous promis une foy mutuelle ?

ARLEQUIN.

Vrayment oüi, Monsieur, un million de fois : mais il n'est point d'amitié que l'argent n'assomme, & sans les trente mille écus qui sont venus à la traverse, je me donne aux cinq cens mille Diables, si....

COLOMBINE *se découvrant.*

Perfido traditore m'avrai negli occhi, se non m'hai nel core. (& s'en va.)

ARLEQUIN *épouvanté veut s'enfuir, rencontre Pasquariel, & ils tombent.*

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE I.

SCARAMOUCHE *habillé en Femme.*
ARLEQUIN.

SCARAMOUCHE *seul.*

ON m'a dit qu'on avoit decreté contre mon Maître, & qu'on le cherchoit pour le mettre en prison. J'ay peur qu'on ne m'ait compris dans le Decret avec lui ; c'est pourquoy je me suis deguisé en Femme, afin de me sauver.

ARLEQUIN.

C'en est fait, il n'y a plus à barguigner, il faut partir. Je m'en vais chercher Scaramouche, lui ordonner de me faire tenir deux chevaux de poste tout prêts, & décamper sans trompette.

SCARAMOUCHE *contrefaisant une voix de femme.*

Bon jour, Monsieur.

ARLEQUIN *à part.*

Voici quelque Demoiselle du Pont-

neuf. (*haut.*) Bon jour, Madame, vôtre serviteur.

SCARAMOUCHE.

Monsieur, enseignez-moy, s'il vous plaît, le chemin de la Greve.

ARLEQUIN *d'un ton railleur.*

Vous n'avez qu'à continuer comme vous avez commencé.

SCARAMOUCHE.

Qu'est-ce à dire, Monsieur ? Je suis femme d'honneur, entendez-vous ?

ARLEQUIN.

Je n'en disconviens pas. C'est que je vous ay vu venir par là, & aller vers là ; ainsi vous n'avez qu'à continuer toûjours le même chemin, vous y arriverez tout droit.

SCARAMOUCHE.

Je m'en vais donc vîtement, car j'apprehende de n'y pas trouver place.

ARLEQUIN.

Vous n'avez que faire de vous tant presser, il y en aura toûjours pour vous.

SCARAMOUCHE.

Dame, Monsieur, c'est qu'on y va pendre le Marquis de Sbrufadelli, qui est dit-on, le plus drôle corps du monde, & chacun s'empresse pour le voir.

ARLEQUIN *d'un ton fâché.*

Ceux qui vous ont dit cela sont des im-

posteurs & des mal-appris. Le Marquis de Sbruffadelli est homme d'honneur, & il ne sera pas pendu, entendez-vous ?

SCARAMOUCHE.

Je vous dis moy qu'il le sera, & qu'il faut absolument qu'il le soit ; toutes les fenêtres sont déja retenuës.

ARLEQUIN.

Belle necessité ! Pendre un homme parce que les fenêtres sont retenuës ! Allez, allez, Madame, vous ne sçavez ce que vous dites.

SCARAMOUCHE.

Que cela sera joly ! Je meurs d'envie de le voir. Il a épousé deux femmes, & on lui mettra deux quenoüilles à ses côtez. La jolie chose à voir ! Mon Dieu, que cela sera drôle !

ARLEQUIN.

A la fin je perdray patience. Quelle insolente masque est-ce là ? Je vous dis encore un coup, que je connois le marquis de Sbrufadelli, & que...

SCARAMOUCHE *se faisant connoître.*

Et moy aussi je le connois.

ARLEQUIN.

Scaramouche ?

SCARAMOUCHE.

Oüi, Monsieur, je me suis déguisé de la sorte, parce que je sçay que le Docteur

vous cherche pour vous faire mettre en prison. Il est à la tête de vingt Archers, & je serois fâché qu'on m'obligeât à vous tenir compagnie. Vous sçavez que je ne trempe point dans vôtre affaire, & que cela ne vous seroit point arrivé, si vous aviez suivi mes conseils.

ARLEQUIN.

Il n'est pas temps de moraliser. Va vîte à la Poste, choisis deux des meilleurs chevaux, & attens-moy hors la Porte Saint-Bernard, dans un moment je suis à toy.

SCARAMOUCHE.

Ah Monsieur ! Vous avez attendu trop tard, nous sommes perdus. Voici le Docteur qui vient.

SCENE II.

ARLEQUIN, SCARAMOUCHE, LE DOCTEUR, *plusieurs Archers.*

LE DOCTEUR *en dedans.*

CAporal Simon, attendez-moy-là.

ARLEQUIN.

Haime ! où me fourrer, où m'enfuir, où me cacher ! Attends, attends, je m'en

vais me cacher ſous tes Juppes. (*Il ſe cache ſous les Juppes de Scaramouche.*)

LE DOCTEUR *en ſortant.*

On dit qu'on l'a veu venir de ce côté-ci. Je le guetteray tant, qu'à la fin je le trouveray. (*à Scaramouche.*) Bon jour, Madame.

SCARAMOUCHE *en ſe plaignant.*

Ah ! ah ! Monſieur, je n'en puis plus, je me meurs.

LE DOCTEUR.

Qu'eſt-ce ? qu'avez-vous ?

SCARAMOUCHE.

Je ſuis groſſe, Monſieur, fort éloignée de chez moy, & je ſens des douleurs inſupportables.

LE DOCTEUR.

Voila qui eſt fâcheux. Il faudroit pourtant bien tâcher de vous retirer d'ici, parce que je guette un certain homme que je veux faire arrêter priſonnier ; & s'il venoit à paſſer, les Archers pourroient peut-être vous bleſſer. Dans le tumulte, on ne prend pas garde à ce qu'on fait.

SCARAMOUCHE.

Et comment l'appellez-vous, Monſieur, celui que voulez faire prendre ?

LE DOCTEUR.

Il s'appelle le Marquis de Sbrufadelli.

ARLEQUIN *sortant sa tête de dessous les Juppes.*

Le Marquis de Sbrufadelli, Monsieur? Le Marquis de Sbrufadelli est parti.

LE DOCTEUR *entendant la voix & ne voyant personne.*

Qui est-ce qui parle-là ?

SCARAMOUCHE.

C'est mon fils, Monsieur, qui est dans mon ventre. (*à Arlequin bas.*) Tais-toy, animal, tu te feras découvrir.

LE DOCTEUR *soupçonnant quelque chose.*

C'est vôtre fils que vous avez dans le ventre ? Il est donc bien nourri, ce fils-là ?

SCARAMOUCHE.

Oh Monsieur, c'est qu'à mes enfans je n'ay jamais épargné l'étoffe.

LE DOCTEUR.

Je le vois bien ; puis qu'ils parlent avant que d'être venus au monde, (*faisant semblant de parler au ventre de Scaramouche.*) Monsieur l'Enfant, vous dites donc que le Marquis de Sbrufadelli est parti ?

ARLEQUIN *mettant encore la tête dehors.*

Oüi, Monsieur, il est parti en poste. Quand on a dit une chose une fois ; cela doit suffire.

SCARAMOUCHE *bas.*

Tout eſt perdu.

LE DOCTEUR.

Cela eſt vray, Monſieur. Je vous demande excuſe de mon importunité. (*à part.*) L'animal! ha, ha, ha! (*Il rit.*) Caporal Simon?

LE CAPORAL *avançant avec ſes Archers.*

Me voila, Monſieur.

LE DOCTEUR.

Prenez-moy cet Enfant-là, & me l'emmenez en priſon tout à l'heure. C'eſt un petit debauché dés le ventre de la mere, il faut le mettre à la correction.

Les Archers prennent Arlequin, & le houſpillent.

ARLEQUIN.

Marauts, prenez donc garde à ce que vous faites. Je vous donneray de mon Marquiſat par la tête.

SCARAMOUCHE *en ſe ſauvant.*

Salva, ſalva.

LE DOCTEUR.

Je ſuis ravi d'avoir fait prendre ce Coquin-là. Allons trouver Meſſieurs les Juges.

SCENE III.

PASQUARIEL, COLOMBINE.

PASQUARIEL *qui a observé tout ce qu'on vient de faire à Arlequin, veut s'en aller pour en avertir Colombine, qui dans le même-tems arrive.*

COLOMBINE.

Ah, Pasquarello mio, son disperata; conducono prigione il mio caro Arlicchino. Certo sarà impiccato il poverino. Haime! Mi par digia di vederlo far l'ultimo grimassa. Ancor che mi habbia tradita, l'amo tanto, che non passo vedergli alcun male. Però te prego, cerca in qualche maniera di farnelo uscire a piedi, perche dubito che non ne sorta in carreta.

PASQUARIEL.

J'auray bien de la peine à le tirer d'affaire; car on dit que les Juges sont beaucoup prévenus contre lui. Je songe cependant à un moyen qui pourra peut-être reüssir, sans que les Juges s'en mêlent. Adieu.

COLOMBINE.

Io mi riposo sopra di te; e in Caso che'l

tuo mezo non riesca, io ne penso un altro, che forsì mi riuscirà. Ecco gente, mi ritiro.

SCENE IV

SCARAMOUCHE *toûjours dans son habit de Femme, passe la Scene, & rencontre Pierrot, qui le prenant pour une bonne fortune, lui fait les doux yeux. Scaramouche pour se mocquer se radoucit. & dit qu'il est amoureux de Pierrot. Celui-ci fort content de son avanture, fait des complimens à sa maniere, pour obliger Scaramouche à se faire voir. Scaramouche se rend à la fin aux instances de Pierrot, leve ses coeffes, & fait une grimace horrible, qui épouvante tellement Pierrot, qu'il s'enfuit en criant :* Le Diable! le Diable ! *Scaramouche dit qu'à la faveur de la nuit qui est déja fort avancée, il va quitter l'habit de femme, & reprendre ses habits naturels.*

SCENE V.

PASQUARIEL *tenant une échelle, dit qu'il vient pour tâcher de parler à Arlequin par la fenêtre de la prison, afin de l'instruire de ce qu'il doit faire pour se sauver.*

Il fait plusieurs Escalades, & à la derniere il appelle Arlequin à haute voix, afin de sçavoir en quel endroit de la prison il est logé. Arlequin que l'a entendu, lui répond: Me voici, faites-moy ouvrir la porte, car je m'ennuye. *Le Geolier qui a prêté l'oreille au bruit, crie en dedans;* Tuë, tuë, *& tire un coup de pistolet. Pasquariel qui est au haut de son échelle, tombe de peur, & s'en va.*

SCENE VI.

LE DOCTEUR, PIERROT.

LE DOCTEUR *seul.*

Accred che quell' infame d'Arlicchin sarà impiccà. Lo scelerato! prender il nome di Marchese, e voler sposar mia Fiola, essendo marità con un' altra! Ah ghe brusarò i mie' Libri, o la forca farà le mie vendette.

PIERROT *tout desesperé.*

Le scelerat! le coquin! le fripon!

LE DOCTEUR.

A qui en as-tu, Pierrot?

PIERROT.

Ah, Monsieur le Docteur, ayez pitié de moy. S'il est pendu, je suis ruiné.

LE DOCTEUR.

Et qui ? Parle que je t'entende. Explique-toy.

PIERROT.

Le Marquis de Sbrufadelli ; on dit, Monſieur, qu'on le va pendre ?

LE DOCTEUR.

Je l'eſpere.

PIERROT.

Vit-on jamais une pareille friponnerie ! Ah, Monſieur, ſi vous y pouvez quelque choſe, empêchez qu'il ne ſoit pendu, je vous en ſupplie, vous me rendrez la vie.

LE DOCTEUR.

Et pourquoy ? Es-tu complice de quelque crime avec lui ?

PIERROT.

Hé nenny, Monſieur. Mais c'eſt qu'il me doit une groſſe ſomme d'argent ; & le fripon, Monſieur, ſe fait pendre pour ne me pas payer.

LE DOCTEUR *en riant.*

Il gagneroit beaucoup, vrayment ! Va, va, Pierrot, conſole-toy. S'il te doit, je te feray payer avant qu'il ſoit pendu.

PIERROT.

S'il me doit, Monſieur ? Tenez, voila mon Memoire. Liſez, & vous verrez de quoy il s'agit.

LE DOCTEUR *lit :*

MEMOIRE

De ce ce que M. le Marquis de Sbrufadelli doit à Pierrot, de compte arrêté enſemble.

Pour m'être enyvré pluſieurs fois avec lui. Pour ce, tout ce qu'il vous plaira.

PIERROT.

Vous voyez que je ſuis raiſonnable.

LE DOCTEUR.

On ne peut l'être davantage.

PIERROT *en pleurant.*

Et ſi, j'en ay penſé crever cinq ou ſix fois.

LE DOCTEUR.

Le pauvre homme ! (*Il continuë de lire :*) Pour avoir eu ſoin de nettoyer ſes habits & ſes ſouliers. Pour ce, rien.

LE DOCTEUR.

Pour ce, rien ?

PIERROT.

Oüi, Monſieur. Vous voyez qu'il n'y a rien à rabattre.

LE DOCTEUR.

Non aſſurément. Voyons le reſte. Pour avoir porté un billet amoureux à Mademoiſelle Iſabelle. Vous ſçavez ce que cela vaut.

LE DOCTEUR *lui donnant un ſoufflet.*

Tiens, voila ce que cela vaut. Coquin,

quin, porter des billets doux à ma Fille.

PIERROT.

Mais Monsieur....

LE DOCTEUR.

Si je prens un bâton... (*Ils s'en vont.*)

SCENE VII.

Le Theatre change, & on voit une Salle d'Audiance.

LE JUGE *& plusieurs Conseillers assis.* COLOMBINE, LE DOCTEUR, ARLEQUIN, & un GEOLIER.

ARLEQUIN *au Geolier qui l'a conduit au milieu du Theatre, & qui a posé une petite Selette à ses pieds.*

Qu'est-ce que cela ?

LE GEOLIER.

C'est une Selette, pour vous asseoir.

ARLEQUIN *regardant la Selette.*

La Justice est bien mal meublée ! (*Il s'assied.*)

LE DOCTEUR *aux Juges.*

Messieurs, vous voyez devant vous cet Infame, qui ne s'est pas contenté d'abuser une fille à Venise, à laquelle il a fait une promesse de mariage, mais....

COLOMBINE *arrivant.*

Doucement, Monsieur le Docteur, n'enrumez point vôtre science, je deffendray mes interêts.

ARLEQUIN *regardant Colombine.*

La voila, la voila, la voila!

COLOMBINE *plaidant.*

Messieurs, l'artifice dont se servent les filles pour parvenir au mariage, rend leurs amitiez si suspectes, qu'un homme semble courir à sa perte, quand il songe à se marier. Autrefois on se laissoit charmer sur l'espoir d'un amour sincere : aujourd'hui on se contente d'un peu de grimace interessée. L'union des cœurs faisoit par le passé la douceur des menages : presentement l'opulence en fait tout le bonheur ; & s'il arrive, par miracle, qu'une femme aime son mary, c'est parce que son mary ne contredit ny à sa dépense ny à sa conduite. Ce debut, Messieurs, paroîtra violent dans la bouche d'une fille, qui devroit excuser les défauts de son sexe : Mais la mauvaise foy des femmes en general, étouffe tellement la sincerité de quelques-unes en particulier, que je dois convenir malgré moy qu'il y en a de rusées & d'artificieuses, pour faire valoir celles qui sont ingenuës & de bonne foy.

ARLEQUIN.

Voila de mechante proſe.

COLOMBINE.

Je me trouve, Meſſieurs, dans le petit nombre des filles qui ne fondent leur fortune que ſur la ſatisfaction du cœur. Je ſuis de ces malheureuſes qui ſe font une loy de leurs paroles, & un devoir de leurs paſſions : Et de tous mes chagrins le plus cuiſant, & ſi je l'oſe dire, le plus honteux, eſt d'aimer un perfide, que l'argent a rendu volage au prejudice de ſes ſermens. Lâche, tu me trouvois belle quand tu n'étois qu'un Arlequin. Colombine pouvoit être la femme d'un miſerable : mais Colombine fait l'horreur d'un Marquis. Faquin de Marquis, excrement de nobleſſe, fantôme de qualité ; Colombine ſans biens & ſans fortune, n'a-t-elle pas des reſſources pour te mettre à ton aiſe ? Tu ſçais, Maraut, que je ſuis bien vouluë de tout ce qu'il y a de gros Financiers. Un mary manque-t-il d'emplois, quand une jeune femme a d'auſſi bonnes connoiſſances ? Si l'employ te déplaît, ne pouvons-nous pas donner à joüer à la Baſſette, & vivre honorablement dans Paris, comme une infinité de gens auſſi gueux que nous ? Avec tant de moyens de parvenir tu m'abandonnes, malheureux, malgré tes ſer-

mens, malgré les soûpirs, & qui pis est, malgré toute la tendresse que je t'ay jurée, Tu me quittes, infame, pour Isabelle, & pour son argent. Tu veux que mon desespoir reclame contre ton infidelité, & que mon cœur outré demande aux Juges l'execution d'une promesse que l'amour a dictée, & que l'avarice méconnoît. (*Elle se met à genoux devant les Juges.*)

ARLEQUIN *se mettant aussi à genoux chante :*

Helas la pauvre fille, elle a le mal de toux.

COLOMBINE.

Ingrat, suis-je moins aimable ? & faut-il que je doive à la rigueur de la Justice, un mariage que je voudrois tenir de ma constance & de ton amour ? Ah, Messieurs, qu'il en coûte pour aimer de bonne foy ! Mes larmes & ma douleur trahissent mon ressentiment, & vous disent assez que j'oublierois sa perfidie, s'il se repentoit de son changement.

COLOMBINE *tombe evanoüie dans les bras du Docteur qui l'emmene.*

LE JUGE.

Vîte qu'on secourre cette pauvre fille ? Messieurs, interrogeons un peu cet homme-ci (*à Arlequin.*) Avez-vous écrit cette promesse-là de vôtre main ?

ARLEQUIN.

Apparemment que je ne l'ay pas écrite du pied.

LE JUGE.

Quand vous l'avez écrite aviez-vous envie de l'épouſer ?

ARLEQUIN.

Quand le Diable tente ſçait-on ce qu'on fait ? A cette heure, la volonté de l'homme eſt ambulatoire.

LE JUGE.

Cela étant, nous allons vous faire faire une petite promenade à la Gréve. Meſſieurs, expedions cet homme-ci. (*Ils vont aux opinions.*)

ARLEQUIN.

J'ay pris medecine aujourd'huy, Meſſieurs, je garde la chambre.

LE JUGE.

Pour remettre les hommes dans le train de la bonne-foy ; & leur apprendre à garder la parole qu'ils donnent aux filles, nous avons condamné le Marquis de Sbrufadelli à être pendu & étranglé juſqu'à ce que mort s'enſuive.

ARLEQUIN *en pleurant.*

Mais, Meſſieurs, vous n'y ſongez pas ! moy pendu....

COLOMBINE *arrive en Avocat.*

Meſſieurs, de quelque nature que ſoit

un crime, on ne condamne jamais un coupable sans l'entendre. *Quicumque judicat parte inauditâ alterâ, licet æquum statuerit, haud æquus fuit.* Je ne demande que trois paroles pour la défense de l'accusé; & j'ose me promettre qu'il ne m'échapera rien d'inutile.

ARLEQUIN.

Le Ciel protege toûjours les innocens.

LE JUGE.

Parlez.

COLOMBINE.

Messieurs, il est assez nouveau que l'effronterie d'une jeune fille, secouruë par des larmes obeïssantes, entreprenne d'attendrir les Juges par des mouvemens de compassion, & qu'une simple servante, avec un chiffon de papier, se propose d'épouser un homme du merite & de la qualité du sieur Marquis de Sbrufadelli. Une servante épouser un Marquis, comblé de graces & des bontez de son Prince.

ARLEQUIN.

Cela est vray: il me fait mille fois plus d'honneur que je n'en merite.

COLOMBINE.

Une servante épouser un Colonel, qui soûtient par sa dépense l'éclat & la dignité de son rang!

ARLEQUIN.

Il a raiſon. J'ay toûjours aimé la dépenſe.

COLOMBINE.

Ah, Meſſieurs, voudriez-vous avilir la nobleſſe en ordonnant une alliance ſi diſproportionnée !

ARLEQUIN.

Ey ! c'eſt ſe mocquer.

COLOMBINE.

Si le merite & la qualité de celui pour qui je parle, n'avoient pas porté ſon nom par toute la terre habitable, je vous dirois, Meſſieurs, qu'il eſt impoſſible de le voir ſans l'aimer. Que ſa preſence donne du plaiſir, que ſes manieres ſont inimitables, qu'il charme quand il parle, qu'il plait quand il ne dit mot, & que la joye eſt tellement attachée à ſon humeur & à ſon caractere, qu'on ne le quitte qu'à regret. Jamais homme de ſa qualité n'a porté la magnificence ſi loin. Il change quelquefois de dix habits en une apreſdînée : tout le monde eſt bien venu chez lui, il vit ſans façon, on l'aborde ſans peine ; & on le verroit toûjours pour rien, ſi ſon Portier, à l'exemple des autres, ne tiroit pas un droit ſur le nom & ſur les grandes qualitez de ſon maître.

ARLEQUIN.

Ah le bon Peintre !

COLOMBINE.

Fera-t-on mourir un homme de cette conſequence, pour avoir badiné avec une Dariolette, qu'un peu de jeuneſſe rend ſupportable.

ARLEQUIN.

Fy, il y auroit de la conſcience.

COLOMBINE.

Ne ſçait-on pas que ces ſortes de creatures mettent tout en uſage pour tromper ceux qu'elles ſe deſtinent ? On fait agir d'abord la blancheur du tein, le vermeil des levres, la vivacité des yeux. Pour peu qu'un homme ſe ſente piqué, il s'en explique. Une fille dans le commencement n'a point d'oreilles. Il faut des peines étranges pour lui faire agréer l'eſtime qu'on a pour elle. Enſuite on a de la complaiſance, on rend des ſoins, on marque de l'empreſſement ; & puis quand les converſations ſont un peu plus familieres, on gliſſe le mot d'amour. La maîtreſſe s'en offenſe : l'amant repare cela par des ſermens, par des ſoupirs & par des vœux. Une fille ruſée qui voit la duppe mordre à l'hameçon, ne manque pas d'appeller l'ingenuité & la douceur à ſon ſecours. Elle paroît tout apprehender de la mauvaiſe foy des hommes. Un novice là-deſſus ſe rechauffe, entaſſe ſermens ſur ſermens,

trouve l'éternité trop courte pour mesurer sa passion ; & aprés un fatras de mots qui justifient plus d'égarement que d'amour, il vomit des protestations de fidelité, de soumission, de perseverance, qui ne doivent finir qu'avec sa vie.

ARLEQUIN.

Comment diable ! il sçait tout ce tracas-là par cœur !

COLOMBINE.

Plus un homme de qualité marque d'ardeur, plus ces sortes de poulettes sont les scrupuleuses ; se défiant toûjours, à ce qu'elles disent, de leur naissance & de leur merite, & ne pouvant croire qu'on ait pour elles toute la bonne volonté qu'on leur témoigne.

ARLEQUIN.

Voila le fin grimoire !

COLOMBINE.

Cette modestie acheve de gâter un pauvre amoureux, qui joint le témoignage de la main aux assurances de la voix. On écrit ; on fait réponse. On demande : Marquis, m'aimez-vous ? Ah de tout mon cœur, ma chere. Mais, mon Dieu, vous me dites cela d'un ton si general ; & je remarque dans vos lettres une secheresse qui cautionne mal toute vôtre ardeur. Pour lors le Marquis picqué au jeu, marchande

à quelque Poëte un billet rimé. Et pour peu que ces rimes parlent de fidelité ou de perseverance, on produira en justice ces sortes de bagatelles, comme des promesses serieuses dont on demandera l'execution ? Il n'y a point d'homme en France qui n'eût plus de trente femmes, s'il étoit obligé d'épouser toutes celles à qui il a donné des promesses.

ARLEQUIN.

Ne voila-t-il pas un beau sujet pour envoyer un homme en Greve ?

COLOMBINE.

Ah, Messieurs, voudriez-vous que cette momerie coûtât la vie à un Marquis ? Ne voyez-vous pas que ce procés est un stratagéme dont se servent les filles qui veulent un mary ou de l'argent ?

ARLEQUIN.

Le monde n'est rempli que de ces fripponnes-là.

COLOMBINE.

Si les larmes de Colombine n'étoient pas contrefaites, ne seroit-elle pas restée à vôtre Audiance ? Sa fuite vous marque assez son artifice ; & je consens de tout mon cœur que Monsieur le Marquis soit pendu, si elle ose reparoître devant vous.

ARLEQUIN.

Non pas, s'il vous plaît. Que chacun

réponde pour ſoy. S'il s'agiſſoit de me faire pendre, elle reviendroit de cent lieuës.

LE JUGE.

Quoy, cette pleureuſe a pris la fuite ? Il n'en faut pas davantage pour juſtifier ſon artifice.

COLOMBINE.

Ne ſçavez-vous pas de quoy les femmes ſont capables quand il s'agit de ſe vanger ?

JUGEMENT.

LE JUGE *aprés avoir été aux opinions.*

Trouvant le Plaidoyer du jeune Avocat beaucoup meilleur que celui de Colombine, nous avons dépendu le Marquis de Sbroufadelli, ſauf à le rependre quand le cas y écherra.

ARLEQUIN.

Ah, le joly homme d'Avocat ! Je voudrois qu'il fût fille ; je l'épouſerois pour m'avoir ſauvé la vie.

COLOMBINE.

Monſieur le Marquis, vous vous en dédiriez ?

ARLEQUIN.

Non, le diable m'emporte. Ce ſeroit une affaire faite.

COLOMBINE.

Il ſeroit difficile qu'un Avocat devint fille. Mais ſi vous vouliez épouſer ma ſœnr, je puis dire, ſans trop de vanité, qu'elle eſt en fille ce que je ſuis en garçon. Monſieur

le Marquis cela vous accommoderoit-il ?

ARLEQUIN.

Si cela m'accommodera ! Vous vous mocquez. C'eſt trop d'honneur pour moy Faites-là venir ?

COLOMBINE.

Elle eſt ici, Monſieur.

ARLEQUIN.

Qu'elle ſe montre donc, & je l'épouſe.

COLOMBINE.

Monſieur le Marquis, ſongez y bien ?

ARLEQUIN.

J'y ay tout ſongé. Cela vaut fait, vous dis-je.

COLOMBINE *qui pendant tout ce tems a ôté ſa Robe d'Avocat, tire Arlequin par la manche.*

Voila ma Sœur, Monſieur, que je vous preſente.

ARLEQUIN.

Quoy, c'eſt-là Colombine ? ma foy il n'y a plus moyen de s'en dedire, je vois bien que le Ciel nous a fait l'un pour l'autre. Touche-là, tu ſeras ma Colonnelle. *Poſt nubila Phœbus. (Il lui donne la main, & ils s'en vont.)*

Fin de la Comedie, & du premier Tome.

2565-072